

E. Denis

J. Castillon

Romancieux

Barbier T. II - 2e Partie



HISTOIRE
DE
FORTUNATUS
ET DE
SES ENFANS.

NOUVELLE ÉDITION.

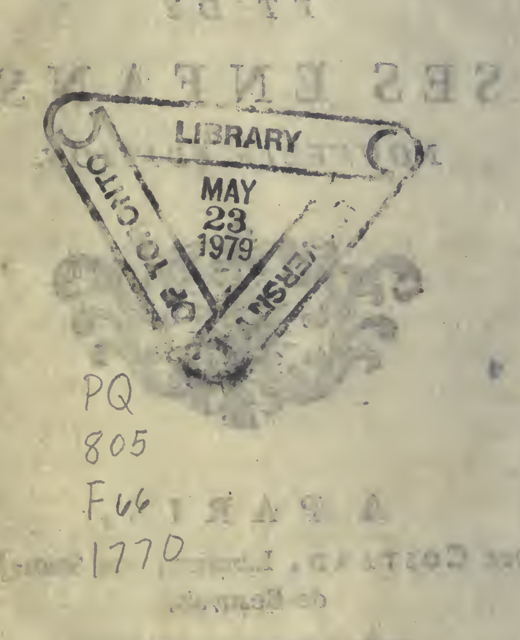


A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Le privilége eſt à l'Hiſtoire de Robert le Diable.



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle traduction de l'histoire de FORTUNATUS.

QUOIQUE nous ayons depuis près de deux ſiécles une traduction des aventures de Fortunatus, elle eſt ſi infidelle, qu'on peut dire que cette hiſtoire voit le jour pour la premiere fois. Un hazard ſingulier, dont il eſt inutile de rendre compte au public, a fait tomber entre mes mains le véritable manuſcrit de cet ouvrage. Lorſque j'ai voulu le confronter avec les éditions Eſpagnoles, & enſuite avec la traduction Françoiſe ; j'ai trouvé qu'il y avoit entre ces différentes pieces ſi peu de rapport, que j'ai de la peine à croire que le traducteur ait jamais connu l'original : il n'y a de reſſemblance que dans le fond du ſujet. L'ancien traducteur a fondu dans la même hiſtoire celle de Fortunatus, & celle de ſes enfans : l'un meurt vers le milieu

du livre, & l'on ne ſait pas trop où finit ſa narration, qu'il ſemble continuer après ſa mort, ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Les aventures des autres ſont confondues avec ſon hiſtoire, ce qui jette une confuſion dégoutante dans la ſuite des événemens. Il ſeroit aiſé de démontrer l'exiſtence de mon manuſcrit, par ce défaut même d'unité dans l'hiſtoire traduite. Les anciens auteurs Eſpagnols, comme on ſait, ſe diſpenſoient dans leurs drames, ainſi que nous le faiſons aujourd'hui dans les nôtres, de cette loi gênante, impoſée à l'art par l'art même, par le génie & par la nature; mais ils la reſpectoient dans leurs hiſtoires & dans leurs romans. Mon manuſcrit eſt diviſé en deux parties; la premiere contient la vie de Fortunatus, écrite ou ſuppoſée écrite par lui-même; il en raconte les principaux événemens juſqu'au moment où il eſt attaqué de la maladie dont il meurt; ſa narration interrompue à cette époque, eſt repriſe à la ſeconde partie, qui commence

par le récit de la mort de Fortunatus; & qui contient les aventures de ses enfans, jusqu'à ce que leur mort détruit la vertu de la bourse & du chapeau encahntés. On est fâché que la catastrophe de cette histoire soit si triste. Quelques personnes auroient désiré que je l'eusse changée; mais c'est assez que cet ouvrage ait été défiguré jusqu'à présent par un traducteur infidele. D'ailleurs, ce qui pouvoit être un défaut pour les Espagnols graves & sérieux; pour qui le rire est quelquefois un remede & un besoin, est une beauté pour les François légers & frivoles; qui ont enfin senti la nécessité de s'attrister, & que leurs Poëtes ont heureusement familiarisés avec les spectacles les plus atroces. Je ne sais pas à qui nous en avons l'obligation; mais enfin nous voilà délivrés de cette sensibilité pusillanime, qui nous faisoit pleurer comme des enfans sur les plus petits malheurs. Nous verrions Rosemonde sur le théâtre, boire dans le crane de son pere, que nous serions

tentés de *trinquer* à l'Allemande, avec la Reine des Lombards.

C'eſt ſans doute à l'ancienneté du langage, qu'il faut attribuer l'eſpece de dédain que certaines perſonnes affectent pour cette hiſtoire : elles l'ont abandonnée au peuple qui en fait ſon profit ; il ſemble que ſon inſtinct ſoit plus ſûr que le goût rafiné de ceux qui le mépriſent.

Quant au véritable auteur des *aventures de Fortunatus*, quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été poſſible de découvrir aucune anecdote de ſa vie. Je prie les Savans qui feront quelque découverte à ce ſujet, de me la commuuiquer par la voie de ceux des journaux qu'on lit.



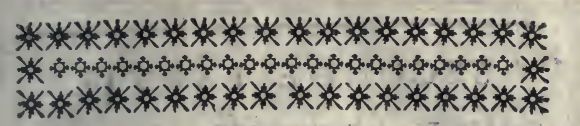


TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE DE FORTUNATUS ET DE SES ENFANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance, éducation, départ de Fortunatus; & son début dans le monde.

JE n'ai eu d'autre motif en écrivant les principaux événemens de ma vie, que l'instruction de mes enfans, afin que s'ils trouvent dans ces mémoires quelques actions vertueuses, elles leur fassent naître le desir de les surpasser, & qu'ils mettent à profit jusqu'à

mes fautes mêmes: c'eſt pourquoi je chercherai moins à plaire à leur eſprit, qu'à former leur ame. Si les ayeux des perſonnes qui tirent vanité d'une haute naiſſance, avoient eu ſoin de tracer un tableau fidele de leur vie privée, leurs deſcendans y trouveroient dequoi ſe garantir de l'orgueil, en imitant la modeſtie des uns, ou dequoi rabaiſſer leur fierté, en conſidérant les vices des autres. Et que ſeroit-ce encore, ſi l'hiſtoire véritable de leurs ayeuls parvenoit jamais juſqu'à eux? Tout ce que je deſire, c'eſt que mes enfans apprennent que ce n'eſt ni dans l'opulence, ni dans la gloire que réſide la félicité; & que je ne l'ai trouvée que dans la vertu.

Théodoſe, mon pere, avoit hérité de ſes ancêtres d'une fortune brillante. Il étoit regardé comme un des plus riches habitans de Famagouſte, & comme l'un des Seigneurs les plus heureux du Royaume de Chypre. Sa généroſité, ſon amour pour le plaiſir, ſa magnificence eurent bientôt diſſipé la plus grande partie des richeſſes que ſon pere lui avoit laiſſées. Elles avoient été acquiſes par une grande économie & par de longs travaux. Courtiſan aſſidu, c'étoit lui qui diſpoſoit des graces du Prince; mais il n'en abuſa jamais. Perſonne ne fut plus capable que lui de diriger les rênes de l'Etat; il aima mieux ſe diſtinguer par le faſte de ſes équipages, par les fêtes les

plus galantes, & par un luxe recherché qui déſeſpéroit ſes rivaux.

Sa fortune étoit ſur ſon déclin, lorſque ſes véritables amis qui avoient toujours déſapprouvé ſa conduite, & dont il avoit mépriſé les conſeils, résolurent entr'eux de le marier. Quoique mon pere aimât ſa liberté comme tous ceux de ſon eſpece, qui s'imaginent trouver dans une vie déréglée toutes les douceurs du mariage, parce qu'ils ont la facilité de s'en procurer les plaiſirs ſans s'expoſer à ſes peines, il écouta pour la premiere fois, des propoſitions qu'il eût rejettées dans toute autre circonſtance: c'eſt qu'il falloit ſoutenir un faſte qui commençoit à manquer d'alimens.

Une jeune beauté, douce, modeſte, poſſédant toutes les vertus de ſon ſexe & n'en ayant preſque aucun des défauts, vivoit à Nicoſie, capitale de l'Iſle de Chypre; ſes charmes la rendoient l'objet des vœux des jeunes Nicoſiens, & les richeſſes de ſon pere excitoient l'ambition de leurs parens. Les amis de Théodoſe ſe flatterent que les vertus de Gratiane pourroient enfin mettre un terme aux volages deſirs & aux prodigalités de mon pere. Ils en parlerent aux parens de Gratiane, dont perſonne encore n'avoit fixé les vœux. Son pere étoit un vieillard reſpectable, plus fier des vertus de ſa fille que des ſiennes; elles étoient ſon ouvrage; il n'avoit voulu confier ſon éducation à perſonne; à peine ſe croyoit-il ca-

pable de la former : il regardoit avec le même mépris, les peres qui se reposent sur des gouverneurs mercenaires, du soin de former l'esprit, l'ame & le corps de leurs enfans, & les meres dénaturées qui leur refusent leur sein, & qui les exposent à sucer dans un lait étranger, des vices & des maux qu'elles ne leur auroient peut-être point transmis.

Ce bon vieillard qui connoissoit la famille de Théodose, mais qui ignoroit le dérangement de ses affaires, consentit sans peine à lui donner sa fille, qui de son côté se prévint aisément en faveur d'un homme dont les manieres & les dehors séduisans sembloient lui annoncer le sort le plus heureux. Le mariage fut conclu, & l'époux magnifique ne manqua pas de le célébrer par les fêtes les plus brillantes & les plus somptueuses.

Le seul défaut qu'on pût reprocher à mon pere étoit sa prodigalité ; encore étoit-il douteux si elle n'étoit pas autant l'effet de son cœur bienfaisant & généreux, que de l'ostentation. Il vivoit dans le faste ; mais sa main ne fut jamais fermée au pauvre & à l'indigent : il alloit au-devant des malheureux, & ne permettoit jamais qu'ils achetassent par des demandes humiliantes les secours qu'il leur donnoit. Il fut rempli d'attentions & de complaisance pour ma mere ; mais plus il cherchoit à lui donner des preuves de sa tendresse, & plus il trouvoit des occasions de se livrer à son

penchant pour la dépenſe. Ma naiſſance ne fit qu'augmenter leur amour. Une femme adorée adopte aiſément les goûts d'un époux qu'elle aime ; & quelque vertueuſe qu'elle ſoit, il eſt bien rare qu'elle les contrarie, lorſqu'ils tournent au profit de ſon amour & de ſa vanité.

Théodoſe continua de vivre ſplendidiment, de donner des fêtes, de briller en équipages & en chevaux, & ſur-tout de combler ma mere de préſens. Il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, & la ſeule privation qu'elle eût à éprouver fut celle du plaiſir de deſirer : ſes prodigalités épuiſerent bientôt ſes reſſources : d'avides créanciers firent ſaiſir ſes terres ; il fallut en vendre la moitié pour ſauver le reſte. On guérit de la plupart des vices par l'impuiſſance de les ſatisfaire ; la fureur de dépenſer ſubſiſte lors même qu'elle manque d'alimens. Mon pere eut recours à l'uſure, ce monſtre qui nourrit ſes victimes de leur propre ſubſtance ; elle dévora peu-à-peu ce qui avoit échappé à la rapacité des faux amis, des paraſites, des créanciers, & de toute cette vermine qui pululle ſur les traces du riche généreux. Il ne s'apperçut de ſa ſituation que lorſqu'ils l'eurent tous abandonné.

Enfin mon pere ſe trouva réduit à l'indigence ; il ne conſerva de ſon premier état que le courage de la ſupporter ; auſſi noble, auſſi grand avec les perfides qui avoient contribué à ſa ruine, que s'il n'avoit aucune ingratitude

à leur reprocher. La ſeule choſe qui lui faiſoit regretter ſa fortune, étoit d'avoir prodigué celle de ſon épouſe, qu'il n'auroit dû regarder que comme un dépôt. Ce motif excitoit quelquefois ſes remords; Gratiane les appaiſoit avec tant d'art, elle le conſoloit avec tant de grace, qu'elle lui perſuadoit quelquefois que cet état étoit néceſſaire à leur bonheur; les diſſipations qu'entraîne l'opulence, lui diſoit-elle, ſont le fleau de la tendreſſe; le véritable amour, ainſi que l'auſtere probité, a tout à craindre des richeſſes; vous regardez votre ruine comme une trahiſon, eh, mon ami! je n'oublierai jamais que j'étois l'objet de tes prodigalités; & ſi l'un de nous eſt blâmable, c'eſt moi ſeule, dont la vanité recevoit l'hommage de ton amour avec tant de plaiſir, que je m'aveuglois volontairement ſur les ſuites que tes ſacrifices pourroient avoir. Alors mon pere oublioit ſon affliction, & devenoit le conſolateur de ma vertueuſe mere.

Des ſentimens auſſi reſpectables me rendoient leur état plus précieux & plus cher que celui où je les avois vus dans mon enfance. Un jour que j'étois témoin d'une de ces ſcènes touchantes, je m'apperçus que Théodoſe regardoit plus tendrement ma mere, qu'il tournoit ſur moi ſes yeux mouillés de larmes, que Gratiane dévoroit ſes pleurs, me regardoit de tems en tems, ſoupiroit, fixoit ſon mari & me regardoit encore. Cette ſcène muette

m'attendrit; je pénétrai dans leurs ames, je m'élançai vers eux, & en tombant à leurs genoux: Pardon, m'écriai-je, des peines que je vous cause dans ces momens; épargnez-moi les reproches que vous vous faites; laissez-moi vous benir de m'avoir mis par votre situation dans le cas de la rendre plus heureuse. Permettez-moi de me séparer de vous; je sens combien ce sacrifice me coûtera. Je suis jeune, & grace aux soins que vous avez pris de mon éducation, je puis me rendre utile: la fortune veut qu'on la violente; rarement elle accorde ses dons à qui ne sait pas les lui arracher: si je n'envisageois que moi, peut-être ne les solliciterois-je que foiblement; mais le motif qui m'anime va m'inspirer un zele dont j'attends le plus heureux succès; calmez vos inquiétudes l'un & l'autre; adieu, je vas où mon devoir m'appelle. J'allois partir sur le champ; mais leurs bras dont je ne pus m'arracher me retenoient sur leur sein; mon visage étoit inondé de leurs larmes. O mon fils, s'écrioit mon pere, quelle leçon pour toi! Quelques méprisables que soient par eux-mêmes les dons de la fortune, n'oublie jamais qu'il n'est pas moins honteux de les prodiguer sans nécessité, que de les acquérir par des moyens injustes, ou de les entasser par avarice. C'est moi qui t'ai livré à l'indigence, & qui accable l'épouse la plus vertueuse du poids de ma misere. Il alloit continuer, lorsque ma mere faisant un effort

ſurelle-même : Mon cher Théodoſe, s'écria-t-elle, pourquoi t'obſtiner à t'accuſer toi-même, lorſque tout te juſtifie ? Quand même tu ſerois encore au ſein de l'opulence, Fortunatus n'eſt-il pas d'un âge à aller chercher la gloire ? Ne faudroit-il pas qu'il ſe ſéparât de nous ? Serions-nous aſſez ennemis de ſa réputation pour le retenir auprès de nous, lorſque déja ſes pareils ſe ſont fait connoître par mille actions d'éclat ? Pourquoi donc nous affliger d'un départ néceſſaire ? Eſt-ce parce qu'il ne part pas comme eux, traînant après lui une ſuite nombreuſe de valets & de brillans équipages ? Sa ſituation même eſt un avantage : les délices de la maiſon paternelle qui les ont accompagnés dans leurs voyages, ne leur ont pas permis d'acquérir les connoiſſances qu'ils cherchoient ; accoutumés à l'ignorance & à la molleſſe, ils ont refuſé de s'inſtruire ; ils ont craint la peine, & n'ont rapporté de leurs courſes que les préjugés & les ridicules des pays qu'ils ont parcourus : comme par leur état ils n'ont pas eu beſoin de ſe faire des protecteurs, ſe croyant au-deſſus de la néceſſité de plaire, ils en ont négligé tous les moyens. Les reſtes précieux de l'antiquité, les chefs-d'œuvres des arts, les divers phénomenes que la nature a répandus ſur la ſurface & dans les entrailles de la terre, ſe ſont vainement offerts à leurs yeux ; ils n'avoient point appris à les voir : ils ont été chez diffé-

rens Peuples, & n'en ont pas ſu diſtinguer ni les mœurs ni les caracteres; ils ont cru avoir beaucoup fait, parce qu'ils ont obſervé quelques uſages particuliers, qui ne leur ont paru biſarres que parce qu'ils étoient différens de ceux de leurs pays: auſſi quel a été le fruit de leurs voyages? Une préſomption ridicule en leur faveur, une prévention injuſte contre les Nations étrangeres, & le plus ſouvent le mépris qu'ils ont attiré à leur patrie & à eux-mêmes. Grace au Ciel, mon fils, je n'ai rien de tout cela à craindre pour vous. Je me conſole d'avance de notre ſéparation, par le plaiſir que j'eſpere de votre retour; vous n'oublierez jamais que vous laiſſez des parens qui vous aiment, & que le ſeul moyen que vous ayez de répondre à leur amour, eſt d'être honnête & vertueux; je ſais que ſans ce motif vous le ſeriez encore: que ne devons-nous pas attendre d'un cœur fait comme le vôtre, quand au deſir de mériter l'eſtime puplique, vous joindrez celui de faire notre conſolation! Partez; épargnez à votre pere de triſtes adieux qui déchirent ſon ame: il n'eſt pas moins beau de ſavoir dompter la nature dans certaines occaſions, qu'il eſt toujours agréable de ſe livrer à ſes penchans. Adieu mon fils. A ces mots elle s'arrache de mes bras ſans avoir la force d'en dire davantage; & moi je me trouvai dans ceux de mon pere, que je vis froid, pâle & inanimé: je tremblai pour ſon état; je deman-

dai du secours; ma mere revint en essuyant ses larmes; elle me fit signe de me retirer, & je partis sans le revoir, après avoir demeuré quelques jours caché à Famagouste, pour m'assurer que cette séparation n'auroit point de suites funestes.

Je n'avois point de projet déterminé; je me voyois pour la premiere fois hors de la maison paternelle, je n'avois que dix-huit ans; j'étois sans expérience; je me regardois comme un être isolé dans la nature; je frémissois de ma situation; mes regards se tournoient malgré moi vers la demeure de mes tristes parens: je leur tendois les mains, & ma seule consolation étoit de penser que j'aurois peut-être le bonheur de leur être utile. Je me promenois sans dessein sur le port; je vis une galere qui revenoit de Jérusalem; j'appris qu'elle avoit ramené le Comte de Flandres, que ce Comte venoit de perdre un de ses écuyers; qu'il etoit sur le point de partir, & qu'il avoit fait avertir les passagers qui devoient s'embarquer avec lui. Je me présentai au Comte, je lui dis en peu de mots le desir que j'avois de quitter l'Isle de Chypre; je lui peignis l'état de mes parens; je lui parlai de leur opulence passée, & je ne lui cachai que les causes de leur chûte. J'eus le bonheur d'être bien reçu du Comte; j'osai lui proposer de remplacer le serviteur qu'il avoit perdu. Il me demanda d'un air affable quel étoit mon talent. Je n'en sais rien, lui

répondis-je ; mon pere n'a rien négligé pour mon éducation ; j'ignore ſi j'en ai profité comme je l'aurois dû ; mais j'eſpere que le deſir de vous plaire, mon zele & les principes que j'ai reçus, me rendront propre à exécuter vos ordres, lorſque je ne ſerai pas aſſez heureux pour pouvoir les prévenir : le ſeul exercice auquel je me ſois livré juſquà préſent eſt la chaſſe ; & ſoit haſard, ſoit adreſſe j'ai eu des ſuccès qui m'ont flatté. Une ſeule choſe m'inquiete, reprit le Comte, je ſuis d'un pays ſi éloigné que je crains bien que vous ne vouliez pas quitter le vôtre pour me ſuivre. Je le raſſurai ſur cette crainte : il me demanda ce que je voulois pour mes gages. Rien que vos bontés, répondis-je en rougiſſant. Il inſiſta, & je lui dis que je m'en rapportois à ſa juſtice, qui proportionneroit la récompenſe au ſervice. Je fus accepté : la galere fut bientôt prête : je quittai Famagouſte & mes parens ; nous eumes un vent favorable & nous arrivâmes en très-peu de jours à Veniſe.

Le Comte ne fit qu'un ſéjour très-court dans cette Ville qu'il connoiſſoit déja ; il étoit impatient de revoir ſes amis ; d'ailleurs il alloit épouſer la fille du Duc de Cleves : ſon mariage avoit été ſuſpendu par ſon départ pour la Terre Sainte ; il étoit fixé à ſon retour. Il ne s'artêra à Veniſe qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour faire quelques emplettes de chevaux & de bijoux. Je m'entendois à ces

choses mieux qu'aucun des serviteurs du Comte : il me laissa le maître des marchés, & il fut très-content de tout ce que je fis ; ce qui joint à mon assiduité auprès de lui, m'attira son entiere confiance : il ne tarda point à m'en donner des preuves.

Parmi les chevaux qu'il avoit achetés, il y en avoit de moins bons les uns que les autres ; il les distribua à sa maison, mais il me choisit un des meilleurs. Cette distinction excita la jalousie de ses autres domestiques ; je les entendis murmurer contre moi. Les Flamans bons & honnêtes, ont rarement l'esprit actif ; ils se méfioient d'un jeune Italien rempli de de zele, qui avoit reçu une éducation bien au-dessus de son état : ils craignoient que selon l'usage, abusant de l'amitié de leur maître, je ne cherchasse à leur nuire : cependant ils n'oserent point éclater. Je feignis de ne m'être apperçu de rien ; je fis tout ce que je pus pour mériter leur amitié ; mais quand la jalousie s'est emparée de certains esprits, tout ce qu'on entreprend pour la guérir, se tourne en poison ; elle donne ses propres couleurs aux démarches les plus innocentes ; elle interprête tout au gré de ses injustices & de ses craintes : c'est dans ces dispositions que nous arrivâmes en Flandres.

Le Comte fut reçu comme un Dieu, par ses amis & par ses vassaux : ceux-ci ne pouvoient se rassasier du plaisir de le voir ; ils avoient si

long-tems tremblé pour un ſi bon maître, qu'ils ne ſavoient comment déployer leur joie. Il faut des vertus extraordinaires à un particulier pour acquérir l'eſtime de ſes ſemblables; il ne faut aux grands, pour obtenir l'amour de leurs inférieurs, que des vertus communes ſoutenues par l'affabilité. Qu'ils ſont donc coupables les grands qui ſe font déteſter, & que leur politique eſt abſurde! La crainte qu'inſpire leur orgueil, leur fait trouver des obſtacles à leurs moindres volontés; au lieu que tous les cœurs, tous les bras, tous les tréſors ſont ouverts au maître compatiſſant & généreux qui ſait ſe faire aimer. Tel étoit le Comte. Il deſiroit avec empreſſement la concluſion du mariage; tous ſes amis qui partageoient ſes peines & ſes plaiſirs, la hâterent, & les nôces furent célébrées avec une telle joie, qu'on eût dit que c'étoit la nôce de chacun de ſes vaſſaux. Cette fête attira un grand concours de Princes & de Seigneurs des environs; car le Comte étoit autant eſtimé de ſes ſupérieurs, autant reſpecté de ſes égaux, qu'il étoit chéri de ſes inférieurs. Il y eut pendant pluſieurs jours des joutes & des tournois. Quoique pluſieurs Princes euſſent amené une foule de ſerviteurs du plus grand mérite, j'eus la ſatisfaction de recueillir les ſuffrages de tous les Seigneurs, des hommes & des femmes; & ſur le bon témoignage que mon maître leur rendit de ma conduite, de mon adreſſe à la chaſſe, & de la nobleſſe

avec laquelle je servois, je me vis accablé de présens ; &, il faut l'avouer, ma modestie n'y gagna rien.

CHAPITRE II.

Premieres avantures de Fortunatus ; effroi légitime ; fuite précipitée.

CES marques de distinction ne contribuoient pas à me concilier l'amitié de mes camarades : une avanture à laquelle je ne pouvois pas m'attendre, acheva de me détruire dans leur esprit. Après que les joutes & les tournois des Princes eurent cessé, le Duc de Cleves & le Comte proposerent deux prix pour les deux Écuyers ou Serviteurs qui se distingueroient le plus aux tournois qui furent ouverts pour eux : ces deux prix étoient deux pieces de velours. Thimothée, un des Écuyers du (1) Duc de Brabant, gagna de son côté l'un des prix, & moi je remportai l'autre. Les serviteurs du Comte, qui ne m'avoient vu entrer en lice qu'avec des yeux de fureur, parurent consternés de ma victoire ; ils résolurent de m'en enlever l'honneur : ils persuaderent à Thimothée de

---

(1) Il falloit être Gentilhomme pour être admis aux tournois ; & d'une probité sans tache. Les Ecuyers parvenoient par là à être Chevaliers.

m'envoyer un cartel, & de me propoſer de mettre mon prix contre le ſien, afin qu'ils reſtaſſent l'un & l'autre au vainqueur. Ils trembloient que je n'acceptaſſe point ledéfi; je courus à Thimothée, & lui témoignai le plaiſir que j'aurois de rompre une lance avec lui, quoique cette ſorte d'exercice me fût étrange. Dès que les Seigneurs furent avertis du combat, ils voulurent l'honorer de leur préſence : nous partons, &, à la quatrieme courſe, je renverſai mon adverſaire de ſon cheval. Le Comte applaudit à mon nouveau triomphe, & ſe félicita que les deux joyaux (1) euſſent reſté à ſon Ecuyer : il ignoroit la baſſe jalouſie que ſes gens me portoient, & qu'ils n'avoient jamais oſé me témoigner devant lui ; car envie & lâcheté marchent aſſez ſouvent de compagnie.

Ma nouvelle victoire fut un coup de foudre pour eux : elle ne les empêcha pas de faire agir de nouveaux reſſorts. Un des plus envieux étoit un vieux Chevalier, attaché depuis longtems au ſervice du Comte : ils lui avoient pluſieurs fois entendu dire qu'il avoit un moyen ſûr de me forcer de fuir ſans rien dire à perſonne, fort heureux de pouvoir m'échapper ſans que mon maître en ſût rien. Ils ne manquerent pas de l'aller conſulter. Le traitre avoit eu

---

(1) C'étoit ainſi qu'on appelloit les prix que les Dames diſtribuoient, & dont le vainqueur ne manquoit pas de ſe parer.

le tems d'étudier mon caractere ; & ce fut ſur ma franchiſe & ſur ma crédulité, qu'il fonda ſon projet : il avoit beſoin d'argent pour réuſſir ; mes ennemis eurent bientôt fait la ſomme qu'il leur demandoit.

Robert (c'étoit le nom du vieux Chevalier) commença par me rechercher : il me raconta l'hiſtoire de ſa vie ; peu à peu il ſe lia avec moi ; je n'avois aucune raiſon de m'en méfier : il me conduiſoit chez les plus belles femmes ; il me louoit ſur ma naiſſance, ſur mon éducation, ſur mille qualités qu'il me ſuppoſoit. La flatterie eſt douce ; les eſprits qui ſont le plus en garde contre ſes amorces, ſont quelquefois les premieres dupes de ſa perfidie ; & je n'étois que trop diſpoſé à l'écouter. Je prenois Robert pour mon ami ; j'étois le ſien ; je lui avois donné toute ma confiance ; je me prêtois à ſes goûts ; il avoit étudié les miens : il s'attacha à tirer parti de ma vanité ; il la flatta avec une adreſſe dont je fus aiſément la dupe ; il me conſultoit juſques dans les plus petites bagatelles, & me faiſoit toujours honneur du ſuccès. Il me juroit toujours l'amitié la plus ſincere ; il me donnoit des conſeils dont j'avois ſouvent éprouvé la ſolidité.

Ma vivacité, mon accent étranger, la difficulté que j'avois à m'exprimer dans la langue du pays, plaiſoient à la Comteſſe ; elle me traitoit avec plus de familiarité que mes camarades. J'étois ſon Ecuyer de préférence.

Robert

Robert ſecondé par mon amour propre, me perſuada qu'elle ne me voyoit pas d'un œil indifférent, & j'avoue à ma honte que j'eus la préſomption de le croire : je redoublai de zele & de ſoins auprès d'elle, ſans pourtant qu'il me ſoit jamais arrivé d'avoir l'idée de ſortir des bornes du reſpect : Robert eut beau me repréſenter que l'amour timide eſt preſque toujours malheureux, il ne réuſſit jamais à me rendre téméraire.

J'étois avec Robert dans l'union la plus intime. Lorſqu'il me vit aſſez engagé dans ſes filets, il me prépara au dernier coup. Une nuit que tout le monde étoit retiré, & que je me diſpoſois à ſuivre le lendemain mon maître dans un voyage ; il monte dans ma chambre, ferme la porte, & comme s'il avoit un ſecret de la plus grande importance à me communiquer, il me demande s'il peut ſe confier à moi. Je l'aſſurai qu'aux termes où nous étions, ce doute m'offenſoit. Il m'embraſſe & me dit à demi-voix. Mon cher Fortunatus, je ſuis plus convaincu que perſonne qu'il ne s'eſt paſſé entre Madame la Comteſſe & vous, rien que de très-honnête ; cependant, ſoit qu'elle ne ſe ſoit pas aſſez obſervée, ſoit que votre amour vous ait trahi, M. le Comte, qui par malheur n'eſt que trop enclin à la jalouſie, vous a épiés l'un & l'autre, & vous lui avez donné des ſoupçons dont il a fait part à quelqu'un.

J'attendois avec impatience la fin de cette conversation ; je crus qu'elle se borneroit à me donner quelques conseils utiles. Je ne pouvois cependant concevoir que j'eusse pû allarmer le Comte. Comme je n'avois rien à me reprocher, je pris d'abord la chose en plaisantant. Robert me regarda d'un air fort sérieux ; & le Comte est très-irrité contre vous, ajouta-t-il ; je le sais positivement ; mais au fond il vous aime, & il seroit très-fâché de se défaire de vous. Il a long-tems cherché les moyens de concilier son amitié & sa tranquillité, de maniere qu'il puisse vous laisser auprès de sa femme, sans avoir rien à craindre. Voici enfin l'expédient qu'il a imaginé : gardez moi, je vous prie, sur tout ceci, le secret le plus inviolable ; il y va du repos du reste de mes jours ; d'ailleurs, je compromettrois un ami intime, qui connoissant mon amitié pour vous, m'a informé de tout ce mystere. M. le Comte, ajouta-t-il, ne vous a-t-il pas ordonné d'être prêt demain au point du jour, pour l'accompagner à Louvain ; ne vous a-t-il pas dit qu'il y alloit pour terminer un procès qu'il a avec le Comte de Saint Paul ? Cela est vrai, lui dis-je ; quelle conséquence en tirez-vous ? Dans le tems, continua-t-il qu'il fera semblant d'être occupé de son affaire, il doit vous envoyer chez un homme qui lui est entierement dévoué. Il est vrai, repris-je, qu'il m'a demandé si je connoissois bien Louvain, & si je saurois

m'acquitter des commiſſions qu'il me donneroit dans différens quartiers de la ville. Juſtement, dit Robert : eh bien, cet homme chez lequel il doit vous envoyer, eſt un Chirurgien très-habile à la verité, qui de force ou de gré, avec le ſecours de quelques perſonnes de ſa profeſſion, doit vous mettre dans le cas de ne jamais inſpirer de la jalouſie à perſonnes ; vous faire une de ces opérations qui font le plus grand mérite de nos vertuoſo d'Italie. M. Robert m'écriai-je en pâliſſant, ſongez-vous bien à ce que vous me dites ? En êtes-vous bien aſſuré ? Seroit-il poſſible qu'une jalouſie ſi mal fondée pût porter M. le Comte, qui eſt un ſi bon maître, à me faire un outrage ſemblable ? Plût à Dieu, mon cher Fortunatus, que je puſſe douter de la verité de l'avis que je vous donne. A quel propos ſeroit-on venu m'avertir à l'heure qu'il eſt, preſqu'au moment de votre départ ? D'ailleurs, comment auroit-on deviné que Madame la Comteſſe a quelque penchant pour vous, & que vous n'êtes pas inſenſible à ſes charmes ? Il eſt vrai que vous avez des ennemis ; je le ſais ; mais quel parti pourroient-ils tirer de cette ſuppoſition ? Ce n'eſt pas la premiere fois qu'une idée ſemblable eſt entrée dans la tête d'un jaloux ; au lieu que jamais on n'a vu la haine la plus forte faire imaginer, ah ! .... cela ne ſe conçoit point. Au ſurplus vous voila parvenu ; vous êtes fort

& vigoureux ; ne témoignez rien ; armez-vous, accompagnez M. le Comte : si l'avis qu'on m'a donné est faux, vous aurez une preuve certaine de la malice de ceux qui vous en veulent, & je vous promets de vous nommer l'ami qui vient de m'avertir : si au contraire l'avis est vrai, que risquez-vous? Un Chirurgien est-il un champion si redoutable ? Vous n'avez pas craint la lance de Thimothée, & vous avez peur du rasoir d'un Chirurgien ? Allons, Fortunatus, du courage. Non parbleu, m'écriai-je, je ne m'y exposerai point : aceompagne M. le Comre qui voudra; vous êtes mon ami, M. Robert; je vous remercie de l'avis : la seule chose que je vous demande dans ce moment, c'est de m'aider à me cacher jusqu'à ce que les portes de la ville soient ouvertes : j'ai le plus grand regret de me séparer de vous & de quitter M. le Comte.... Le parti que vous prenez, me dit Robert, d'un air affligé, est bien violent : si j'avois cru que vous prissiez la chose si vivement, je me serois bien gardé de vous rien dire. Quoi ! Fortunatus ne sait vaincre le péril que par la fuite ? D'ailleurs, qu'allez vous devenir ? Vous ne pouvez pas douter que M. le Comte ne vous aime : la précaution même qu'il prend pour pouvoir vous garder en sûreté dans sa maison, en est une preuve : où trouverez-vous un meilleur maître ? Il est vrai qu'il a le défaut d'être jaloux : après tout, dépend-il de nous d'éviter cette maladie ? Au fond, le pire de tout, c'est qu'en effet il exécute son projet: serez-vous

le ſeul dans le cas où il veut vous mettre? Si le mal d'autrui eſt un ſoulagement pour celui que nous éprouvons, vous trouverez la moitié du monde peuplée de compagnons de votre infortune. Dans tout l'Orient, dans votre païs même, en vaut-on moins pour cela? Cet accident a-t-il empêché quelqu'un de parvenir aux premieres dignités? Eh! que ſavez-vous la fortune qui vous eſt deſtinée? Ce que la fougue de vos ſens vous fait regarder dans ce moment comme un malheur, eſt peut-être le plus grand bien qui puiſſe vous arriver; car enfin, vous êtes ambitieux, & à votre âge ſouvent la fatale paſſion de l'amour abſorbe toutes les autres, & devient l'écueil des projets les mieux concertés. Vous le voyez par ce qui vous arrive: la beauté de Madame la Comteſſe vous a frappé: auſſi-tôt oubliant qu'elle eſt l'épouſe de votre maître, vous vous livrez à des vœux indiſcrets: au lieu que vous n'aurez plus rien de ſemblable à craindre. Plus notre maître ſera tranquille ſur votre compte, & plus il eſt probable qu'il s'attachera à vous. Vous gouvernerez ſous ſon nom: libre de la plus ardente des paſſions, tout occupé de votte avancement, il n'eſt rien que vous ne puiſſiez vous promettre. Ami Robert, repris-je, laſſé de ſa harangue, vous êtes-vous mis dans la tête que je me laiſſerois perſuader par les beaux exemples que vous me citez? Eh bien! ſachez que l'empire du monde ne me

tenteroit pas, s'il m'étoit offert au prix que vous dites. Eh quel bien peut compenser!.... La seule idée me fait frémir. La nuit est déja avancée; conduisez-moi dans quelque retraite sûre, & sur-tout ne parlez à personne de mon départ que dans trois jours. Le traître prit un air affligé, maudit le moment fatal qui alloit nous séparer; me conduisit dans une maison écartée, où je fis mener mon cheval; & avant que le Comte ne fût éveillé, je partis, mon oiseau sur le poing, suivi de mon chien, comme si j'allois à la chasse, & regardant toujours autour de moi.

La crainte me donna des aîles; je fis dix lieues sans m'arrêter; & lorsque je crus le pouvoir sans danger, j'achetai un autre cheval, & je renvoyai celui du Comte, ainsi que son chien, afin de lui ôter tout prétexte de me faire suivre. J'ai su depuis qu'il fut fort étonné d'un départ aussi précipité; il fit les plus exactes perquisitions; il demanda à chacun de ses domestiques en particulier, ce qui m'avoit déterminé à partir ainsi, sans lui avoit demandé mon congé; sans avoir dit adieu à personne, & surtout sans avoir demandé mes gages, qui ne laissoient pas d'être considérables: il protesta que s'il découvroit que quelqu'un de sa maison m'eût donné lieu de me plaindre, il l'en puniroit sévérement. Il monta dans l'appartement de sa femme, & lui fit les mêmes questions. Elle l'assura que bien loin d'avoir

reçu quelque déplaiſir, je lui avois paru le ſoir même plus gai qu'à l'ordinaire ; que je l'avois fort amuſée ainſi que ſes femmes, par les détails des uſages de mon pays, que je leur expliquois de la maniere la plus plaiſante.

Cependant Robert voyant à quel point ſon maître me regrettoit, craignant d'ailleurs l'effet de ſes menaces, alla recommander le plus inviolable ſecret à tous les domeſtiques du Comte : ils ignoroient la maniere dont il s'y étoit pris pour m'engager à fuir ; ils le preſſoient de le leur découvrir ; mais il eut l'adreſſe de les tromper eux-mêmes, & de leur perſuader que j'étois parti pour aller rétablir les affaires de ma famille.

CHAPITRE III.

Autre épreuve du caractere de Fortunatus.

L'Image effrayante de l'opération avec laquelle le perfide Robert avoit inutilement tenté de me familiariſer, étoit toujours préſente à mon imagination ; j'arrivai à Calais, & je ne me crus en ſûreté, que lorſque j'eus mis la mer entre le Comte & moi. Quelle joie je reſſentis en débarquant en Angleterre ! Je m'acheminai vers Londres, où je crus me trouver au rendez-vous de toutes les nations ;

le commerce les y attire des extrémités de l'Univers, & semble ne faire qu'une même famille des peuples dispersés sur la surface de la terre. Quel art que celui qui facilite aux habitans des contrées les plus éloignées, les moyens de se communiquer leurs secours mutuels !

Je me livrois à ces réflexions, lorsque j'apperçus deux jeunes gens de mon âge, que je reconnus pour être mes compatriotes. Ils étoient débarqués depuis peu en Angleterre; leurs parens leur avoient donné quantité de marchandises à vendre; mais n'étant jamais sortis de chez eux, & ne connoissant le pays où ils étoient, que par leurs lectures & par les instructions de leurs peres, ils se hâterent de vendre: l'argent qu'ils reçurent leur parut un fond inépuisable; jamais ils ne s'en étoient vu autant. Le desir d'apprendre des nouvelles de mes parens, & cet instinct qui, dans quelque situation & dans quelque pays que nous nous trouvions, nous ramène malgré nous vers notre patrie, me firent courir vers ces deux jeunes gens; & après les complimens ordinaires, je leur demandai des nouvelles de Théodose & de Gratiane; j'appris qu'ils étoient à peu près dans la même situation où je les avois laissés, & qu'ils ne pouvoient se consoler de mon absence. Je ne perdis pas un moment; je saisis l'occasion d'un vaisseau qui retournoit à Famagouste; je leur

écrivis tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation, & je leur renouvellai les promesses que je leur avois déja faites, de ne me conduire que suivant les sages instructions qu'ils m'avoient données. Mais quelles que fussent mes résolutions à cet égard, mon peu d'expérience les rendit bientôt inutiles. Mes compatriotes s'étant liés avec des jeunes gens plus adroits qu'eux, ils m'associerent à leurs parties; peu à peu ils nous engagerent à jouer; ils firent si bien qu'en moins de six mois je me trouvai sans argent: j'en demandai à mes camarades; mais eux-mêmes se virent obligés de retourner chez eux, méprisés & insultés par ces mêmes libertins qui les avoient dépouillés. Pour moi je n'avois pas eu un meilleur sort: comme j'avois moins d'argent que les autres, je fus le premier ruiné.

Mes compatriotes m'avoient mené chez une jeune Angloise; nous nous étions juré l'amour le plus tendre & une fidélité à toute épreuve. Elle m'avoit plusieurs fois vanté la solidité du caractere Anglois: que vos Italiennes, me disoit-elle, plus emportées dans leurs plaisirs, se piquent de les épuiser tous; qu'elles se vantent de leurs transports & de leurs fureurs; que les Françoises se glorifient du nombre de leurs conquêtes; qu'elles se flatent de posséder seules l'art de subjuguer leurs amans, de leur faire aimer leurs caprices, &

adorer jusques à leurs défauts ; les Angloises ne tirent vanité que des sentimens qu'elles éprouvent & des plaisirs qu'elles donnent ; c'est chez elles que vous trouverez la volupté jointe à la délicatesse, & couverte du voile de la décence qui la rend plus piquante encore : nos cœurs sont simples comme nos attraits ; nous détestons le fard qui dépare la beauté & qui enlaidit la laideur même.

Des sentimens aussi épurés m'avoient attaché pour toujours à Sophie ; le peu que j'avois, je l'avois dépensé avec elle ; je lui aurois sacrifié ma vie. J'étois dans la plus grande indigence ; j'avois quelque dessein de passer en France poor y chercher uu maître ; mon amour pour Sophie, me faisoit regader ce projet avec horreur : je le lui communiquai cependant, en lui protestant que je serois le plus malheureux des hommes s'il falloit m'éloigner d'elle. Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle entreprit de me persuader que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre ! qu'il ne falloit pas attendre que je fusse accablé par la misère, qu'elle en seroit désespérée ; mais qu'elle feroit ce sacrifice à mon bonheur. Enhardi par ce conseil, je lui avouai que l'exécution de ce projet exigeoit quelque argent, une somme très-modique à la vérité, une simple guinée, & que je ne l'avois pas. A cet aveu je la vis changer de figure, un air sombre se répandit sur son front, l'éclat

de ſes yeux s'éteignit; je me perſuadai que c'étoit un effet de ſon cœur compatiſſant. Quelle délicateſſe, me diſois-je en moi-même ! Oh ! il n'y a que les Angloiſes qui ſachent aimer ; il n'y a qu'elles qui aient une ame ſenſible. Tu le veux, ma chere Sophie, m'écriai-je ; complice de ma cruelle deſtinée, tu me condamnes à te quitter ; eh bien ! je te jure qu'auſſitôt que la fortune m'aura fait part de ſes premieres faveurs, je viens à tes pieds reprendre une chaîne que rien ne briſera jamais : prêtes-moi cette guinée qui me manque ; que ce ſoit toi qui jettes la premiere pierre de l'édifice ; puis-je être malheureux ſous de tels auſpices ! Non, me répondit-elle, d'un ton à me glacer ; non, mon cher Fortunatus ; je n'aurai jamais le courage de contribuer auſſi formellement à ton départ ; ſi j'apprenois que tu fuſſes malheureux, je ne me conſolerois jamais d'en avoir été la cauſe ; ma délicateſſe n'en peut ſoutenir l'idée d'avance. Sophie eut l'art de me perſuader ; mon cœur ſimple avoit été la dupe de Robert, la même ſimplicité, quand même je n'aurois point aimée, m'eût empêché de ſuſpecter la délicateſſe de Sophie.

Je n'inſiſtai pas plus long-tems ; mais il étoit trois heures & j'étois à jeun : depuis que j'étois à Londres je n'avois eu d'autre aſile que la maiſon de Sophie, avec qui les jeunes Anglois, amis de mes compatriotes, m'avoient

fait faire un arrangement pour tout le tems que je resterois en Angleterre. Je representai à Sophie qu'il étoit tard: Mais cela est vrai, me dit-elle, vous m'y faites penser; on m'attend chez le Lord *Bubble*, où je suis priée depuis huit jours, avec deux ou trois de mes amies: c'est un homme essentiel; je lui ai promis, & pour rien au monde je ne voudrois lui manquer. Elle prit ma main pour descendre, & me renvoya avec le sourire le plus gracieux. Mes entrailles affamées avoient beau protester contre la dureté de la perfide, mon cœur la justifioit toujours.

J'avois rencontré à Londres un de mes parens qui apprenoit le commerce. Florinde y étoit depuis quelques années; il avoit étudié le caractere de la nation; & quoiqu'il y eût trouvé plus communément qu'en Chypre, des sages qui aiment la vertu pour elle-même, des citoyens appliqués & patriotes, des esprits solides & livrés à la réflexion, des ames dégagées des préjugés & capables d'actions grandes & généreuses, il y avoit éprouvé, comme par-tout ailleurs, des trahisons & des perfidies: il s'étoit apperçu, que quoiqu'il y eût des femmes respectables par leur attachement à leurs devoirs, par leur douceur, par une conduite irréprochable, le sexe y possédoit en général, comme dans tous les pays, l'art de séduire & celui de tromper. Florinde avoit plusieurs fois voulu

me dégoûter de Sophie ; j'avois jusqu'alors payé ses conseils par beaucoup d'indifférence : j'eus recours à lui ; je lui exposai ma situation : il s'empressa de soulager ma misere, & me promit d eme trouver un maître. Je me gardai bien de lui parler de ce qui venoit de se passer entre Sophie & moi ; je savois qu'il étoit prévenu contre elle, & je craignois plus que jamais la malignité de ses interprétations. J'ai toujours remarqué que dans l'amour & dans l'amitié, moins nous avons lieu de nous méfier de l'objet aimé, & plus nous sommes portés à la jalousie ; & qu'au contraire lorsque nos doutes sont le mieux fondés, nous cherchons à éloigner les soupçons, à justifier la trahison, à repousser l'évidence pour embrasser une erreur qui fait alors notre seule consolation. Mon imagination peignoit Sophie ingrate, fausse & legere ; mais ce soutire gracieux qu'elle avoit fait en me quittant, cette délicatesse de sentimens qu'elle m'avoit si souvent marquée, cette humeur sombre qui avoit éclaté dans ses yeux, lorsque je lui avoit annoncé mon départ, & mille autres circonstances que j'interprêtois en sa faveur, renversoient toutes mes idées. Je voulus me convaincre de la vérité par moimême : j'allai chez elle : Sophie étoit sortie ; j'y reviens, elle étoit à la campagne ; j'y retournai encore ; Lord *Bubble* & Lady *Secks* étoient venus l'enlever dès le point du jour. J'y allai plusieurs fois inutilement ; ce ne fut

qu'après la quinzieme que je reçus cette lettre.
« Je suis bien fâchée, mon cher Fortunatus, que
» les circonstances nous aient si mal servis; de-
» puis quinze jours je suis surchargée d'affaires
» & de plaisirs; je connois trop vos sentimens
» pour croire que vous voulussiez me faire
» manquer aux unes, & pour vouloir me
» priver des autres; les miens sont trop vrais
» pour ne pas vous épargner des démarches
» inutiles: je prévois que ceci sera long; je
» suis au désespoir de ne pouvoir pas recevoir
» vos adieux avant votre départ; recevez les
» miens; & épargnez-vous la peine de re-
» venir. »

Cette lettre acheva de me détromper: cette délicatesse de sentimens dont j'avois été la dupe, me parut un moyen d'autant plus horrible, que Sophie l'avoit puisé dans mon cœur. Il m'en couta pour me guérir; sa noirceur fut le meilleur remede que j'employai contre la perfide. J'étois toujours dans le dessein d'aller en France: Florinde vint m'annoncer qu'il m'avoit trouvé un maître tel qu'il me le falloit; un Négociant riche, jouissant de la meilleure réputation, prudent sur-tout, & Florentin. Quel qu'il soit, lui dis-je, je l'accepte; mon projet n'est que de ramasser quelque argent pour continuer mes voyages, jusqu'à ce que je trouve à me placer auprès de quelque Seigneur. Nous fixâmes au lendemain mon entrée chez le Négociant de Flo-

rence, à qui Florinde avoit promis de me présenter.

CHAPITRE IV.

Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs non merités de Fortunatus.

A peine fut-il jour que j'arrivai chez Florinde; je voulus savoir quel étoit le caractere de mon nouveau maître. Le Signor Alberti, me dit-il, est bon homme au fond, se piquant de finesse, quoiqu'il en ait très-peu; se mêlant de toutes les affaires, quoiqu'il n'y entende rien; se vantant d'une pénétration singuliere pour connoître les hommes, quoiqu'il ait été la dupe de quiconque a voulu l'attraper; & c'est parce que je connois votre droiture & votre franchise, que je vous mets auprès de lui. Les banqueroutes qu'il a essuyées auroient dû le rendre un peu méfiant; l'idée où il est qu'il n'y a pas de repli assez caché dans le cœur humain qu'il ne découvre d'un coup d'œil, lui donne à cet égard une sécurité imperturbable. Empêchez, autant que vous le pourrez, qu'il ne soit trompé; mais gardez-vous bien de le lui faire connoître; il aimeroit mieux être volé par tous les fripons des trois Royaumes, que d'en croire à quelqu'un qui l'avertiroit d'être sur ses gardes. Voilà le Signor Alberti; partons.

Nous le trouvames enfoncé dans un tas de papiers, entouré de deux ou trois Secrétaires, & réglant, nous dit-il, une affaire importante, à laquelle les gens de loi n'entendoient rien. J'applaudis à son zele : je félicitai les personnes que cette affaire regardoit : il me fixa à plusieurs reprises, & puis se tournant vers Florinde : je serois bien trompé, lui dit-il, si votre cousin n'étoit pas un de ces esprits fins, déliés, faits pour parvenir a la plus grande fortune. Ce pays-ci abonde en gens subtils, en syrenes perfides : dis-moi, n'en as-tu pas encore rencontré sur ton chemin ? Hélas ! oui, répondis-je en rougissant. Bon ! conte-moi donc comment tu t'en es tiré ? Oh, très-bien, reprit Florinde, qui vit que je balbutiois ; cette histoire est trop longue, & mon cousin vous la racontera une autre fois ; vous êtes fort occupé, & nous craindrions d'enlever à vos clients des momens précieux. Nous convinmes de nos faits ; Alberti me donna quelques commissions, raccompagna Florinde & se remit à l'ouvrage.

Je rentrai vers midi, après avoirait avec le plus d'exactitude qu'il me fut possible toutes les affaires dont Alberti m'avoit chargé ; je lui en rendis très-bon compte, & je lus dans ses yeux qu'il étoit satisfait. Il donnoit à dîner ce jour-là, & quoiqu'il fût dans l'usage de faire une table particuliere pour ses Commis, il me fit l'honneur de me prévenir que je mangerois

avec

avec lui. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis entrer Dom André, le libertin le plus décrié par ſes mœurs, qui ſoit jamais ſorti de Florence, & dont la probité étoit la plus ſuſpecte! Alberti s'apperçut de mon étonnement, & après avoir embraſſé D. André & lui en avoir demandé la permiſſion, il me conduiſit dans ſon cabinet. Je vois bien, me dit-il, & cela m'étonne, que tu es la dupe de l'opinion commune: je ſais tout ce qu'on dit de D. André; je ne puis pas douter qu'on n'ait bien des choſes à lui reprocher: le haſard me l'a fait connoître, & malgré toutes les apparences, après l'avoir examiné juſqu'au fond de l'ame, j'ai reconnu en lui la probité la plus incorruptible, la juſtice, la bonne foi, la candeur; tu en jugeras mieux par toi-même; depouille-toi de tout préjugé, je vais faire tomber la converſation ſur l'affaire qui le ramene à Londres.

J'appris, car D. André ne prenoit même pas la peine de pallier ſes vices, que ſon pere l'avoit envoyé en Flandres avec un vaiſſeau chargé de marchandiſes; qu'il les avoit vendues, & qu'il en avoit conſommé le produit avec un tas de libertins de ſon âge: je fis entendre à mon pere, diſoit-il, que j'avois employé ces fonds en marchandiſes de retour, à plus de cinquante pour cent de profit: le bon homme enchanté de ma conduite, m'envoya des lettres de change pour des ſommes conſidérables, & je ne manquai pas de lui écrire

que j'en avois fait le même emploi ; il m'en envoya tant, qu'enfin il épuisa tous les fonds qu'il avoit chez ses correspondans. Mon pere fut ruiné. J'étois jeune ; je promis de réparer ma fortune par un bon mariage ; & mon pere, à qui il ne restoit plus que cette ressource, de force ou de gré, consentit à me voir. Je partis pour Florence, je passai par Turin. On y parloit d'un Anglois que sa générosité avoit réduit à la misere, & que ses dettes avoient conduit en prison. Je demandai à le voir ; ses malheurs me toucherent : je ne prétends pas me faire valoir ; mais si mon goût pour les plaisirs m'a coûté un tiers de ma fortune, je suis redevable de la perte des deux autres à mon ame trop compatissante. Enfin, après bien de sollicitations, j'obtiens la permission de voir le généreux étranger. Quel fut mon étonnement lorsqu'on m'ouvrit la prison, & que je reconnus le jeune *Greenfield*, avec qui j'avois été fort lié à Londres. Je le consolai du mieux que je pus ; je le priai de m'indiquer un moyen de le tirer de là, & je lui promis de ne pas perdre un instant. Il me demanda si je ne connoissois point *Hyeronimo* Alberti, Florentin, le plus riche, & sur-tout le plus entendu & le plus sage Négociant de Londres. Greenfield me dit qu'Alberti étoit son ami, & qu'il ne manqueroit pas d'avancer tous les fonds nécessaires pour le tirer de prison : il promit de rendre ces fonds à cent pour cent

d'intérêt, & à moi une bague de mille guinées; ce que je ne dis que pour vous peindre la générosité de mon ami; car je suis bien éloigné de rien accepter : il m'indiqua en même-tems quelques-uns de ses amis, pour lui servir de caution auprès du Seigneur Alberti. J'embrassai Greenfield; j'écrivis à mon pere qui m'attendoit, & je repris le chemin de Londres. Il y a un mois que j'y suis arrivé; le Seigneur Alberti consent à avancer les fonds; mais sa prudence exige des cautions; c'est ce qui retarde la conclusion de cette affaire. Ce n'est pas que les amis de Greenfield refusent de le cautionner; mais comme je me suis chargé de porter moi-même l'argent à Turin, je ne veux point souffrir qu'ils l'envoient par une autre voie; c'est une méfiance qui m'outrage, & j'aimerois mieux aller prendre la place de mon ami, que de consentir à une telle infamie.

Lorsque D. André eut cessé de parler; eh bien, me dit tout bas Alberti, jugerez-vous toujours les honnêtes gens d'après l'opinion publique ? Je ne répondis rien. Après le dîné, lorsque nous fumes seuls, je lui demandai, pourquoi ayant si bonne opinion de D. André, il ne prenoit pas sur lui de lui confier ses fonds, sans s'inquiéter d'autre caution que lui-même. Je n'hésiterois pas un moment, me répondit-il; mais je suis Commerçant, & ce seroit manquer essentiellement

aux loix du commerce : il faut que chacun fasse son métier.

Ce D. André que mon maître avoit si bien pénétré, ne tarda pas à mettre sa prudence en défaut, & peu s'en fallut qu'il ne m'entrainât dans le même précipice où il plonga Alberti. Le Duc de Bourgogne avoit épousé depuis peu la sœur du Roi d'Angleterre, qui lui destinoit un présent considérable en bijoux les plus rares ; ils n'étoient pas arrivés à tems ; mais lorsqu'ils le furent, le Roi chargea un vieux Officier de sa Cour d'aller les porter à la Duchesse. D. André apprit que ce présent étoit chez ce Seigneur, dont le départ étoit fixé à peu de jours ; il parvint par ses intrigues à faire connoissance avec lui, & lui témoigna un grand desir de voir ces bijoux : ce n'est pas, lui dit-il, la seule curiosité qui m'engage à vous faire cette demande ; j'ai des diamans d'un très-grand prix ; je sais que le Roi desire d'avoir ce qu'il y a de plus beau dans ce genre ; si ceux que j'ai sont plus rares que ceux de Sa Majesté, je les donnerai à un prix raisonnable & je prendrai les siens en échange. Le Lord y consentit, & le retint à dîner, après l'avoir présenté à sa femme. Il le conduisit ensuite dans son cabinet, & lui fit voir toutes ces pierreries l'une après l'autre. D. André admiroit celles-ci, méprisoit celles-là, & l'assura qu'il avoit quelques pieces supérieures à tout ce qu'il voyoit. Le bon Lord qui connoissoit

à peine D. André, ne se méfia point de lui & demanda à son tour à voir ses pierreries. La partie fut remise au lendemain, & D. André l'invita à dîner avec lui dans la maison d'Alberti, pour avoir plus de tems à eux. Le scelerat ne manqua pas de revenir tout de suite chez mon maître, & lui dit qu'enfin il avoit trouvé un des plus riches Seigneurs de la Cour, parent de Gréenfield, qui offroit de cautionner & de tirer le prisonnier d'embarras : il doit venir demain dîner avec nous, continua-t-il; mais comme c'est une affaire qui n'a été traitée encore qu'entre lui & moi, & qu'il reste quelques difficultés à lever, ne lui parlez de rien pendant le repas; je l'amenerai au sortir de table dans une chambre de la maison dont vous me donnerez la clef.... Eh! mon Dieu je vous entends à merveille, dit le pénétrant Alberti; je gage qu'il ne se doute pas que c'est moi qui avancerai les fonds; quand vous aurez terminé, vous le ferez passer dans mon cabinet, & il signera son cautionnement. Vous y voilà, reprit le fripon; comment diable avez-vous deviné tout cela? Oh, oh! répondit en riant Alberti, je vois tout d'un coup d'œil. Au reste, interrompit D. André, vous êtes le maître, si vous voulez, de lui parler de cette affaire. Eh! non, je m'en garderai bien; mais à propos, D. André, votre prisonnier vous a promis une bague de mille livres sterlings & à moi cent pour

cent d'intérêt de mes fonds ; il seroit bon de ne pas oublier ces articles, & de faire cautionner le Lord pour le tout ; qu'en pensez-vous ? Ce que j'en dis au demeurant, n'est pas par intérêt ; mais enfin vous avez interrompu votre voyage de Florence, & moi je suis Commerçant, & il faut que le Prêtre vive de l'autel. Vous avez raison, repliqua D. André, j'y avois pensé pour ce qui vous regarde ; mais pour moi, mille guinées de plus ou de moins, que m'importe ? Je ne romprai pas la négociation pour cela. Oh ! vous êtes le maître, reprit Alberti ; mais sur-tout n'oubliez pas mon petit article, qui au fond est une bagatelle pour Gréenfield.

Le lendemain André ne manqua pas d'aller prendre le Lord ; il le conduisit chez Alberti : on dîne gaiement ; Alberti laisse D. André faire les honneurs du repas ; il avoit dit au Lord de ne point parler de diamans ni de bijoux devant son hôte, de crainte de se voir importunés l'un & l'autre par l'envie qu'il auroit de les voir, & pour mille autres raisons ; de sorte que D. André disoit pendant le dîner mille choses à double sens, que le Lord interprétoit relativement aux bijoux, & Alberti relativement au cautionnement : le Lord répondoit dans le sens de D. André, & Alberti l'entendoit dans le sien. Le dîner fini, D. André prend le Lord par dessous le bras, & le conduit dans une chambre qui étoit au dessus de celle

où ils étoient ; il ouvre une cassette, dit au Lord de s'approcher, & tandis que celui-ci se baisse à cause de la foiblesse de sa vue, il lui plonge un poignard dans le sein, & l'étend à ses pieds ; il redouble, & ne lui donne pas le tems de pousser un seul cri : ensuite il lui arrache l'anneau qu'il avoit au doigt, & prend les clefs qu'il avoit dans sa poche ; ferme la porte sur lui & va vers sa femme qu'il trouve dînant avec ses enfans. Madame, lui dit-il, votre mari a trouvé parmi mes pierreries deux diamans qui peuvent convenir au Roi ; il voudroit les confronter avec deux des siens ; il vouloit venir les chercher lui-même, mais à cause de son âge, je m'en suis chargé moi-meme ; & comme il a craint que vous fissiez quelque difficulté, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, il ma remis la clef de son cabinet, & de plus cet anneau où est son cachet. Cette femme qui ne se douta de rien, conduisit D. André au Cabinet ; mais ils ne purent trouver les bijoux quelques recherches qu'ils fissent : D. André pâlit, envoyant qu'il perdoit le fruit de son crime.

Cependant le sang du Lord qui avoit coulé à travers le plancher jusques dans la sale d'Alberti, nous avoit tous effrayés ; nous montons, nous trouvons la porte de la chambre fermée à clef ; nous l'enfonçons : quel spectacle ! le cadavre du Lord étoit à terre noyé dans son sang, percé de plusieurs coups. Nous

étions dans la plus grande consternation. Alberti, qui dans toutes les affaires se piquoit de prévoir les suites, fut d'avis de ne pas éclater ; il me traita d'esprit borné, parce que je proposai d'avertir la justice & de déposer naïvement tout ce qui s'étoit passé. Tandis que nous étions dans cet embarras, D. André arrive avec le sang froid de l'homme le plus innocent. Ah! Monsieur, m'écriai-je en le voyant, quelle horreur venez-vous de commettte? Moi! dit le scélerat, je me suis défendu, & j'ai tué un monstre qui voulant tourner à son profit les présens que Greenfield a promis au Seigneur Alberti & à moi, m'a tenu des propos insolens : je lui ai répliqué; il a pris son épée, a fondu sur moi ; je me suis mis en défense, & il est venu lui-même au devant du coup que je lui ai porté. Du coup ! lui dis-je encore? En voila plusieurs ; c'est ce qui prouve, reprit-il, sa rage & son acharnement ; il s'est relevé, est venu encore sur moi, & m'a forcé de l'achever malgré moi : mais je vous vois tous effrayés ; que craignez-vous ? Cette affaire ne regarde que moi. Comme on sait qu'il a dîné avec nous, vous direz à ceux qui pourroient venir le demander, que nous sommes sortis ensemble après avoir pris querelle ; cependant laissez-moi faire, & revenez dans la chambre où vous étiez. J'étois toujours d'avis qu'Alberti allât faire sa déclaration ; mais l'obstiné vieillard

disoit qu'il faudroit être bien insensé d'aller se mettre dans des mauvaises affaires, tandis qu'on pouvoit les assoupir. Nous attendîmes long-tems D. André ; il ne reparut point : nous remontâmes, & nous ne trouvâmes ni le cadavre, ni l'assasin, ni vestige de crime ; nons eumes beau chercher dans toute la maison, nous ne trouvâmes rien. Ce fut alors que Alberti triompha. Bientôt après, il reçut un billet de D. André, qui lui marquoit d'être tranquille, qu'il partoit & que quelque diligence qu'on fît, il seroit impossible de le joindre. Je voulois qu'on gardât du moins ce billet, comme une justification du crime dont on pourroit nous accuser ; le malheureux Alberti, plus entêté que jamais, fut d'avis de le brûler, pour qu'il n'en restât aucune trace. Néanmoins il étoit au désespoir de la fuite de D. André : s'il est innocent, s'il n'a fait que se défendre, disoit-il, qu'a-t-il à craindre ? s'il a soustrait les preuves de la mort, pourquoi fuit-il ? Tout cela l'embarrassoit.

Cependant la jeune veuve inquiete de l'absence de son mari, écrit de tous côtés. Le bruit se répand qu'il a fui ; le Roi en est informé ; il commence à craindre que le Lord n'ait été tué pour le présent dont il étoit chargé : on délibere d'envoyer dans sa maison ; on fouille par-tout, & l'on ne trouve rien : alors le doute se change en certitude. On veut pourtant savoir ce qu'il est devenu, quel pays

il a choisi pour cacher son larcin : on interroge la femme : elle répond en pleurant qu'elle est plus inquiette que personne, qu'il y a six jours qu'elle ne l'a vu ; elle ajoute que c'est depuis qu'il est sorti avec D. André pour aller dîner chez Alberti Commerçant Florentin ; que ce même jour D. André étoit revenu avec l'anneau de son mari & les clefs de son cabinet pour chercher de sa part les bijoux ; mais qu'elle ne les avoit pas trouvés. On ne manqua point de se transporter chez Alberti qui avoua que D. André avoit eu quelque dispute avec le Lord au sujet de quelques bijoux que D. André vouloit lui vendre, & qu'ils étoient sortis ensemble. Pour plus grande sûreté, on conduisit en prison Alberti & tous ses domestiques qui répondirent tous unanimement comme leur maître. Cependant on se saisit des clefs de la maison d'Alberti, dans l'espérance de trouver quelques indices ou peut-être les pierreries : on fouille, on met tout sans dessus dessous : un de la troupe qui tenoit un flambeau à la main, va aux latrines ; il lui vient dans l'idée d'allumer du papier & de l'y jetter ; il voit un cadavre au fond, appelle ses camarades, & leur fait part de sa découverte ; aussi-tôt on fit ouvrir la fosse, & l'on reconnoît le malheureux Seigneur percé de plusieurs coups. On le retire, on l'expose devant la maison d'Alberti. A ce spectacle les Anglois entrent en fureur contre les Flo-

rentins ; ils veulent punir toute la nation du crime d'un seul ; les Florentins sont obligés de se cacher. On nous interroge de nouveau : nos réponses alors deviennent des preuves contre nous ; on nous confronte le cadavre ; tous, à l'exception d'Alberti, avouerent la vérité. Nous étions à la veille d'être jugés. Combien de fois ne regretois-je pas dans la prison d'avoir quitté le Comte de Flandres, au risque de perdre ce qu'il vouloit m'enlever. Enfin je déclarai tout ce que je savois de Dom André. Sur ma déposition on soupçonna qu'il emportoit les diamans du Roi. On suspendit notre jugement : le Roi fit courir après lui : on le trouva au bout de deux mois de recherches à Alexandrie, parmi les malfaiteurs condamnés aux travaux publics ; on le ramena, & à force de tourmens, on lui fit avouer son crime. Les domestiques d'Alberti furent déchargés de l'accusation de meurtre, ainsi que moi, mais cependant condamnés à un banissement hors du Royaume. La finesse d'Alberti lui couta la vie ; il ne démentit jamais sa premiere déposition : il feignit de ne pas reconnoître D. André ; il s'imaginoit que sans son aveu, on ne pouvoit condamner ni l'un ni l'autre : il se trompoit, & son obstination le conduisit à l'échafaud avec D. André. Il étoit coupable à la vérité d'avoir scelé le crime, de ne l'avoir pas révélé ; mais il n'auroit pas vraisemblablement été puni de mort.

CHAPITRE V.

Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.

Je me hâtai de gagner le premier port, & de sortir de cette terre fatale : je suis bien malheureux, me disois-je ; je servois un bon maître, j'étois content auprès de lui, & il faut que sa maudite jalousie lui tourne la tête, & lui fasse prendre la résolution de me rendre Eunuque, pour pouvoir m'aimer en sûreté : j'arrive en Angleterre, j'y suis volé par des libertins, trompé & chassé par ma maîtresse, enfin sur le point d'être pendu par l'obstination d'un vieillard imbécile : ô ciel ! si ce sont là les aventures que tu me prépares, donne moi le courage de les supporter, ou reprens une vie qui seroit le plus funeste de tes dons. Plongé dans ces réflexions affligeantes, j'arrive à Douvres, je m'embarque ; mon trajet fut plus heureux que je n'avois lieu d'espérer après tant de malheurs : je parcourus la Picardie en m'informant partout si je ne trouverois point un maître : je traversai une partie de la France, & je parvins jusques dans la Basse-Bretagne. Etranger, n'osant me confier à personne, & craignant également les hommes & moi-même, je me trouve dans

un pays aride, désert, sans issue ; plus j'avançois, & plus je m'égarois : la nuit approchoit, j'entrevois loin de moi, une espece d'habitation ; je double le pas : c'étoit une verrerie abandonnée depuis long-tems, repaire infect d'insectes & d'oiseaux nocturnes : il faisoit froid, je resolus d'y passer la nuit. A peine eût-elle couvert de ses ombres & mes chagrins & la faim qui me dévoroit, que j'entendis ces lieux affreux retentir des hurlemens des bêtes sauvages dont ils étoientpeuplés: des vieux ais que le tems & la pourriture avoient détachés de ma cabanne, je fis une porte que je fermai avec les débris d'une partie des murs : dès que je vis le jour, je repris ma route, ayant mon poignard à la main, la seule arme qui me restât ; je m'engagai dans une forêt épaisse, & j'en cherchois vainement les routes, parce qu'au lieu de la prendre en travers, je la suivois par sa longueur. La nuit me surprit encore mourant de faim, de soif & de lassitude : j'apperçus une fontaine auprès de moi, je bus & j'allois m'endormir sur ses bords, lors que j'entendis le rugissement des ours, & le bruit que faisoient autour de moi des bêtes sauvages qui venoient à la fontaine. Quoique la chasse fût mon premier métier, je crus qu'il étoit aussi dangereux de fuir que de rester où j'étois : je pris le parti de monter sur un arbre très-élevé sous lequel j'étois couché. La lune éclairoit ;

je choisis la branche la plus forte de l'arbre, & je vis bientôt au tour de la fontaine une immense troupeau d'ours, de loups, de sangliers & d'animaux monstrueux : un entr'autres qui tenoit du loup & de l'ours, s'approcha de l'arbre, & me sentant sans doute, il commence à grimper avec agilité ; il gagne les premieres branches & me suit jusqu'aux plus élévées ; voyant que je ne pouvois l'éviter, je lui porte plusieurs coups sur la tête, & lui fais plusieurs blessures. Il leve sur moi une de ses griffes énormes ; je recule ; il manque son coup, & perdant l'équilibre, il tombe ; sa chûte fait retentir la forêt, & tous les animaux effrayés, prennent la fuite : le coup qu'il se donna, le sang qu'il perdoit, l'empêcherent de se relever : cependant je n'osois descendre, ses blessurres le rendoient plus furieux ; je m'arrangeai sur l'arbre, en attendant qu'il eût perdu ses forces avec son sang ; mais je craignis que le sommeil qui m'accabloit ne me fît tomber moi-même : j'en descendis tenant toujours mon poignard à la main : le monstre rugissoit encorè ; je le frappai, il expira, & son sang que je suçai, soutint mes forces qui commençoient à m'abandonner : enfin le sommeil l'emporta sur ma crainte, je m'endormis à côté de l'ours.

Les premiers rayons du soleil m'éveillerent : quel fut mon étonnement, lorsque je vis devant moi une femme d'une beauté éclatante, qui

écartoit les bêtes féroces qui sembloient vouloir venger le monstre qui me servoit d'oreiller. Oh! qui que vous soyez! m'écriai-je, Déesse, Fée ou mortelle, dirigez mes pas hors de ce bois. Depuis trois jours j'erre dans cette vaste solitude.... Je sais, me dit-elle, tout ce qui t'est arrivé, & c'est à moi que tu dois imputer tous les événemens dont tu murmures. Ingrat, de quoi te plains-tu? Quand tu quittas la maison paternelle, c'est moi qui t'inspirai de t'adresser au plus doux des maîtres; ton bonheur étoit assuré, si tu avois voulu te fixer auprès de lui. Ah! Déesse, m'écriai-je, vous savez à quel prix. Je sais, reprit-elle en souriant, que tu donnas dans le piege que Robert te tendit; que tu fus la dupe de l'envie que te portoient tes camarades; que la jalousie du Comte étoit une feinte dont ta vanité ne te permit point de te méfier. Je sais que c'est par le même motif que tu as été dupé par Sophie; je sais tous les malheurs qui te sont arrivés à Londres, & que tu les as supportés avec constance; je t'en ai recompensé: tu devois périr avec Alberti; je t'ai arraché de la prison, je t'ai conduit dans ce bois où tout autre eût péri; je t'ai fait rencontrer la masure qui t'a mis à couvert des bêtes féroces; je t'ai offert une fontaine pour soutenir tes forces défaillantes; j'ai suscité le monstre qui t'a fait si grand'peur, & dont le sang a appaisé ta faim; j'ai écarté loin de toi des ennemis qui

t'auroient dévoré pendant ton sommeil. Je sais que tu as beaucoup souffert ; mais je vais t'en recompenser. Je puis t'accorder ou de longs jours, ou une force extraordinaire, ou une santé parfaite, ou une sagesse consommée, ou de grandes richesses, ou la plus grande beauté : choisis, & ne tarde par à te déterminer, car je suis la Fortune, & tu dois avoir entendu parler de mon inconstance. Déesse, m'écriai-je, je connois les avantages d'une longue vie, mais ils ne me tentent point ; quand l'homme a végété cinquante ou soixante ans sur la terre, que lui importe une longue vieillesse, toujours accompagnée de mille infirmités? Je conviens que la force éleve l'homme au-dessus de ses semblables ; mais elle le rend souvent téméraire& audacieux; d'ailleurs, à quoi me serviroit-elle sans la prudence ? La santé est un bien inestimable ; mais elle est la suite du travail & de la modération, & je puis me la procurer aisément par ces deux moyens ; la sagesse, ô Fortune ! est un bien foible mérite, lorsqu'elle est un effet du tempérament ; & c'est ce qu'elle seroit en moi, si je la recevois de vous. Je choisis donc les richesses ; car c'est parce que je suis pauvre que tant de malheurs ont fondu sur moi ; mais, dit-elle, c'est parce que Sophie ta cru riche qu'elle ta trompé : Déesse, repris-je, j'aime mieux une illusion qui me flatte, qu'une vérité qui me désespere : si j'eusse été toujours riche, je ne me

me ſerois jamais apperçu qu'elle me prenoit pour dupe. Eh bien, dit la Fortune, voilà une bourſe : ſa vertu eſt telle que dans quelque pays que tu ſois, dans quelque circonſtance que tu te trouves, à toute heure & toutes les fois que tu l'ouvriras, tu y trouveras dix pieces d'or ; elle aura cette vertu pour toi, pour tes enfans, & pour ceux qui la poſſéderont ; mais ſeulement pendant ta vie ; après ta mort elle perdra ſa vertu : tout ce que j'exige de toi, c'eſt que tous les ans à pareil jour qu'aujourd'hui, tu maries quinze filles pauvres, à chacune deſquelles tu feras une dot de quatre cens pieces d'or. Je le promis & je n'ai jamais depuis manqué à ma promeſſe.

Je demandai à la Déeſſe de m'enſeigner les moyens de ſortir du bois ; elle me fit ſigne de la ſuivre : elle me conduiſit dans un chemin frayé, en me diſant que je ne pouvois plus m'égarer ; elle me défendit de me retourner pour ſavoir ce qu'elle deviendroit, & m'avertit que ma curioſité me ſeroit funeſte. Je lui obéis, & je ſuivis le chemin qu'elle m'avoit indiqué. J'arrivai à une mauvaiſe hôtellerie : avant que d'y entrer je voulus faire l'expérience de la bourſe ; je l'ouvris & j'y trouvai dix pieces d'or, comme la Fortune me l'avoit promis.

CHAPITRE VI.

Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.

QUAND je me vis assuré de la vertu de ma bourse, j'entrai gaiement dans l'auberge; & je dis à l'hôte de me donner ce qu'il auroit de meilleur, que j'avois faim, & qu'il en seroit bien recompensé; je l'exhortai sur-tout de faire diligence. L'hôte étoit un bon homme, mais grand babillard & nouvelliste; il me fit cent questions à la fois: je compris que je ne dînerois pas de la journée si je lui répondois; je me contentai de lui dire que je revenois de Londres: il voulut savoir tout ce qui regardoit l'état actuel des affaires de ce Royaume. Je ne voulois pas le désobliger; mais je craignois de l'empêcher de préparer mon dîné: je lui dis donc qu'il m'étoit impossible de le satisfaire, parce qu'il y avoit fort longtems que j'en étois sorti, & qu'en traversant de Douvres à Calais, un coup de vent avoit jetté notre vaisseau à plus de mille lieues en mer: il parut content de cette raison malgré son peu de vraisemblance; mais je n'en fus pas quitte. Oh! bien, me dit-il, en ce cas, c'est moi qui vous donnerai des nouvelles de ce pays: voici une histoire que vous ne pouvez

pas ſavoir, & que je tiens d'un Anglois qui paſſa ces jours derniers. Hyeronimo Alberti.... non, Dom André.... Attendez, il faut prendre les choſes de plus haut. Vous ſaurez donc.... A ces mots d'Alberti & de D. André, je rougis; & quoique je fuſſe preſſé par la faim, j'avois grande envie de ſavoir quelles avoient été les ſuites de la perte des pierreries du Roi, & ſi elles avoient été retrouvées. Je dis donc à l'hôte que comme cette hiſtoire me paroiſſoit un peu longue, j'irois l'entendre dans ſa cuiſine, & qu'il me la raconteroit en préparant le dîné. Il y conſentit; car tout lui étoit bon, pourvu qu'il parlât : je ne lui permis de commencer que lorſqu'il ſe fut mis à l'ouvrage.

Il me raconta ce que je ſavois mieux que lui; mais je me gardai bien de l'interrompre : je lui demandai de m'apprendre ſi le Roi avoit retrouvé ſes diamans. Oui, me dit-il, par le plus grand hazard du monde : il fit écrire dans toutes les Cours, promit des récompenſes à celui qui pourroit lui en donner des nouvelles; fit faire chez tous ſes ſujets les recherches les plus exactes; mais tout cela fut inutile. La femme du Lord que D. André avoit aſſaſſiné, ne pouvoit ſe conſoler de ſa perte : par-tout elle le voyoit, par-tout elle l'entendoit; pour mieux ſe nourrir de ſa douleur, elle ne vouloit pas quitter le lit dans lequel il couchoit avec elle. Trois mois s'étoient écoulés depuis

cet aſſaſſinat ; enfin une veuve, amie de cette dame, vint à bout de lui perſuader de changer de lit, ou du moins de le faire tranſporter dans une autre chambre. Comme elle le faiſoit démonter, elle apperçut un carreau qui étoit mouvant, & dérangé de ſa place : elle ſe baiſſe pour le remettre, & voit une caſſette qu'elle reconnoît pour être celle où étoient les bijoux du Roi ; elle va chercher dans un tas de clefs, & découvre celle de la caſſette : elle ouvre, rien ne manquoit aux pierreries. Elle ne put s'empêcher de maudire ces miſeres qui avoient cauſé la mort de ſon mari. La veuve ne voulut confier ce ſecret à perſonne : dès le lendemain, elle prit elle-même ces joyaux, & demanda à parler au Roi : il ne lui fut pas difficile d'y parvenir : elle ſe proſterna aux genoux de ce Prince, lui raconta comment elle avoit retrouvé ſes joyaux, & les lui remit. Le Roi les examina, vit qu'il n'y manquoit rien, & marqua la plus grande ſatisfaction. Madame, lui dit-il, puiſque ces bijoux ont cauſé vos malheurs, c'eſt à moi à les réparer ; auſſi-tôt il fait appeller le Comte Williams, jeune homme aimable, fait pour plaire, qui s'étoit diſtingué dans la derniere guerre, & que le Roi aimoit beaucoup ; il le préſenta à la jeune veuve. Je ne connois que lui, continua le Roi, qui puiſſe remplacer l'époux que vous pleurez : je n'exige pas que vous lui donniez la main dès-à-préſent ; je vous prie ſeulement, Ma-

dame, de lui permettre de vous voir ; & s'il eſt aſſez heureux pour vous plaire, je me charge de ſa fortune. La veuve regarda le jeune homme, & ne voulut pas refuſer le Roi : il lui donna la main pour la reconduire chez elle : en amant délicat, il a commencé par faire un grand éloge du mort, il a pleuré avec elle ; peu-à-peu il eſt parvenu à le lui faire oublier, & l'on dit qu'ils attendent avec impatience que l'année du deuil ſoit revolue pour aller enſemble remercier le Roi, & ſe marier enſuite.

L'hôte groſſit ce récit de mille circonſtances que je ſupprime ; il entra dans tous les détails des recherches que le Roi avoit fait faire, & des amours du Comte Williams ; il avoit préparé mon dîné, mis le couvert ; nous avions diné enſemble, & la nuit approchoit qu'il contoit encore : il y avoit trois nuits que je n'avois dormi ; le ſommeil m'accabloit, & l'impitoyable babillard ne me donnoit pas un moment de relâche ; il avoit grand ſoin de m'éveiller dès qu'il voyoit que je m'aſſoupiſſois. Je lui dis que je ne voulois point ſouper ; je le priai de me faire préparer un lit, & de me conduire dans ma chambre ; il me prit par la main & commença une autre hiſtoire, qu'il continua en faiſant mon lit : il la mêloit de mille épiſodes, qui lui faiſoient à tout moment perdre de vue l'objet principal. Je me couchai, il s'aſſit auprès de moi, interrompit vingt fois mon ſommeil, lorſque heureuſement un ca-

valier entra dans l'auberge, & me délivra jusqu'au lendemain de ſes contes éternels.

Dès qu'il fut jour, mon hôte ne manqua pas d'entrer dans ma chambre pour continuer l'hiſtoire qu'il avoit commencée la veille : mon déjeuné étoit prêt, je pris le parti de le laiſſer parler : j'eſpérois de m'en délivrer en partant ; mais le bourreau, ſous prétexte qua la forêt étoit infectée de voleurs, voulut m'accompagner ; il me ſuivit en me racontant l'hiſtoire de tous les aſſaſſinats qui s'y étoient commis depuis ſon triſayeul, qui le premier eut une auberge dans ce pays. Je m'apperçus qu'il s'effrayoit lui-même des contes qu'il me faiſoit ; nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt. Ami, lui dis-je, puiſque vous habitez près de ces lieux, vous ne devez pas manquer de courage : je vois à travers les feuilles deux hommes qui ſe cachent en venant à nous ; attendons-les de pieds ferme. Je m'apperçus qu'il ſe troubloit : je ne les vois pas, me dit-il : voyez-vous, repris-je, ce gros chêne au milieu de cette touffe de brouſſailles à gauche ; oui, oui, je commence à diſtinguer, répond il en balbutiant ; mais je m'apperçois que je ſuis ſans armes : vous avez une épée, vous ; tenez ferme, je vais chercher la mienne, & je reviens ſur mes pas. Courez donc vîte, lui dis-je, & faites venir des troupes auxiliaires. Le poltron ne ſe le fit pas répéter ; la peur lui prêta des aîles, & lorſque je l'eus perdu de vue, je continuai ma route.

Après avoir fait environ deux lieues, je m'arrêtai dans un village, & j'y cherchai une hôtellerie; j'eus grand ſoin de faire quelques queſtions à l'hôte, pour ſavoir à quoi m'en tenir, bien réſolu de paſſer outre, s'il eût été auſſi babillard que celui que je venois de quitter. Ce village étoit dominé par un petit château perché ſur le haut d'un rocher. Là regnoit un petit tyran ſubalterne, favori du Duc de Bretagne, au nom duquel il gouvernoit. C'étoit là qu'il recevoit l'hommage de quelques malheureux qu'il appelloit ſes ſerfs; ce n'étoit pas pour eux qu'ils arroſoient la terre de leurs ſueurs; à la place des fruits qu'ils recueilloient, on leur vendoit fort cherement quelques alimens groſſiers; & les grains que ce pays fertile produiſoit en abondance, étoient portés dans des terres étrangeres, pour y être vendus ou échangés avec des étoffes d'or, ou d'autres effets qui pouvoient flatter le luxe, la gourmandiſe, la vanité & les vices du Seigneur. Le Comte du Roc aimoit & protégeoit l'agriculture; mais ſi un de ſes ſerfs avoit deux bons chevaux pour ſa charrue, ils étoient confiſqués à ſon profit; ſi quelqu'autre avoit une belle récolte, ſon impoſition étoit augmentée du double; s'il négligeoit de travailler, il étoit puni, & ſouvent expoſé à mourir de faim. Il y avoit de très-belles manufactures dans le château; chaque payſan étoit obligé d'avoir un certain

nombre de brebis ou de moutons; mais il y avoit un impôt ſur chacun; & comme le maître du troupeau étoit dans l'impoſſibilité de payer, la laine étoit confiſquée au profit du Comte, & l'exacteur prenoit l'agneau pour ſon paiement: il eſt vrai que le lait reſtoit au payſan, mais il devoit fournir tant de livres de beurre par mois à la cuiſine de Monſeigneur, & quelques fromages pour les menus plaiſirs de ſes palfreniers.

Tandis que j'étois à l'hôtellerie, il ſe préſenta un marchand de chevaux; j'en avois beſoin; ils étoient très-beaux: j'en choiſis trois qui me parurent les meilleurs; je ne marchandai point ſur le prix. Le Seigneur du Roc en avoit eu envie: il les avoit marchandés; & ne pouvant les avoir au prix qu'il deſiroit, il avoit fait dire au marchand, qu'il n'avoit qu'à ſortir du Comté dans vingt-quatre heures; & en même-tems il avoit fait publier un impôt ſut tous les chevaux étrangers qui paſſeroient ſur ſes terres. Il envoya chercher l'hôte, & lui fit un crime de m'avoir fait voir ces chevaux; il lui demanda qui j'étois. L'hôte lui répondit qu'il ne me connoiſſoit pas; que j'étois venu à pied; qu'il me croyoit un ſimple écuyer. Le Comte entendant que je n'étois pas Gentilhomme, entra en fureur, & ordonna à ſes gens de ſe ſaiſir de moi, & de me mettre en priſon. Les ordres d'un homme injuſte ſont plutôt & plus ſevérement exécutés que ceux d'un Grand

équitable & bienfaiſant. Je fus enlevé & mis dans un cachot obſcur, ſans ſavoir pourquoi ni par qui. Dans le premier moment je regrettai de n'avoir pas demandé au Génie de la forêt, la force préférablement aux richeſſes, pour briſer les fers, & délivrer ces pauvres habitans du monſtre qui les tyranniſoit. On vint m'interroger dans la priſon en préſence du Comte. On me demanda d'où j'étois, & qui j'étois. Fils d'un pauvre Gentilhomme de Chypre, répondis-je; qui préféroit dans le tems de ſa fortune, l'amour de ſes vaſſaux à des richeſſes acquiſes par des vexations & des injuſtices. Alors le Comte m'interrogea lui-même. Où as-tu pris l'argent que tu portes, dont tu tires tant de vanité? = Cet argent eſt à moi, & je n'en dois compte à perſonne; mais ſi quelqu'un m'accuſe, il n'a qu'à paroître, & je me défendrai. = Puiſqu'on ne peut autrement lui arracher la vérité, qu'on le mette à la torture. Je n'étois point le plus fort; mais pour rien au monde, je n'aurois découvert la vertu de ma bourſe. Je fus mis à la queſtion; dès les premieres douleurs, je dis que j'allois tout déclarer. J'avouai que m'étant égaré dans le bois, j'avois trouvé une bourſe avec ſix cens écus. Où eſt-elle cette bourſe? = J'ai pris l'argent & je l'ai jettée dans la riviere qui traverſe la forêt. = Inſigne voleur, eh! ne ſais-tu pas que toute la forêt m'appartient, & que tout ce qu'elle renferme eſt à moi? = Je l'igno-

tois alors. = Il falloit le demander. = Eh! je n'ai trouvé que des ours & des loups, (je n'eus garde de parler de l'hôte babillard). = Eh bien, selon les loix tu dois périr, & par une suite nécessaire, tes biens doivent être confisqués à mon profit. Hélas! me disois-je alors en moi-même, à quoi me serviront maintenant les richesses? Si j'avois choisi la sagesse, je ne me serois pas jetté entre les griffes de ce vautour; ou si j'avois préféré une longue vie, je n'aurois pas à craindre à présent de la perdre. Je fus tenté dans ce moment de racheter mes jours par le sacrifice de la bourse fatale; mais je me ressouvins que la Fée m'avoit récommandé de la bien conserver jusqu'à la mort. Alors je pris le parti de me jetter aux pieds du Comte du Roc: Eh que vous importe, lui dis-je, la vie d'un infortuné que le hazard & ses malheurs vous ont livré? prenez tout ce que je possede; il est à vous, puisque vous êtes le maître & le plus fort; vous desirez d'avoir les chevaux que j'ai achetés & l'argent qui peut me rester; prenez tout, & faites-moi grace de la vie qui ne peut vous être d'aucune utilité. Le Comte étoit inflexible; il craignoit que je n'allasse publier l'injustice qu'il commettoit: ma mort étoit résolue, lorsque je m'avisai de m'écrier, oh! ma mere qui m'attendez avec tant d'impatience, que deviendrez-vous lorsque mon frere vous apprendra ma cruelle destinée. Le Comte me demanda ce que signifioit

ce diſcours. Mon frère, lui répondis-je, étoit avec moi dans la forêt ; comme nous étions égarés, nous avons pris chacun un chemin différent, & nous nous ſommes donnés rendez-vous au village prochain. Mon aventure a déja éclaté ; il ſait ſans doute, que vous m'avez fait arrêter ; ma mort ne peut être ſi ſecrette qu'il ne l'apprenne, & c'eſt la nouvelle qu'il portera à Famagouſte, où nous allions enſemble rejoindre nos parens. Le Comte craignit plus que jamais que ſon crime ne fût découvert ; ma mort eût pu avoir de vengeurs parmi les Seigneurs ſes voiſins qui ne l'aimoient point ; au lieu qu'étant d'un pays ſi éloigné du ſien, il pouvoit garder impunément le fruit de ſon avarice. Eh bien, me dit-il, dis-moi où eſt ton frere ? Eh ! que ſais-je ? répondis-je : voyant que j'étois arrêté, il s'eſt caché ſans doute pour attendre la fin de mon aventure, ou peut-être a-t-il fui. = Va, dit le Comte, en feignant de ſe radoucir, je n'ai voulu que t'effrayer ; l'argent que tu as trouvé m'appartient ; il m'avoit été volé, & ayant long-temps fait chercher le voleur inutilement, j'étois fondé à croire que c'étoit toi : je veux bien paſſer par-deſſus la loi, & même par une bonté que tout autre à ma place n'auroit point, te donner dequoi continuer ta route. Alors il ſe fit amener les chevaux ; je lui remis tout l'argent que j'avois : il me donna généreuſement deux écus, & m'ordonna de ſortir de ſes terres dans le jour, ſous peine de la vie.

Dès que je me vis en liberté, je me hâtai de tenir ma parole, aimant mieux être exposé à la férocité des ours, qu'aux injustices d'un tel monstre. Je n'osai faire usage de ma bourse pendant deux jours; le premier argent que j'en avois tiré m'avoit été si funeste, que j'allai jusqu'à Angers en mendiant.

CHAPITRE VII.

Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de S. Patrice.

ON préparoit tout à Angers pour les nôces du Duc de Bretagne avec la sœur du Roi d'Arragon, qu'on y attendoit de jour en jour. Tout s'y disposoit pour les fêtes les plus brillantes; les étrangers y venoient en foule de toutes parts, & c'étoit pour se distinguer dans les tournois, que le Comte du Roc vouloit les trois chevaux qu'il m'enleva.

En arrivant dans la ville, je me mêlai parmi le peuple, & sans que personne pût s'en douter, je mis plusieurs fois ma main dans ma bourse, d'où je tirai beaucoup d'argent. Lorsque j'en eus une assez grande quantité, j'achetai des habits que je trouvai propres à ma taille; je m'informai de la meilleure hôtellerie; je pris un domestique, & dès le lendemain j'allai acheter deux beaux chevaux,

parce que je desirois de voir les fêtes, & d'attendre la Princesse qui devoit arriver par mer. Elle arriva peu de jours après, & les fêtes commencerent. Il y eut des joutes & des tournois. J'y vis le Comte du Roc monté sur un de mes chevaux. Je m'étois muni d'une excellente armure; & quoique inconnu, je demandai à rompre une lance avec lui. Il accepta : je déclarai devant l'assemblée que je n'aspirois point au prix ; mais je proposai à mon adversaire que le cheval du vaincu demeurât au vainqueur. Il voulut savoir qui j'étois; je le lui dis tout bas : il parut effrayé. Ne crains rien, lui dis-je, défends toi; je n'en veux point à tes jours; tu ne m'as laissé la vie que dans la crainte que mon frere ne divulgât ta honte; je ne veux pas te l'arracher, pourvu que tu me promettes d'être plus juste à l'avenir, de soulager tes malheureux vassaux, qui ne sont pas tes serfs, & qui valent mieux que toi. Eh ! qui est tu, me dit-il, pour m'imposer des loix ? J'aime la justice, repris-je, voilà mon seul titre. Il y a quatre jours que tu étois le plus fort : si tu l'es aujourd'hui, je n'exige rien de toi; tu peux être aussi injuste que tu le voudras; si je le suis, fais ce que je te demande, ou je te perdrai auprès du Duc de Bretagne que tu trompes, en abusant de l'autorité qu'il te confie. Aussitôt je m'écarte de lui; nous faisons les saluts d'usage; j'évite sa lance avec adresse, & du

premier coup je le renverse sur la poussiere. Je lui réitérai ma demande ; il me promit tout ce que je voulus : alors je pris le cheval par la bride ; & au lieu de l'amener, je le lui présentai ; je l'aidai même à monter parce qu'il s'étoit blessé en tombant. Le scélerat trembloit de tout son corps ; cependant je me disposai à quitter Angers, parce que les lâches & les méchans sont plus à craindre dans leur impuissance, que les bons dans leur plus grande fureur.

Il n'y eut que lui, qui sut que j'étois entré en lice, parce que je courus à toute bride le long de la Mayenne, où je jettai mon armure sans être vu de personne. Je revins à mon auberge, où chacun parloit diversement de notre combat. Chacun rapportoit à sa maniere la conversation secrete du Comte & de moi, que nul n'avoit entendue : cependant l'hôte qui ne me connoissoit point, qui me voyoit sortir tous les jours à cheval, & qui ne me voyoit rentrer qu'à l'heure des repas, vint le soir même dans ma chambre & me témoigna son inquiétude : il me raconta que des inconnus après avoir beaucoup dépensé chez lui, avoient la fantaisie de monter à cheval, & qu'il arrivoit quelquefois que leurs chevaux les menoient si loin qu'il n'entendoit plus parler d'eux. Je me mis à rire de sa crainte, & mettant ma main dans ma bourse, j'en tirai cent écus que je lui donnai

pour toute réponse. L'hôte fut honteux, prit le ton le plus respectueux & le plus soumis, & me mena dans le plus bel appartement de son hôtellerie.

Le lendemain, pendant que j'étois à dîner avec plusieurs Seigneurs, il entra une troupe de joueurs d'instrumens qui demandoient l'aumône en dansant ; je remarquai parmi eux un vieillard qui inspiroit le respect : il ne demandoit point comme les autres ; il paroissoit honteux & timide ; sa pauvreté paroissoit lui peser plus que les années. Quelqu'un lui demanda qui il étoit : je suis gentilhomme Irlandois, répondit-il ; il y a sept ans que j'ai quitté mon pays : j'ai parcouru toute la Chrétienté ; j'ai traversé deux Empires & vingt Royaumes ; chacun a sa langue particuliere, & je sais de chacune de ces langues tout ce qui est nécessaire à la vie ; j'ai marqué les routes & les distances des pays, les particularités de chaque ville. Mais dans tous vos voyages, lui dit-on, qu'avez-vous remarqué de plus extraordinaire ? C'est l'homme, répondit-il, qui allie tous les vices & toutes les vertus : chaque animal a sa passion particuliere, l'homme les a toutes ; mais ce qui le distingue sur-tout, c'est son orgueil. Les animaux de la même espece se regardent tous comme égaux ; chaque individu de l'espèce humaine se croit paitri d'un limon privilégié. L'homme vil qui rampe dans la misere & dans

la fange, a toujours quelque raiſon pour s'eſtimer plus que l'homme puiſſant qui le mépriſe, & qui croit encore l'honorer en l'écraſant.

Cet homme me parut ſingulier : j'avois la fureur de voyager ; je ne crus pas pouvoir trouver un meilleur guide : je l'appellai, je lui mis dans la main quelques pièces d'argent, & je le priai honnêtement de m'attendre juſqu'après le dîné. Je le menai dans ma chambre, & je lui témoignai le deſir que j'avois qu'il m'accompagnât ; je lui promis de lui entretenir un cheval & un écuyer ; & de lui donner des appointemens conſidérables. Votre généroſité, me répondit-il, l'envie que vous avez de vous inſtruire, & le ſecours que vous pourriez tirer de moi, me feroient accepter votre propoſition, ſi j'étois moins vieux, & ſi je n'avois point une famille qui a beſoin de moi, & auprès de laquelle je brule de me rendre. Eh bien, lui dis-je, nous commencerons nos voyages par l'Irlande ; je vous conduirai auprès de votre femme & de vos enfans ; je ne ſerai point inutile à leur fortune ; & à la fin de nos voyages, quand je ſerai de retour à Famagouſte, j'aurai ſoin de votre vieilleſſe. Le bon gentilhomme trouvoit le parti fort avantageux ; mais à ſon âge recommencer à voyager ! d'ailleurs la jeuneſſe eſt imprudente, elle promet beaucoup & tient rarement ſes engagemens. Léopold, (c'étoit

le

le nom de gentilhomme,) hésitoit encore. Jeune homme, me dit-il, vous formez une grande entreprise; avez-vous compté avec vous-même? L'argent est le nerf de la guerre; les voyageurs sont dans le cas des guerriers; ils ont mille dangers à affronter, mille périls à éviter, des accidens à craindre des incommodités inséparables des voyages; la faim, la soif, les maladies, mille choses curieuses à voir; des peuples où l'étranger n'est bien reçu qu'autant qu'il séme l'or à pleines mains. Je vous entends, lui dis-je; n'ayez aucune inquiétude à cet égard. J'ouvris ma cassette, & je lui dis d'y puiser tout l'argent qu'il lui falloit pour des habits & deux bons chevaux, Il ne vouloit rien prendre, & je fus obligé d'employer la priére pour l'engager à recevoir une somme qu'il crut suffisante: il acheta un équipage, prit un domestique. J'avois deux écuyers & un valet; nous nous trouvâmes six tous bien d'accord, & nous partîmes.

Après avoir parcouru l'Allemagne, où nous crumes retrouver les mœurs dont Tacite a fait une description qui nous parut très-fidele, excepté chez les grands & les nobles, nous arrivâmes à Bruges, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. Je revis une seconde fois Londres; je ne pus me défendre d'un certain frémissement en débarquant. Heureusement j'y étois peu connu; & quand je l'aurois été mon changement de fortune en auroit imposé

& m'eût mis à couvert de tout événement fâcheux. Nous traversâmes l'Angleterre & l'Ecosse, & je rendis enfin Léopold à sa famille.

Il me seroit difficile de rendre les transports, les expressions de joie, les larmes que la tendresse fit couler, lorsque j'annonçai & que je présentai ce bon vieillard. Il étendoit les bras, & ne pouvoit parler ; il embrassoit, tour à tour, sa femme, ses enfans, un gendre & une bru qu'il avoit acquis depuis son absence. Il alloit aux uns ; il revenoit vers les autres ; l'allégresse brilloit jusques dans ses rides ! A peine s'appercevoit-on de moi ; de tems en tems je me sentois embrassé tantôt par un jeune homme qui pouvoit à peine respirer, tantôt par une jeune fille dont je voyois le sein palpiter & dont l'haleine étoit brûlante ; & lorsque je voulois leur rendre leurs caresses, ils étoient déja dans les bras de leur pere, ou dans les bras les uns des autres. Attendri par ce tableau, craignant de les gêner, je dis à Léopold que je voulois dîner avec eux ; que je ne tarderois pas à revenir : & je sortis pénétré d'un plaisir que la grandeur ni la richesse ne peuvent donner ; il étoit trop délicieux pour que je manquasse au rendez-vous. Dès qu'on m'apperçut, la femme de Léopold vint au-devant de moi, suivie de sa famille ; elle me fit mille excuses du peu d'attention qu'on avoit eu pour moi ; ils me donnoient mille bénédictions. Le res-

peſt avec lequel vous me traitez, leur dis-je, me plaît bien moins que les careſſes folles que vous me faiſiez ce matin. La jeune fille, qui ſe ſouvenoit de m'avoir embraſſé dans ſes tranſports, baiſſa la vue. N'en rougiſſez pas, repris-je, jamais l'amour ne donna de baiſer plus tendre; jamais la vertu n'en reçut d'auſſi délicieux. Son pere vint à ſon ſecours; il me la préſenta. Un jeune homme timide, d'une figure agréable, mais paroiſſant accablé de douleur, ſe tenoit à l'écart; je le crus un des fils de Léopold; j'allai vers lui comme pour l'encourager. Pourquoi cette triſteſſe, lui dis-je, dans un ſi beau jour, quand tout le monde eſt dans la joie du retour de votre pere? Ah! je n'ai pas l'honneur d'être ſon fils, me dit-il en ſoupirant, & ce retour ne ſera funeſte qu'à moi. Le ſilence de la famille ſuccéda à ce peu de mots; je vis les yeux de la jeune fille ſe remplir de larmes, & Léopold me parut conſterné. Je craignis d'être indiſcret; cependant je fis ſigne à Léopold; il me ſuivit dans un cabinet que je vis entr'ouvert, & je le priai de m'expliquer un myſtere dont je ne ſoupçonnai que la moindre partie. Je comprends, lui dis-je, que ce jeune homme aime votre fille, & qu'elle n'eſt pas inſenſible à ſon amour; mais ce que je ne conçois pas, c'eſt leur triſteſſe & la vôtre. Ah! Monſieur, me répondit-il, je ſouffre pour tous les deux: ce jeune homme eſt le

fils d'un riche vieillard de cette province ; il a fait connoiſſance avec ma fille dans l'âge le plus tendre ; ma femme, charmée de ſon honnêteté & de ſes mœurs, lui a laiſſé un libre accès dans la maiſon. Le bruit ſe répandit, il y a deux ans, que j'avois fait une très-grande fortune ; le vieux Maskwell, le pere du jeune homme, eſt encore plus avare qu'il n'eſt riche ; tant qu'il me crut pauvre, il s'embarraſſa peu des amours de ſon fils, dans l'idée qu'il ſeroit toujours le maître d'en arrêter le cours quand il voudroit : mais lorſqu'on lui aſſura de tous côtés que je nageois dans l'abondance, il accourut au plus vîte pour s'informer de la verité. Ma femme qui ſavoit ce qui en étoit, fit tous ſes efforts pour le diſſuader ; le vieux avare s'imaginant qu'on le trompoit, lui témoigna le plus grand deſir de marier ſon fils avec ma fille ; elle eût beau proteſter que les bruits qui s'étoient repandus étoient faux, il inſiſta juſqu'à la menacer de lui intenter un procès, ſous prétexte de je ne ſais quelle promeſſe que les deux jeunes gens s'étoient fait, & qu'il ſuppoſoit : enfin il demanda Jenny avec tant d'inſtance, que ma femme lui donna ſa parole. Ces deux pauvres enfans ont vécu dans l'eſpérance qu'à mon retour ils ſeroient unis. Comme je connois le pere, je viens de leur annoncer qu'il falloit renoncer l'un à l'autre ; que je n'étois point riche, & que je ne voulois point

abuſer de la crédulité du vieillard. Ils ont eu beau me repréſenter qu'il avoit donné ſa parole ; qu'il avoit reçu celle de mon épouſe ; que cette promeſſe mutuelle étoit cimentée de part & d'autre par des écrits ; je n'ai rien voulu écouter. J'en ſuis fâché ; j'aime Sir Charles ; il le mérite : ma fille eſt au déſeſpoir ; je plonge un poignard dans le ſein de l'un & de l'autre, & ma femme ne ſait lequel des deux elle doit regretter le plus.

Leopold ceſſa de parler ; il alloit rentrer ; je le retins. Avant de ſortir de ce cabinet, lui dis-je, écrivez au pere que vous n'attendez que lui pour terminer le mariage de votre fille : confirmez le dans l'idée où il eſt de votre fortune, & je me charge du reſte. Non, reprit-il, quelque tendreſſe que j'aie pour mes enfans, je ne conſentirai jamais à tromper le pere de Sir Charles. Il eſt vrai qu'il a engagé ſa parole ; mais c'eſt ſur l'eſpoir d'une fortune qui n'exiſte point. Ecrivez toujours ; bon Leopold, lui dis-je, vous êtes plus riche que vous ne penſez ; vous ſavez que j'ai avec moi une ſomme conſidérable : ſuffira-t-elle pour l'établiſſement de votre fille ? Eh ! Monſieur, me dit-il, y penſez-vous ? Je ſuis pénétré de vos bontés. Mais, de bonne foi, croyez-vous qu'un homme qui peut tirer avantage d'une parole irrévocable, & qui ne le fait pas, parce qu'il ſait bien qu'elle a été donnée par un motif qui n'avoit aucun fondement, aura la foibleſſe

d'abuser de votre générosité ? Non, Monsieur, gardez votre argent ; vous en aurez besoin dans le voyage que vous allez faire. Je me mis à rire de sa délicatesse ; je lui persuadai si bien que j'avois dans ma patrie une fortune inépuisable, & que mon crédit s'étendoit dans les villes les plus éloignées, que je l'obligeai d'écrire au pere de Sir Charles. Le jeune homme, la larme à l'œil, nous interrompit pour prendre congé de Leopold & de moi. Vous ne partirez pas lui dis-je ; vous dînerez avec nous, & vous serez marié avec Jenny. Je le pris par la main ; je le conduisis à Jenny, qui fondoit en larmes, & que sa mere consoloit le mieux qu'elle pouvoit. Ne vous affligez pas, lui dis-je, je vous rends Sir Charles ; continuez à vous aimer ; votre pere n'a voulu que vous éprouver l'un & l'autre, & vous surprendre agréablement : sa fortune n'est point une chimere, elle est telle que le bruit s'en étoit répandu.

Ils demeurerent tous comme pétrifiés ; ils ne savoient qu'en croire ; mais je vins à bout de les persuader : les deux amans se livrerent à la joie & à l'espérance. Leopold reparut, sa lettre à la main ; ils coururent l'embrasser : son épouse lui faisoit de tendres reproches de lui avoir fait un mystere d'un bien qu'elle ne desiroit que pour lui & pour ses enfans. Vous vous trompez tous, leur dit Leopold ; je n'ai pas fait fortune ; c'est cet homme généreux qui pour vous calmer....

Charles ne lui donna pas le tems d'achever. Ah! Monſieur, me dit-il en retombant dans ſa triſteſſe, quel plaiſir prenez-vous à vous jouer d'un malheureux qui ne ſurvivra pas au chagrin que l'eſpoir dont vous le flattiez rendra plus amer? Erreur encore, interrompit Leopold, qui leur expliqua tout ce qui venoit de ſe paſſer. Je vis l'inſtant où Sir Charles & Jenny alloient tomber à mes pieds ; je leur déclarai que la ſeule marque de reconnoiſſance que j'exigeois d'eux, c'eſt qu'ils s'aimaſſent toujours. Je vis dans leurs yeux qu'ils avoient l'ingratitude en horreur : je fis partir un de mes Ecuyers ſur le champ, pour porter la lettre au pere de Sir Charles ; & nous nous mîmes tous à table, ayant à ma droite Jenny, & ſon amant à ma gauche. Ils ne me ſurent pas mauvais gré de les avoir ſéparés ; j'étois dans ce moment le point de réunion de leurs regards & de leurs ſentimens.

On ne pouvoit avoir que dans quinze jours des nouvelles de Sir Charles. J'en donnai quatre à Leopold pour ſe repoſer : je lui propoſai enſuite de m'accompagner dans le reſte de l'Irlande ; mais pour lui donner la ſatisfaction de ne pas quitter ſa famille, j'engageai ſon épouſe & ſes enfans de venir avec nous, ſans oublier Sir Charles. La partie fut acceptée, & nous nous mîmes en route le lendemain. L'amitié guidoit la caravane ; un ſecret penchant me faiſoit donner la préférence aux deux

amans : les bienfaits nous attachent à ceux sur qui nous les répandons avec plus de profusion. Nous n'étions pas éloignés de l'Abbaye de S. Patrice, où le peuple d'Irlande croit communément qu'on trouve une des embouchures du purgatoire. Jenny voulut savoir ce qui avoit donné lieu à cette fable. Nous demandâmes l'Abbé, qui nous reçut avec affection, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous faire voir cette caverne si célebre, & de nous dire ce qui avoit occasionné sa célébrité.

Cette Abbaye, nous dit-il, & les lieux qui l'environnent, n'étoient autrefois qu'un vaste désert (1) au milieu duquel étoit cette caverne. Le saint Apôtre d'Irlande, Patrice, s'y étoit retiré dans le tems qu'il se préparoit à l'apostolat; il y menoit la vie la plus austere. Le hazard lui fit découvrir cet antre : il eut la curiosité d'y pénétrer; il alla si avant, qu'il ne trouvoit plus d'issue pour en sortir; il entendit des plaintes qui retentissoient dans ces souterrains. Il craignit d'abord que ce lieu ne fût le repaire des bêtes féroces : bientôt il distingue une voix : il avance; il entrevoit un rayon de

(1) Le purgatoire S. Patrice, sur lequel on a débité tant de fables, étoit une caverne située dans une petite isle du lac d'Earn, en Ultonie. Le Pape la fit fermer en 1497, pour arrêter le cours de certaines pratiques superstitieuses du petit peuple. Elle fut r'ouverte peu de tems après, & fermée une seconde fois par ordre de Henri VIII.

lumiere: il y court, & voit un vieillard vénérable, plus accablé de ſes infirmités que de ſes années. Oh! qui que vous ſoyez, lui dit cet homme, aidez-moi à ſortir de ce lieu. Patrice accourut à lui; mais il ne ſavoit par où le conduire. Le vieillard alors ſiffla trois fois. Auſſi-tôt un gros dogue d'Ecoſſe fit retentir la caverne de ſes aboiemens. Le vieillard raſſura Patrice, qui parut effrayé. Voilà, dit-il, le ſoutien de ma vie depuis ſix ans, & la ſeule créature vivante avec qui j'aie été en ſociété depuis trente-cinq. Plus ſenſible que ceux qui m'ont conduit ici, il ſort tous les matins & va chercher ſa proie qu'il partage avec moi. Je l'ai appris à m'apporter du bois; & l'eau qui filtre à travers les rochers fait ma boiſſon ordinaire. Il fit ſigne à ſon chien qui marcha devant eux; après les avoir guidés par ſes aboyemens dans les ténebres, ils ſentirent le terrein s'élever & former une pente douce & facile. Patrice le conduiſit dans ſa cabane, étendit quelques nattes; & après l'avoir fait coucher, il le pria de lui dire qui il étoit, & par quel événement il l'avoit trouvé dans ce ſouterrain.

Vous êtes jeune, lui dit le vieillard; vous n'avez pas connu le Comte de Falkland, l'homme le plus infatué de ſa naiſſance: il auroit pu par ſon travail & par ſon induſtrie, trouver dans le commerce & dans les arts une reſſource contre les diſgraces de la fortune; il aima mieux ſe plaindre de ſes injuſtices &

souffrir, que de prendre un état qui l'eût mis au niveau des autres hommes. Il s'étoit retiré dans le comté de Devonshire, où ses créanciers ne lui avoient laissé qu'une masure, sa femme & sa fille. Cet homme, qui eût rougi de sustenter sa famille par un travail honnête, n'avoit point honte de vivre aux dépens de ses voisins qu'il méprisoit, qui lui prêtoient de l'argent qu'ils savoient qu'il ne rendroit jamais. La maison de mon pere, qui jouissoit tranquillement des fruits d'un travail de quarante années, étoit contiguë à celle de Falkland; le Comte ne le regardoit que comme un vil commerçant; & mon pere se félicitoit d'une fortune qui le mettoit en état de soutenir un pauvre Gentilhomme & deux femmes respectables par leur vertu. Lady Falkland supportoit son infortune avec la fermeté la plus courageuse. Emma leur fille, les consoloit; & l'une & l'autre en l'absence du Comte, n'étoient occupées qu'à travailler de leurs mains, & à marquer leur reconnoissance à leur bienfaiteur.

J'étois jeune & de l'âge d'Emma; sa vertu, ses graces, sa beauté me toucherent: je n'osois lui faire connoître mes sentimens. Falkland devoit considérablement à mon pere, qui fournissoit sans compter à la dépense de la maison: ma délicatesse me faisoit craindre qu'Emma ne crût que je voulusse abuser de son état. Quelque précaution que je prisse pour cacher mon amour à Emma, il se déclara par mes

ſoins pour ſes parens, par l'art avec lequel je leur faiſois accepter des ſecours, comme un hommage dont je devois ſeul être reconnoiſſant. Emma n'y fut point inſenſible ; elle me louoit un jour ſur l'adreſſe avec laquelle je ſavois ôter aux bienfaits le fardeau dont ils accabloient les malheureux. Je ſoupirai : elle rougit ; nos yeux ſe rencontrerent ; ils étoient mouillés de larmes. Vous, Emma, malheureuſe ! lui dis-je ; ah ! je le ſuis cent fois plus que vous, Emma ; je ne pus en dire davantage ; mon cœur étoit comme reſſerré par la contrainte où j'avois été depuis long-tems. Lady Falkland nous ſurprit : nous demeurâmes conſternés ; elle nous obſerva quelques inſtans, & fondant elle-même en larmes, elle vint nous embraſſer l'un & l'autre. Ma chere Emma, mon cher Derby, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré le ſecret de vos ames : ſi votre bonheur ne dépendoit que de moi, vous ſeriez déja heureux ; jamais on n'auroit vu d'union ſi belle : mais votre ſort dépend d'un pere impitoyable, aſſujetti au plus tyrannique des préjugés. Il fait tout ce qu'il doit à Derby & à ſon reſpectable pere ; il ne s'acquitteroit qu'à moitié en vous uniſſant ; il n'y conſentira jamais. Lady Falkland qui d'abord avoit jetté la joie dans nos ames en nous épargnant l'embarras de nous expliquer, nous plongea dans la triſteſſe par ces derniers mots. Ah ! Madame, lui dis-je, j'eſpere que mes ſoins, ma

docilité, ma tendresse pour lui, les avantages que mon pere fera luire à ses yeux, les vertus de ce pere qui m'a laissé le maître de me choisir une épouse digne de lui, pourront le fléchir. N'y comptez pas, mon cher ami, reprit-elle; on peut dompter les caracteres les plus féroces; on ne guérit jamais les préjugés qui tirent leur source de l'orgueil. Je suis bien éloignée de m'opposer à vos feux; mais s'il en est tems encore, au nom de mon amitié pour vous, de votre amour mutuel & de ma tendresse pour ma fille, faites tous vos efforts pour les éteindre.

Lady Falkland se retira la larme à l'œil, & nous laissa ensemble. Les obstacles ne font qu'irriter l'amour; nous nous les dissimulâmes; je demandai à Emma la permission de faire parler à son pere: elle me l'accorda & m'assura qu'elle faisoit les vœux les plus ardens pour le succès: quoi qu'elle fût dans l'intention de n'obéir qu'à son pere, elle ajouta qu'elle me connoissoit trop bien pour avoir à craindre que j'exigeasse d'elle d'autres sentimens, & que je pouvois être assuré que la mort lui seroit moins cruelle, que l'obstination dont on venoit de les ménacer.

Le cœur rempli de crainte & d'espérance, j'allai raconter à mon pere tout ce qui venoit de se passer; je le trouvai dans les mêmes dispositions que Lady Falkland; il me promit d'en parler au pere. Il étoit à une grande partie de chasse qui duroit depuis deux jours;

j'attendois ſon retour avec impatience. Emma m'en avertit; il étoit revenu avec un parent, qui portoit le même nom & les mêmes armes; il l'avoit préſenté à ſa famille comme un homme qui les honoroit, comme le ſeul rejetton d'une branche qui avoit donné à l'Angleterre des hommes d'éclat, & qui ne s'étoit jamais méſalliée. Emma fut allarmée de cet éloge; elle le reçut avec bonté; leur retour fut célébré par un repas pouſſé bien avant dans la nuit; &, ſelon la coutume des perſonnes de qualité de ce tems-là, tout en parlant de leurs ancêtres, ils ſe quitterent ivres de vin & d'arrogance.

Le ſeul domeſtique de la maiſon, excédé de fatigue & las d'attendre, fut ſurpris par le ſommeil; une flamêche de la lampe auprès de laquelle il s'étoit endormi, tomba ſur de la paille qui s'embraſa, & en un inſtant la flamme ſe communiqua dans toute la maiſon; les deux Falkland, Emma & ſa mere étoient perdus ſans moi. C'étoit le lendemain que mon pere devoit propoſer mon mariage; vous jugez bien que j'étois éveillé. Voir le danger de ces infortunés, ſauter de mon lit, & pénétrer juſqu'à l'appartement d'Emma, ne furent qu'un inſtant; je la trouvai avec ſa mere cherchant à ſe jetter par une fenêtre qui donnoit ſur un foſſé trés-profond. L'amour ſans doute en ce moment doubla mes forces: je jettai la fille ſur mes épaules; je pris la mere ſous mon bras: la flamme avoit gagné le bas de l'eſcalier. Fier

de mon fardeau, je monte ſur le toit de la maiſon qui communiquoit à celle de mon pere; je les laiſſai toutes tremblantes dans un grenier où elles n'avoient rien à craindre; je les priai d'attendre un moment, & je me gliſſai par le même chemin dans la chambre où les deux couſins étoient couchés. Ils dormoient encore; & un quart-d'heure de plus, ils étoient engloutis dans les flammes & dans les ruines. Je les éveille; j'ouvre la fenêtre, afin qu'ils viſſent le danger, & leur dis de me ſuivre. Ils ne ſe le firent pas répéter; je les conduiſis dans le grenier où j'avois laiſſé Emma. La joie qu'ils eurent tous de ſe voir en ſûreté, les rendit inſenſibles à la perte de leur maiſon. Emma & ſa mere ne pouvoient aſſez me marquer leur reconnoiſſance; les deux Falkland ſe félicitoient d'être délivrés du danger: la Providence, diſoit l'un, veille ſur des gens de notre eſpece. Ah! mon couſin, diſoit l'autre, croyez-vous qu'elle eût permis que la race des Falkland Rockbald eût péri ſi proche du port.

Nous ne comprîmes pas d'abord cette énigme; le vieux Falkland nous l'expliqua bientôt, en nous apprenant que le couſin étoit venu pour épouſer Emma; que tout cela étoit arrangé entr'eux, & qu'il ne ſavoit par quelle fatalité il avoit oublié d'en parler à ſouper, d'autant que la nôce devoit ſe faire dans deux jours Nous nous regardâmes tous; Emma pâlit; le vieillard continua d'étaler les avan-



tages d'une union qui réunissoit sur la tête de son cousin, le bien des deux branches Falkland, & par laquelle le premier enfant mâle pourroit faire valoir les prétentions d'Auguste-Nabuchodonosor-Alfred-Alexandre Falkland, mort dans la Palestine, sur les biens qu'il avoit acquis & conquis sur le Persan Zaris, lors de la premiere croisade.

Le jour commençoit à paroître ; je descendis chez mon pere, qui trembloit pour mes jours : je lui racontai d'un air consterné tout ce qui venoit de se passer, & ce que je venois d'apprendre. Il me consola ; & après avoir fait porter des robes pour les femmes, il les pria tous de descendre &, les logea dans sa maison. Le jeune Falkland, pour ne point augmenter l'embarras, prit congé & promit d'être bientôt de retour. Le pere d'Emma remit la nôce à huit jours ; bien entendu, ajouta-t-il, que l'ami Derby & son fils en seroient, supposé que la cousine Elhelrede-Méduse Falkland n'en fût point.

J'étois dans le plus grand désespoir ; la sensible Emma eût desiré d'avoir été la proie des flammes. Elle trouva un moment pour me jurer que jamais elle ne seroit l'épouse de son cousin ; qu'elle le connoissoit de réputation comme l'homme le plus propre à la rendre malheureuse ; qu'à l'orgueil le plus insupportable, il unissoit l'avarice la plus sordide, & les mœurs les plus corrompues.

En moins de six jours mon pere eut fait réparer la maison de Falkland : le vieillard, infatué de son cousin, ne manqua pas de le faire venir. Emma frémit à son arrivée ; elle eut l'art de faire retarder la nôce de quinze jours ; elle espéroit que son pere dévoileroit le caractere atroce de son cousin, & qu'il s'en dégoûteroit : l'orgueil de sa naissance l'éblouit sur ses défauts. Emma imagina de dégoûter d'elle son amant lui-même ; elle affecta un caractere tout différent de celui qu'elle avoit ; elle opposoit à l'avarice de son amant, une générosité qui l'effrayoit. Il n'avoit d'autre passion que pour la chasse ; elle affectoit de la détester ; & deux chiens qu'il idolâtroit, furent rélegués dans la cour. Ce stratagême commençoit à réussir, lorsque le jeune Falkland intercepta une lettre qu'Emma m'écrivoit ; car nous avions cessé de nous voir.

Dès ce moment notre perte fut jurée ; il porta sa lettre au pere d'Emma ; qui, furieux qu'un homme de mon espéce eût eu l'audace d'aspirer à sa fille, menaça mon pere de toute sa fureur, si elle faisoit la moindre difficulté d'épouser son cousin ; il l'assura que s'il me rencontroit, il feroit expirer sous le bâton un faquin dont il ne voudroit point pour son valet. Heureusement je n'étois point chez mon pere : je le trouvai à mon retour noyé dans les larmes : il m'exhorta de renoncer à Emma,

&

& d'abandonner à ſon orgueil un ingrat qui ne méritoit que nos mépris.

Je délibérois ſur ce que j'avois à faire, lorſqu'on vint m'apprendre qu'on avoit vu Emma déſeſpérée, fuir à pas précipités, & le jeune Falkland qui la ſuivoit; je craignois que ſon pere ne lui eût fait éprouver ſon reſſentiment : je courus pour la ſecourir; mais j'appris que ſon indigne amant l'avoit mal traitée, & qu'elle fuyoit ſa fureur. Je rencontrai le pere, qui ayant ſu tout ce qui s'étoit paſſé, couroit après eux. Vil ſéducteur, me dit-il, ta vie me répondra du ſort de ma fille. Pere aveugle, vieillard ingrat, lui répondis-je, ce n'eſt ici ni le tems, ni le lieu de me juſtifier; volons ſur les traces d'Emma, & quand je vous l'aurai rendue, vous m'accuſerez, ſi vous l'oſez.

On nousdit qu'Emma, les cheveux épars, implorant le ciel, avoit gagné un bois touffu, pour ſe dérober aux pourſuites d'un homme qui marchoit ſur ſes traces; qu'il y étoit entré par une autre route, & qu'il ſeroit bien difficile qu'il la rencontrât. Nous y pénétrâmes. A peine eumes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les cris d'Emma, nous y volâmes; nous la trouvâmesà demi-nue, le corps meurtri, la voix éteinte, ſe débattant entre les bras de l'infâme Falkland. Je m'élance, & lui fais lâcher ſa proie; c'en étoit fait de ſa vie, ſi Emma & ſon pere ne l'euſſent arraché de mes mains. Qui de nous, dis-je au vieillard,

mérite votre haine, ou cet infâme raviſſeur dont je viens de délivrer votre fille, ou un amant tendre & reſpectueux qui l'a ſauvée des flammes & à qui vous devez le jour ? Toi, ſon amant! s'écria l'impitoyable vieillard : O ciel! le fils d'un vil Commerçant, ah! je déchirerois de mes mains le cœur d'Emma, avant de ſouffrir qu'elle fût unie à un homme tel que toi. Emma voulut malheureuſement prendre mon parti : elle tomba aux genoux de ſon pere ; elle eſſaya de le ramener à des ſentimens de reconnoiſſance, & ne fit que l'irriter encore : c'eſt moi diſoit-elle, c'eſt moi qui l'ai encouragé à eſpérer vos bontés : eh bien! en voilà le fruit, dit-il, en levant le poignard ſur moi ; Emma effrayée, ſe précipite au-devant du coup, & le reçoit dans le ſein ; elle tombe, prie ſon pere de me pardonner, me tend la main & expire. Dieu! comment dans ce moment ne poignardai-je point ce pere dénaturé. Voilà, voilà cruel, m'écriai-je, le fruit de vos préjugés odieux. J'allois me percer le cœur ; les barbares, ils ſe réunirent pour m'en empêcher ; j'étois ſans force, la vue du ſang qui couloit du ſein d'Emma, me rendoit immobile ; ils appellerent du ſecours & me livrerent à des juges auſſi impitoyables qu'eux. On regarda comme un crime irremiſſible, d'avoir oſé aſpirer à la main de la fille d'un homme tel que Falkland ; ſon ingratitude & ſa cruauté furent comptées pour rien ; il avoit aſſez,

disoient quelques Gentilhommes complices de son orgueil, il avoit assez honoré mon pere en recevant ses bienfaits. On me chargea du crime de la mort d'Emma, & l'on érigea le parricide en action héroïque : enfin un tribunal de sang me condamna à perdre la vie.

Lady Falkland qui faisoit plus de cas de la bienfaisance & de la probité, que d'ayeux le plus souvent souillés de crimes, & dont l'éclat s'est borné à faire l'abus le plus funeste de leur crédit & de leur puissance, sollicita secrétement ma grace. Helas! la plus grande qu'on eût pu me faire dans ce moment, eût été de me donner la mort. La fin cruelle d'Emma, & la douleur de mon pere, étoient pour moi des supplices plus affreux que tous ceux que la haine de mes ennemis eût pu inventer. Tout ce que Lady put obtenir, fut que ma peine seroit changée en une prison perpétuelle.

On me transféra en Ultonie, dans un cachot souterrein, que le jour n'avoit jamais éclairé : il ne l'étoit que par une lampe sépulcrale : on m'y descendoit par un soupirail pratiqué dans la voute, du pain, de l'eau, & une certaine quantité d'huile pour l'entretien de ma lampe.

Il y avoit cinq ans que j'étois dans ce caveau, lorsqu'une pierre se détacha du mur contre lequel la paille qui me servoit de lit,

étoit adossée : un vent frais & piquant se répandit dans mon tombeau par cette ouverture ; je n'osois en approcher ma lampe, de crainte qu'elle ne s'éteignît. J'imbibai d'huile deux meches & je les allumai ; je vis que cette breche communiquoit à une cavité très-profonde : je démolis une partie du mur, & je plaçai mes lampes vis-à-vis de la caverne ; j'y entrai, & j'avançai aussi-loin que la lumiere pouvoit s'étendre. Le lendemain je laissai deux meches allumées dans mon cachot ; j'en pris deux autres, & j'allai plus avant ; j'eus le bonheur de les conserver : enfin je recommençai mon expérience le troisiéme jour, & je vis de loin une lueur. Je n'osois d'abord avancer ; mais n'entendant rien au tour de moi, je continuai, & je me trouvai dans un endroit qui prenoit jour à travers un rocher : quoique la lumiere n'y parvînt qu'obliquement, & que je ne pûs voir le ciel, ma vue fut si agréablement affectée de ces rayons, que je me prosternai pour remercier l'Etre Suprême : mes lampes étoient près de leur fin ; je regagnai mon cachot à la hâte. Le jour suivant je me proposai de pénétrer plus avant : lorsque je fus parvenu à l'endroit éclairé, je vis que la caverne se divisoit en plusieurs souterreins ; je choisis celui d'où il me parut qu'il venoit le plus d'air, & je laissai une de mes meches allumée, pour ne pas m'égarer au retour, à l'entrée de celui des souterreins qui conduisoit

à mon cachot. Enfin je ſentis que le terrein s'élevoit en pente douce, & bientôt je me vis au grand jour. Que la nature, toute inculte & ſauvage qu'elle eſt en ces lieux, me parut belle ! je ne vis au tour de moi qu'un vaſte déſert ; j'y aurois fixé mon ſéjour dès ce moment; mais je craignis qu'on ne vînt viſiter ma priſon, ce qui arrivoit trois fois l'année. Je revins donc encore à mon cachot: j'attendis qu'on eût renouvellé mes proviſions. Alors je rallumai mes lampes pour la derniere fois; j'emportai tout ce que j'avois dans ma priſon, & je rebâtis le mur tel à peu près qu'il étoit: j'avois pris la précaution d'écrire ſur une pierre, avec de la craie que j'avois trouvée dans la caverne : *Il n'eſt point d'abyme ſur la terre où n'éclate la puiſſance de Dieu* : *il me délivre de cette priſon obſcure, de ce purgatoire où j'ai expié mes fautes. Hommes impitoyables, apprenez à pardonner ceux qui ont commis des fautes, & à rendre juſtice à l'innocent ; mais gardez-vous de chercher mon corps.*

Je revins dans ce déſert : je parcourus pendant deux jours ces lieux arides ; je n'y vis d'autres veſtiges que ceux de quelques animaux. La faim me força de revenir ſur mes pas, je fixai ma demeure ſur le bord de la caverne : j'avois eu ſoin de conſerver mes lampes, & d'allumer du feu, que j'entretins avec plus de ſoin, que les Romains n'entretenoient celui de Veſta.

Je ſortois tous les jours au lever de l'aurore; j'allois cueillir des racines que je préparois, des fruits ſauvages & quelques arbuſtes ſéchés. Peu à peu je m'accoutumai à cette vie que je trouvois délicieuſe, quand je la comparois à mon cachot. J'étois ſorti un matin plus tard que de coutume; je vis à travers les brouſſailles un animal qui venoit à moi; je me mis en défenſe : en regardant plus attentivement je reconnus que c'étoit un dogue d'Ecoſſe : je le flattai, il me careſſa : depuis ce moment il ne m'a plus quitté. Il ma été de la plus grande reſſource : ſi je ne trouve pas avec lui les mêmes avantages que dans la ſociété des hommes, je n'en ai pas à craindre ni leur orgueil ni leurs perfidies; il va à la chaſſe, & partage avec moi ſa proie; il pourroit me faire ma part, car il eſt le plus fort; mais comme je ſais préparer nos mets, il m'apporte tout, & il attend que je lui faſſe la ſienne. Si quelque bête féroce vient ſe refugier dans la caverne, il fait ſentinelle, & s'il voit qu'il ne puiſſe pas la combattre, il me guide dans le fond de ma retraite où j'ai fait des retranchemens. Depuis ſix ans la vieilleſſe & les infirmités m'empêchoient de ſortir : fixé dans le même endroit ſur un lit de feuilles, à peine avois-je la force de préparer nos alimens : je ſentois que la mort alloit terminer mes miſeres : mon chien qui ſemble prévoir ce funeſte moment, a redoublé d'attentions & de

careſſes, & lorſqu'il va à la chaſſe, il ſemble me quitter malgré lui.

Pendant que le vieillard racontoit ſon hiſtoire, Patrice en l'écoutant lui préparoit des racines. Ils dînerent, & le chien qui par ſes careſſes marquoit ſa reconnoiſſance au Saint Evêque, partagea ſa tendreſſe entre ſon maître & lui. Patrice apprit au vieillard l'effet que ſon inſcription avoit produit ſur un peuple crédule. L'infortuné Derby paſſoit pour un ſaint qu'on invoquoit. Il ne véçut que quelques mois. Patrice tranſporta ſon corps dans la caverne, ainſi que Derby en mourant avoit paru le déſirer; il lui creuſa un tombeau ſur lequel ſon fidéle chien expira de douleur.

Patrice peupla cette iſle de Chrétiens nouvellement convertis, qui s'y retirerent pour fuir les perſécutions. Il fonda une égliſe ſur l'embouchure de la caverne qui répond au cachot: on y conſervoit précieuſement la pierre ſur laquelle Derby avoit écrit. Le mot de purgatoire dont il s'étoit ſervi pour exprimer un lieu d'expiation, fut interprété par le peuple dans le ſens propre. Patrice fit en vain ſes efforts pour le détromper; la crédulité publique ſaiſit avidement tout ce qui tient du prodige; & il faut mille ans de raiſonnemens & de preuves pour détruire une erreur qui s'eſt établie en un jour. Les Saints, les Papes & les Rois ont employé l'autorité pour détruire cette opinion, que leurs efforts n'ont fait

qu'accréditer. Les Religieux de cette Abbaye ont ſouvent réfuſé d'ouvrir la caverne aux Pélerins qui viennent en foule : ils ont eu à craindre des ſéditions. La plupart de ceux qui y deſcendent, en rapportent des choſes prodigieuſes, que leur imagination aidée par l'obſcurité du lieu & par mille échos qui y groſſiſſent le plus petit bruit, & qui le rendent auſſi effrayant que le tonnerre, leur fait prendre pour des vérités : ceux-ci les racontent aux autres qui y ajoutent encore.

L'Abbé ceſſa de parler. Il me conduiſit à l'ouverture de la caverne ; il m'avoit prévenu que l'autre extrémité avoit été bouchée par le tems, & qu'on n'y trouvoit plus les ſoupiraux qui l'éclairoient au tems de S. Patrice. J'avois allumé des torches ; je voulois pénétrer juſqu'à la tombe de Derby ; je pris un ſouterrein pour l'autre, & je m'égarai. Leopold marchoit devant moi. Las d'errer nous nous aſſîmes ſur une pierre.

Il y avoit déja plus de vingt-quatre heures que nous étions renfermés dans la caverne. L'Abbé, les Religieux & la famille de Leopold, étoient dans les plus grandes allarmes : Sir Charles ſe déſeſpéroit ; il vouloit deſcendre : ſon amante l'aſſura qu'il n'y deſcendroit qu'avec elle. Une des choſes qui nous inquiétoit le plus, étoit un bruit ſourd & confus que nous entendions vers le fond de la caverne ; il provenoit des voix de toute la famille & des

Religieux, multipliées & grossies par les échos. Pour nous, nous ne pouvions pas nous èntendre; le moindre mot que nous disions retentissoit, comme le tonnerre dans le creux de la nue.

Il y avoit dans le couvent un vieillard qui s'étoit fait une étude de connoître tous les recoins de ce souterrein, qui vers le milieu formoit un dédale, dont les détours revenoient toujours sur eux-mêmes. On le fit venir; on lui promit cent guinées, s'il pouvoit nous ramener. Il se munit de beaucoup de cordes, en attacha le bout à l'ouverture, nous appella de tems en tems, d'une voix très-basse; nous lui répondimes de notre voix ordinaire : après que le bruit que nous avions fait se fut dissipé, il nous dit de prendre un ton aussi bas que lui, afin qu'il pût discerner l'endroit où nous étions. Nous obéimes, & bientôt nous apperçumes la lueur de sa torche : il nous conduisit jusqu'au centre du labyrinte, en lâchant toujours sa corde. Lorsque notre curiosité fut amplement satisfaite, il nous ramena à l'entrée, où nous trouvâmes la famille de Leopold & les Religieux en prieres. J'ajoutai cinquante guinées aux cent qu'on avoit promises au vieillard. L'Abbé nous fit servir un dîner plus abondant que délicat : je le remerciai, & je fis présent à l'Abbaye de deux tonneaux de vin que j'avois fait acheter par mes Ecuyers; présent dont l'Abbé fit très-

grand cas, par la rareté dont il est dans le pays.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

Nous parcourumes encore quelques villes & quelques ports d'Irlande, & nous reprimes le chemin de la maison de Leopold. Nous y trouvâmes le pere de Sir Charles, l'avare Maskwel ; il nous attendoit avec impatience : il avoit questionné les domestiques, & ce qu'on lui avoit dit ne répondoit point à l'idée qu'il s'étoit faite de la fortune de Leopold : il commençoit à douter lorsqu'il nous vit arriver. Il courut au devant de Leopold, l'embrassa, & le félicita sur son opulence ; Sir Charles & Jenny lui furent présentés par Leopold qui lui dit, voilà vos enfans : cela dépendra des circonstances, repliqua Maskwel ; nous verrons. Mais, lui dis-je, quand même Leopold ne seroit pas aussi riche que vous l'avez cru, il n'y a plus moyen de s'en dédire ; vous avez donné votre parole par écrit. A cette proposition Maskwel frémit ; il trembla d'avoir donné trop facilement dans l'opinion publique. Il se remit cependant, & me répondit avec un air d'assurance, qu'il avoit mille moyens pour annuller une telle promesse. Premiere-

ment, parce qu'un engagement contracté avec une femme qui n'eſt pas autoriſée de ſon mari, n'avoit aucune valeur : en ſecond lieu, parce que le mariage exigeoit le conſentement formel des parties, & qu'il étoit bien aſſuré que ſon fils ne le donneroit, qu'autant qu'il trouveroit une bonne dot : troiſiemement.... Je l'interrompis. Je ſens, lui dis-je, toute la ſolidité de vos raiſons. Nous étions embarraſſés de trouver des moyens pour faire annuller cette fatale promeſſe ; car Jenny peut prétendre aux meilleurs partis de l'Irlande, & il s'en faut bien que votre fils ſoit aſſez riche pour l'épouſer ; ainſi, Seigneur Maskwel, voici votre promeſſe que nous vous remettrons en nous rendant la nôtre. Je vis pâlir les deux amans ; je les raſſurai d'un coup d'œil : tout le monde rioit de l'embarras du vieillard, qui ſe mordoit les doigts d'avoir donné des armes contre lui. Eh! quoi, continuai-je, vous héſitez! Eh! bien, nous ferons valoir pour Leopold, les raiſons que vous vouliez employer en votre faveur. C'eſt autre choſe, reprit-il : il eſt vrai, à la rigueur, qu'une mere en pouvoir de mari, ne peut pas ſtipuler pour ſa fille, ſi elle n'y eſt autoriſée ; mais la lettre par laquelle Leopold me mande de venir pour conclure le mariage, eſt une autoriſation tacite, un conſentement formel ; ainſi le voilà forcé de conclure, ou de payer un dédit, ce, qu'au fond j'aimerois bien autant, s'il étoit proportionné à ſa fortune.

Pendant cette espece de playdoier, nous étions arrivés dans le cabinet de Leopold, à qui j'avois donné la clef de ma caſſete : il l'ouvrit en préſence du vieillard, qui demeura confondu à la vue d'une ſi grande quantité d'or. A combien le dédit, lui demanda Leopold? Deux milles guinées, répondit le vieillard. Cela n'eſt pas juſte, repris-je : le dédit n'étant point fixé, nous ſommes les maîtres de le reduire à ce que nous voudrons & je le mets à cinquante : miſéricorde, s'écria l'avare qui ſe voyoit pris dans tous les piéges qu'il vouloit nous tendre ; mon intention n'a jamais été de rompre mes engagemens; pourquoi refuſez-vous de remplit ceux de votre femme, une femme ſi reſpectable, l'épouſe du Seigneur Leopold, qui poſſede une partie des tréſors de l'Aſie? Ah! Monſieur, vous qui paroiſſez ſi honnête, ſi riche, engagez-le à unir ces deux pauvres enfans, qui me paroiſſent s'aimer ſi tendrement. Vous comptiez, lui dis-je, leur amour pour rien. Oh! je n'avois pas vu, reprit-il en tournant les yeux vers la caſſete, toute la tendreſſe qui éclate dans leurs yeux. Si vous ſaviez ce que c'eſt que les entrailles paternelles.

Enfin je me laiſſai attendrir; mais pour le jetter dans un nouvel embarras, je lui demandai à combien il vouloit faire monter la dot de Jenny. Il n'oſoit prononcer; il craignoit que s'il l'exigeoit trop forte, l'affaire ne rompît.

Il avoit demandé deux mille guinées pour le dédit; il n'en demanda pas davantage pour la dot. Eh! bien, Seigneur Maſkwel, lui dis-je, parce que vous êtes raiſonnable, Leopold donnera à ſa fille deux mille cinq cens guinés, & moi je lui en donne autant. Il me regarda un moment comme un homme qui doute s'il ſommeille encore; il ne ſortit de ſon extaſe que pour tomber à mes genoux: je le relevai, & lui défendis tout remerciement. Je lui demandai ce qu'il donnoit à ſon fils, & ſurquoi il aſſuroit la dot de Jenny? Sur tous mes biens, répondit-il, que je lui donne après ma mort, s'entend, pour être plus à portée de les augmenter. Je ne pus m'empêcher de rire de cet excès de prudence & de générofité; il fallut long-tems combattre pour obtenir qu'il donneroit à ſon fils la jouiſſance actuelle d'une de ſes terres; il ne vouloit d'abord y conſentir, qu'à condition qu'il habiteroit avec eux & qu'ils le nourriroient; enſuite il la leur abandonnoit en pleine proprieté, & ne s'en reſervoit que les revenus; puis il donnoit les revenus, & ſe reſervoit la proprieté.

Je levai toutes ces difficultés en promettant un préſent des nôces. Il avoit quelque envie de demander des ſuretés pour ce préſent; je ne lui donnai pas le tems d'en faire la propoſition. J'allai prendre Jenny & Sir Charles; Madame Leopold & le reſte de la famille nous ſuivirent: je leur fis part des arrangemens.

Sir Charles étoit pénetré ; Jenny sourioit modestement & ne pouvoit contenir sa joie ; Leopold les regardoit l'un & l'autre, & tournoit ensuite sur moi ses yeux humides. La mere jettoit sur l'assemblée des regards étonnés; Maskwel comptoit avec ses doigts, & se mordoit les levres. Les sœurs de Jenny l'embrassoient ; ses freres prodiguoient à Sir Charles leurs caresses & les noms de frere & d'ami. Le contrat étoit dressé; les amans le signerent d'une main tremblante & s'embrasserent. On donna à signer à Maskwel : par S. Patrice, s'écria-t-il, je n'en ferai rien, dûssai-je être enfermé tout vivant dans son purgatoire. Ce nouvel obstacle jetta l'allarme dans tous les esprits. Sir Charles tomba à ses genoux. Oh ! je ne m'embarrasse, dit-il, ni de ton amour ni de tes larmes. On m'a promis un présent de nôces ; c'est à cette considération que j'ai consenti à tout ce qu'on a voulu ; je ne signerai que lorsqu'il sera stipulé ou compté. Tout le monde attendoit : je pris trois cens guinées dans ma cassete, je les lui donnai, & il signa de bon cœur.

La cérémonie ne fut remise qu'au lendemain : la situation où s'étoit trouvé Maskwel, lui causa dans la nuit un accès de fievre ; nous en fumes tous allarmés, & il fallut remettre le mariage à quelques jours. Sir Charles avertit un médecin ; il eut toutes les peines du monde d'obtenir de son pere qu'il le vît

le Médecin déclara qu'une médecine, après deux jours de repos, suffiroit pour le rétablir; il écrivit l'ordonnance de la medécine. Maskwel se la fit donner avant qu'on ne la portât chez l'apothicaire; elle contenoit une douzaine de drogues; il s'informa du prix, & sans qu'on s'en apperçût, il prit des ciseaux, & coupa la moitié de l'Ordonnance.

Malgré cette économie qui devoit le tuer, Maskwel fut rétabli en trois jours, & celui du mariage fut fixé au cinquieme. Sir Charles étoit sur pied avant l'aurore : dès que je fus éveillé, je le vis auprès de mon lit; il m'accabloit des témoignages de sa reconnoissance : ce n'est pas de vos dons que je vous remercie, me disoit-il; c'est de Jenny que je tiens de vous; sans vous, jamais mon pere n'eût consenti à notre union. Allez, mon cher Charles, lui dis-je, je ne demande que votre amitié; je ne veux point de votre reconnoissance. Entre celui qui donne & celui qui reçoit, tout l'avantage est du côté du bienfaiteur. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, s'écria le vieux Maskwel, qui entra dans ce moment; mais enfin chacun pense comme il veut à cet égard; je ne force personne. Celui qui donne fait bien; celui qui reçoit encore mieux. Te voilà levé de bon matin, dit-il à son fils: mon pere, répondit celui-ci, j'attendois que Jenny fût habillée, & que vous fussiez éveillé, pour vous prier de nous donner votre bénédiction.

Oh! de tout mon cœur, dit-il, cela ne coute rien. Sir Charles ſe mettoit en poſture de la recevoir : Attens, attens, lui dit ſon pere, j'ai quelque choſe à te dire au paravant : il le prit à l'écart, & baiſſant la voix pour que je ne l'entendiſſe pas ; tu ſens bien, ajouta-t-il, qu'il n'eſt pas juſte que je ſois venu ici à mes dépens, que j'aie abandonné mes affaires pour un mariage qui m'a ruiné : c'eſt à toi ou à Leopold à me défrayer de tout cela. J'ai fait un mémoire de tout ce qu'il m'en a couté. Tiens le voilà : vingt guinées, c'eſt au plus bas, car ſi je comptois tout le dommage que cauſe mon abſence, ce que je ne gagne point, & ce que je perds, le mémoire monteroit au triple. Sir Charles ſe mettoit en devoir de l'acquitter. Non, dit-il, ne m'en donne que la moitié, & le reſte eſt le préſent de noces que je te fais. Sir Charles le remercia, & lui remit les dix guinées ; Maskwel, après les avoir comptées, ne ſe fit plus prier pour lui donner ſa bénédiction.

Quand tout le monde fut prêt, on alla à l'égliſe, & les mariés furent reconduits chez Leopold, au milieu des danſes des jeunes garçons & des jeunes filles. Un feſtin que j'avois eu ſoin de faire préparer, nous y attendoit ; il y avoit des tables pour tous ceux des environs qui voulurent y prendre place. Comme tout paſſoit ſur le comte de Leopold, on crut qu'il avoit fait une fortune immenſe :

Maskwel

Maskwel murmuroit entre ses dents de cette prodigalité : il exhortoit son fils à ne pas imiter son Beau-pere ; mais Sir Charles étoit plus occupé de Jenny que des préceptes d'économie du vieillard. Cependant Léopold me demanda la permission de dire hautement qu'il n'étoit pour rien dans la dépense de cette fête, parce qu'il craignoit d'exciter l'envie de ses parens & de ses voisins : je lui donnai liberté entiere à ce sujet.

Sir Charles & Jenny furent encore plus amans après qu'avant le mariage ; jamais union ne fut si belle : je craignois de troubler leurs plaisirs en leur enlevant Leopold ; je savois que je serois pour beaucoup dans leurs regrets ; je n'osai parler de départ. Leopold m'en épargna la peine. Il rassembla sa famille : Mes chers amis, leur dit-il, le comble du bonheur pour moi seroit, après vous avoir retrouvés, de faire entierement le vôtre. J'y ai contribué autant qu'il a été en mon pouvoir : c'est dans cette vue que je me suis attaché à l'homme généreux qui nous comble de bienfaits : je ne connoissois pas alors son ame compatissante, comme je la connois aujourd'hui : indépendamment de tout autre intérêt, le plaisir de vivre avec lui, me le feroit suivre aux extrémités de la terre. Jugez avec quel zéle je dois l'accompagner, quand à ce motif se joint celui de votre avancement dont il s'est chargé. Je sai que notre départ vous afflige d'avance, &

nous ſerions bien fâchés l'un & l'autre qu'il ne vous affligeât pas ; mais pouſſer trop loin vos regrets & vos plaintes, ſeroit une eſpece d'ingratitude ; vous feriez ſouffrir ſon ame généreuſe. Epargnez-nous donc vos douleurs ; que la joie où nous vous laiſſerons, ſoit un augure favorable pour nos voyages & pour notre heureux retour ; ne voyez notre départ que dans l'éloignement ; évitons de triſtes adieux, qui tiennent toujours plus de la cérémonie que du ſentiment ; car s'ils ſont ſinceres, à quoi bon les exprimer, puiſqu'ils déchirent le cœur de celui qui les reçoit, & ne conſolent point celui qui les fait : s'ils ſont indifférens, ils ſont encore inutiles ; & s'ils ſont faux, leur expreſſion eſt une perfidie plus atroce qu'une proteſtation de haine. Je ſai que vous ferez pour nous les vœux les plus ſinceres & les plus ardens : cette aſſurance vaut mieux que tout ce que nous pourrions nous dire : ainſi, mes amis, regardons nos adieux comme faits & reçus, & le tems que nous avons à paſſer enſemble, comme un ſurcroît de bonne fortune ; c'eſt vous dire aſſez que le jour de notre départ eſt incertain pour vous, qu'il n'eſt fixé que pour Fortunatus & pour moi, & que vous devez vous y préparer.

Malgré tout ſon courage, Léopold ne put dire ces derniers mots que d'une voix affoiblie & tremblante. Sa femme étoit prévenue ; ſes enfans ſe jetterent ſur lui, & l'inonderent de

leurs larmes ; il ne s'arracha de leurs bras qu'avec peine, & vint me raconter tout ce qui s'étoit passé. Nous délibérâmes de ne partir que dans quinze jours, & de leur cacher même ce terme ; & pour mieux y réussir, nous résolûmes de faire quelque absence de tems en tems, afin de les accoutumer à se passer de nous.

Je n'avois pas vu Dublin ; je proposai à Léopold devant sa famille, de m'y accompagner le lendemain ; je vis tout le monde pâlir : pour les tirer de peine, je demandai à Jenny si elle vouloit nous confier Sir Charles : cette proposition fut acceptée avec plaisir. J'affectai d'ordonner que nos chevaux & tout notre équipage fussent prêts au lever de l'aurore : nous partimes, & nous fumes de retour deux jours après : nous n'étions qu'à quatre lieues de cette capitale de l'Irlande. Le lendemain je proposai un autre voyage : cette fois je ne pris avec moi que Léopold, & toujours notre équipage : ils nous crurent partis, comme je l'avois prévu ; mais pour ne pas les laisser long-tems dans l'inquiétude, nous repartûmes le soir même. Nous fimes deux voyages semblables. Dans un quatrieme que nous fimes ensuite, nous ne rentrâmes que le matin du troisieme jour. Nous fimes encore deux voyages avant le dernier. La veille de notre départ, je prévins que nous serions absens trois ou quatre jours ; mais je mis dans la con-

fidence Sir Charles ; je le chargeai d'un préſent pour ſa Belle-Mere, pour ſa femme & d'un plus conſidérable pour chacun des freres & ſœurs. Je le priai de ne les remettre que quatre jours après notre départ : nous convinmes que Sir Charles les prépareroit à cette nouvelle, qu'il ne leur annonceroit que le quatrieme. On ne ſauroit prendre trop de ménagemens avec les ames ſenſibles ; prévoir les malheurs de trop loin, c'eſt les prolonger en les anticipant : s'y préparer & les attendre, c'eſt en avoir émouſſé la pointe. Enfin nous partimes à l'heure ordinaire, & je me ſentois ſi attaché à la famille de Léopold, qu'il fut obligé de me conſoler lui-même.

CHAPITRE IX.

Fortunatus eſt forcé de reconnoître la ſupériorité qu'a la ſageſſe ſur la fortune.

L'ÉLOIGNEMENT, la variété des objets & le tems, le plus puiſſant des conſolateurs, firent diverſion à notre triſteſſe : nous nous embarquâmes & nous perdîmes de vue les côtes d'Angleterre ; nous traverſâmes rapidement la France, l'Eſpagne ; nous parcourûmes une partie de l'Afrique, viſitant les monuments que le tems n'a pas encore détruits, & faiſant nos obſervations ſur les mœurs, les uſa-

ges, les loix & les gouvernemens des pays que nous traverſions : Léopold me ſervoit d'interpréte, & m'éclairoit par les plus ſages réflexions : il me faiſoit conſidérer les hommes de différens climats, du côté du phyſique & du côté du moral. C'étoit par-tout la force qui abuſoit de ſes avantages : par-tout on connoiſſoit le prix de l'égalité, & par tout on regardoit comme un perturbateur du repos public, quiconque oſoit deſirer qu'elle fût rétablie. Là on chériſſoit la liberté, & quiconque oſoit prononcer ſon ſaint nom, étoit regardé comme un rébelle. Ici l'on déteſtoit la tyrannie & le deſpotiſme,& tous s'empreſſoient à demander des chaînes. Dans un autre pays, celui qui déroboit un haillon pour couvrir ſa nudité, ou qui enlevoit aux bêtes fauves quelques racines pour appaiſer ſa faim, étoit puni de mort; & ceux qui mettoient à contribution les provinces pour couvrir leurs tables de mets rares & malfaiſans, ou qui cimentoient leurs palais du ſang & des pleurs des malheureux, étoient honorés des grands & du peuple. Par-tout les méchans célébroient la vertu, afin d'avoir un titre pour opprimer les gens vertueux; les riches ſe vengeoient par le mépris, de la haine & de l'envie des pauvres. Quand nous étions attriſtés par les conſidérations de l'homme moral, nous nous égayions par des ſpéculations ſur l'homme phyſique : nous admirions ces variétés auſſi frappantes dans ſon eſpèce,

que dans les eſpéces des autres animaux. Nous nous étonnions quelquefois de ce que la beauté extérieure, dans preſque toutes les productions de la nature, étoit ſi rarement d'accord avec la bonté.

Nous voulions voir l'Egypte, lorſque nous apprîmes qu'on préparoit des grandes fêtes à Conſtantinople pour le couronnement d'un nouvel Empereur. Les Vénitiens ſe diſpoſoient à lui envoyer une célébre amballade avec des préſens magnifiques. Nous nous rendîmes à Veniſe; on y équippoit une galere qui devoit faire voile pour l'Archipel; nous nous embarquâmes. Les Vénitiens jaloux de tout ce qui peut porter atteinte à leur liberté, ne voulurent pas ſouffrir qu'aucun étranger logeât avec eux à Conſtantinople. Léopold chercha dans toute la ville, mais tout étoit pris: à la fin il trouva une hôtellerie où perſonne n'avoit voulu loger. Nous ſortions dès le grand matin pour aller voir les fêtes. J'avois ſoin de bien fermer la porte de ma chambre en ſortant; mais l'hôte, ainſi que je l'ai ſû depuis, entroit dans toutes les chambres au moyen d'une trappe qui s'ouvroit ſous le lit. Il fouilla par-tout; il ne trouva que des habits, du linge, & les choſes néceſſaires aux voyageurs; il ne comprenoit point où pouvoit être notre argent: pour s'en inſtruire il vint m'en demander, ſous je ne ſai quel prétexte, examinant avec ſoin d'où je le tire-

rois. Afin que perſonne ne ſe doutât de la vertu de ma bourſe, j'étois dans l'uſage de donner à Léopold tout ce qu'il falloit pour payer, & j'affectois de ne jamais l'ouvrir devant perſonne. L'hôte regarda vainement; mais il fut payé abondamment, & cela lui fit augurer que nous portions notre argent avec nous. Le plaiſir que j'avois éprouvé en mariant Jenny, m'avoit fait prendre goût à cette eſpece de bienfait. Je dis à mon hôte qu'avant de quitter Conſtantinople, je ſerois bien aiſe de faire l'établiſſement de quelque jeune fille ſage & pauvre, avec quelque honnête garçon d'une bonne conduite, qui auroit envie de parvenir par ſon travail: je lui demandai s'il ne connoîtroit point des jeunes gens tels que je les demandois. Il s'offrit de me préſenter le lendemain un pauvre honnête homme avec ſa fille: je voulois qu'il l'allât chercher ſur le champ. Le voleur, à qui j'avois dit que je donnerois pour un tel mariage quatre cens piéces d'or, ſans compter ce qu'il faudroit pour les frais de la nôce & pour leurs habits, & qui avoit intention de me voler cet argent dans la nuit, prétexta quelque raiſon dont il fallut me contenter.

Nous nous retirâmes à l'heure ordinaire; & lorſque l'hôte comprit que nous étions profondément endormis, il ſe gliſſa dans nos chambres par les trapes, & coupa toutes les bourſes. Sentant que la mienne étoit vuide

il la jetta de dépit : chargé de ce butin, il ouvrit doucement la porte & la fenêtre, pour laisser croire que les voleurs avoient pu venir de ce côté. Léopold s'éveilla le premier, & gronda écuyers & valets de leur négligence : ils protesterent qu'ils avoient fermé portes & fenêtres. Léopold craignit d'être volé ; il veut prendre sa bourse & ne la trouve point ; les domestiques s'apperçurent qu'ils étoient dans le même cas. Ce bruit vint jusqu'à moi ; je frémis ! que devins-je, lorsque prenant mon habit, je vis que ma bourse avoit disparu ? Je m'évanouis, j'étois sans connoissance. Léopold & mes domestiques furent allarmés de mon état ; chacun s'empressoit à me donner du secours ; je revins à moi. Mon désespoir & les cris de mes gens attirerent l'hôte, qui vint demander ce que c'étoit ; on lui raconta que tout le monde avoit été volé. Le traître commença par se fâcher plus qu'eux, criant que jamais rien de semblable n'étoit arrivé dans son hôtellerie ; que c'étoit assez d'un tel bruit pour la décréditer ; qu'il étoit bien malheureux d'y avoir reçu des gens de leur espéce qui par leur négligence, ou peut-être parce qu'ils s'étoient volés eux-mêmes, le déshonoroient ; qu'au surplus c'étoit leur faute puisqu'ils avoient des clefs ; mais qu'il n'étoit point honnête à eux d'exposer la probité d'un homme comme lui à être soupçonnée. Il vint auprès de mon lit ; il fut effrayé du change-

ment qui s'étoit fait sur mon visage : vous avez donc perdu beaucoup d'argent, me dit-il ? Non, lui dis je : Pourquoi donc vous tant affliger ? C'est que j'avois dans ma bourse, repris-je, une lettre pour une somme très-considérable, qui n'est payable qu'à moi ; ainsi ceux qui me l'ont volée me portent un très-grand préjudice, & ne peuvent en retirer d'autre profit que d'être reconnus pour les voleurs. Oh ! puisqu'elle étoit vuide, dit l'hôte, on ne l'aura sûrement pas emportée ; cherchons la par-tout. Elle fut bientôt retrouvée ; on me l'apporta. Je craignis qu'ayant été coupée elle n'eût perdu sa vertu ; il me tardoit beaucoup de la mettre à l'épreuve : je n'osois y fouiller devant mes gens, de crainte que découvrant sa vertu, ils ne fussent tentés de me ravir ce trésor aux dépens de ma vie. Je leur dis que je me sentois foible & que je voulois reposer un moment : ils se retirerent, & sous les draps, je fouillai en tremblant. Quelle fut ma joie quand je vis que sa vertu étoit toujours la même !

Cependant cet évenement m'avoit si fort affoibli, que je passai le reste de la journée dans mon lit : Léopold vint me consoler. Que craignez-vous, me dit-il ? quand vous seriez sans argent, n'avons-nous pas des chevaux, des équipages, des bijoux de toute espece ? cette ressource peut nous mener bien loin, & quand même vous l'auriez point, je sau-

rois bien le moyen de vous ramener chez vous : j'ai parcouru le monde ſans un ſou, & je n'en ai jamais dormi moins tranquillement. Léopold, lui dis-je, en lui ſerrant la main, qui ne compte que ſur ſon argent, perd tout en le perdant : je ſens trop tard que la ſageſſe eſt préférable à la fortune, & que la force, la ſanté, la beauté & une longue vie ſont les ſeuls biens de l'homme, qui ne peuvent lui être ravis. Léopold prit ces mots pour une réflexion Philoſophique, & ne ſe doutoit pas que j'avois eu le choix de toutes ces vertus.

Je repris mes ſens & ma gaieté ; j'ordonnai à mes domeſtiques de garder de la lumiere dans leurs chambres, & d'avoir leur épée nue auprès de leur lit : je ſerrai bien les nœuds de ma bourſe, & je jurai que déſormais je la garderois ſi bien, qu'il ſeroit impoſſible de me la voler. Je me levai le lendemain, feignant d'aller faire payer ma lettre de change ; je donnai de l'argent à Léopold ; je lui fis acheter des bourſes neuves pour mes domeſtiques ; je les garnis : il les diſtribua à chacun, en leur recommandant d'en avoir plus de ſoin à l'avenir. J'appellai l'hôte, & lui dis de m'amener la jeune fille que je voulois marier : il obéit auſſi-tôt.

Le pere étoit un vieillard reſpectable par ſa miſere même, qu'il ſupportoit avec plus de courage & de nobleſſe, que n'en ont la plupart des riches pour ſupporter leur opu-

lence. L'hôte lui proposa d'amener sa fille avec lui dans son hôtellerie, parce qu'il y avoit un étranger fort riche qui vouloit lui faire du bien. Le vieillard qui n'avoit pas trop bonne opinion de mon émissaire, le regarde avec fierté & lui dit qu'il se garderoit bien de produire sa fille à des étrangers; qu'il savoit que les présens qu'on faisoit à la beauté, étoient ordinairement un marché qu'on entamoit avec la pudeur; que sa fille n'étoit point belle; & qu'au surplus si ce généreux étranger, par un simple motif d'humanité vouloit soulager sa misere, il sauroit bien venir lui-même. L'hôte fut indigné de ce propos, & ne crut pas pouvoir mieux s'en venger, qu'en me le rapportant, afin de m'en dégoûter. Il produisit un effet tout contraire. Je lui dis de me mener chez cet honnête homme; Léopold m'y accompagna: il nous reçut avec une politesse noble. Je sais, lui dis-je, que vous avez une fille prête à marier; appellez-la & qu'elle vienne avec sa mere, c'est pour son bien. Le bon pere hésita quelque tems: considérant que cette entrevue ne pouvoit tirer à conséquence, il appella la mere & la fille; l'une rougissoit de l'état d'indigence où elle paroissoit; l'autre, la beauté sur le front & la pudeur dans les yeux, s'avançoit d'un pas modeste & timide, se cachant à moitié derriere sa mere. Aimable enfant, lui dis-je, quel âge avez-vous? dix-huit ans, répondit sa mere:

Pourquoi ne songez-vous point à la marier ? Le pere alloit satisfaire à ma question ; la mere le prévint. Il y a trois ans que nous l'aurions mariée ; mais nous n'avons rien à lui donner. Et si je lui donnois une dot honnête, repris-je, trouveriez-vous un mari pour elle ? Hélas ! dit la mere, le fils de notre voisin, que nous aimons comme notre enfant, qui est si sage, si laborieux, ne desire que de se marier avec elle ; nous le voudrions bien aussi, car nous savons qu'il l'aime beaucoup ; mais il n'est pas plus riche qu'elle : eh que deviendroient-ils, s'ils venoient à avoir des enfans ? Alors je demandai à la fille si ce jeune homme lui plaisoit ? Elle me répondit en rougissant qu'elle n'avoit jamais eu d'autre volonté que celle de son pere, & qu'elle ne feroit jamais aucun choix que de son aveu. J'envoyai chercher le jeune homme : sa phisionomie étoit douce & intéressante ; le regard fier & modeste en même temps, & venant d'accomplir sa vingtiéme année. Jeune homme, lui dis-je, en faisant tomber sur la table quatre cents ducats, si vous desirez avoir en mariage cette jeune fille, & vous, belle enfant, si vous acceptez sa main, cet argent est à vous. Le jeune homme promit, & la mere accepta pour la fille. Telle étoit la forme du contrat de mariage dans le pays où j'étois : dès que les paroles furent reçues de part & d'autre, je leur livrai les quatre cents ducats ; dix encore pour

faire leurs nôces, & dix pour des habits. J'assistai le lendemain à leur mariage, & je reçus avec la joie la plus pure, les bénédictions que les deux époux & leurs parens me donnerent.

Après les cérémonies, je me retirai avec Léopold qui paroissoit étonné de ma générosité, après m'avoir vu si affligé de la perte de ma bourse & de ma prétendue lettre de crédit. L'hôte fut au désespoir de n'avoir pas trouvé la veille les quatre cents ducats que je venois de donner, quoiqu'il eût fouillé par-tout : il s'imagina que puisque je faisois de si grandes libéralités, il falloit que j'eusse encore bien de l'argent. Il projetta de faire de nouvelles recherches : un obstacle s'y opposoit ; il savoit que mes gens avoient fait faire des bougies exprès pour les laisser allumées pendant la nuit. Il attendit que nous fussions sortis ; il se glissa dans les chambres, fit des trous dans les bougies ; les remplit d'eau à une certaine distance, afin qu'elles s'éteignissent ; & referma ces troux avec la même cire. Il avoit eu soin d'avoir le meilleur vin ; il me demanda la permission de souper avec nous, afin de nous exciter à boire & nous faire dormir plus profondément : tout réussit pour son malheur au-delà de ses vœux. Les bougies s'éteignirent au tems qu'il avoit prévu : nous dormions assez pour n'être pas éveillés, lorsqu'il entra dans nos chambres : il avoit déja enlevé les bourses des deux écuyers.

Il alla au lit de Léopold qui, par bonheur, ne dormoit point ; il fouilloit déja : Léopold prit le ſabre nud qu'il avoit ſur ſon lit, & comme le voleur ſe baiſſoit, il lui en porta un coup terrible que le hazard dirigea ſur le col, de ſorte qu'il tomba mort ſur le lit de Léopold, qui ſoudain appella & gronda les domeſtiques de ce qu'ils avoient laiſſé éteindre les bougies : il ordonna à l'un d'aller chercher de la lumiere, & à l'autre de garder la porte & d'empêcher que perſonne ne ſortît, parce que certainement il y avoit un voleur dans la chambre. Lorſqu'on eut apporté de la lumiere, & bien fermé la porte de crainte que le voleur ne s'échappât, on ſe mit à chercher, & l'on trouva auprès du lit de Léopold, l'hôte noyé dans ſon ſang, & le col à demi coupé. On m'en apporta la nouvelle : je maudis le moment où j'avois penſé de venir à Conſtantinople. Que devenir, diſois-je, quel parti prendre ? Etrangers, inconnus, nous allons être accuſés par les parens & les amis de ce ſcélerat ; & quoique nous ſoyons bien perſuadés qu'il nous voloit, nous n'aurons aucune preuve, aucun témoin à fournir pour notre juſtification. S'il n'eût été que bleſſé, on eût pu arracher de lui l'aveu de ſon crime, ou du moins nous juſtifier à force d'argent. Léopold diſoit, je n'ai rien à me reprocher : il fouilloit ſous le chevet de mon lit ; vraiſemblablement il m'eût tué, s'il eût penſé que

je fuſſe éveillé & que j'euſſe pû le reconnoître : je n'ai fait que le prévenir ; il a reçu la peine de ſes crimes : quoique mon intention ne fût pas de le tuer entierement, je n'en ai pourtant aucun remord. Vous n'êtes pas coupable au fond, lui dis-je ; mais qui le croira ? Je m'attendois à être traîné en priſon ; je me rappellois le danger que j'avois couru, quoique bien innocent, lorſque le malheureux Alberti paya de ſa vie un crime qu'il n'avoit pas commis. J'aurois deſiré trouver quelqu'un ſur qui pouvoir compter, pour lui confier ma bourſe, l'engager à ſolliciter pour nous, faire connoître la vérité aux juges, & les fléchir peut-être à force d'argent ; mais autre côté je craignois qu'un tel homme, s'il étoit une fois dépoſitaire de mon ſecret, tenté de s'approprier ma bourſe, au lieu de ſolliciter en notre faveur, ne fût le premier à précipiter notre ruine: j'étois dans le plus grand embarras. Léopold fut touché de ma triſteſſe : à quoi ſert de s'affliger, me dit-il ? toutes nos plaintes & nos regrets ne ſauroient jamais reſſuſciter le voleur ; au lieu de nous livrer à l'affliction, tâchons de trouver quelque expédient pour nous tirer d'affaire. Je n'en ſais aucun, lui dis-je tout troublé : je ſens à préſent qu'il vaudroit bien mieux pour moi avoir choiſi la ſageſſe que la fortune, quand je le pouvois. Eh bien ! ajouta Léopold, ſoyez tranquille : il fit venir tous mes gens, & leur recommanda le plus grand ſecret.

Léopold avoit obſervé derriere la maiſon un puits preſque abandonné & très-profond ; il chargea le cadavre ſur ſes épaules, aidé des deux écuyers, & le jetta dans le puits : il ordonna aux palefreniers de préparer les chevaux pour partir au point du jour, & leur recommanda ſur-tout de marquer beaucoup de gaieté, de rire & de chanter à l'ordinaire : il me diſtribua auſſi le rôle que je devois jouer. Lorſque tout fut prêt, je fis dire aux domeſtiques de l'hôtellerie d'apporter du vin & de choiſir le meilleur : je voulus qu'ils déjeûnaſſent devant moi ; je les excitai à bien boire, & après avoir un peu troublé leur raiſon, je leur donnai à chacun un ducat. Ils ſe livroient à la plus vive joie, en nous jurant qu'ils étoient au déſeſpoir de notre départ. Léopold leur aſſura que dans un mois nous ſerions de retour, & leur promit des gratifications plus conſidérables ; faites ſur tout nos adieux, leur dis-je, à l'hôte & l'hôteſſe, & dites leur que nous aurions été déjeûner avec eux, ſi nous n'euſſions craint de troubler leur repos.

Nous montâmes à cheval en riant & en jouant, & nous arrivâmes avant la fin du jour ſur les terres de l'Empire des Turcs. Nous demandâmes un guide & un paſſe-port ſur la frontiere pour ſix voyageurs. L'officier prépoſé à cet effet demanda quatre ducats pour chaque voyageur, un ducat par jour pour le

guide & autant pour l'interprête. Léopold se débattit quelque tems sur le prix, & céda à la fin. Nous traversâmes la Turquie ; peu-à-peu mes allarmes & mon chagrin de la mort de l'hôte de Constantinople, se dissipèrent, & je repris ma gaieté naturelle. La magnificence de la Cour Ottomane annonçoit cette puissance formidable qui menaçoit d'envahir l'univers, & qui depuis quelque tems faisoit trembler l'Empire des Constantins : là superstition & l'audace traçoient à ce peuple le chemin de la victoire. Je ne séjournai pas long-tems dans cette Cour ; je n'y voyois qu'un Tyran entouré d'une foule d'esclaves. Nous traversâmes la grande & la petite Walachie, le royaume de Basan, celui de Croatie, la Dalmatie, la Hongrie, la Pologne, le Dannemarck, la Suéde, la Norwége, la Bohème, la Saxe, la Franconie ; & j'arrivai à Ausbourg d'où je partis avec plusieurs marchands qui m'accabloient d'égards & d'attentions, parce que je les défrayois par tout. Je ne passois dans aucun de ces pays sans en observer les mœurs & la religion, & j'en ai toujours conservé des mémoires particuliers.

De retour à Venise, je voulus jouir de ma fortune ; je courus chez tous les marchands, je fis étaler les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus riches : je les payai tout ce qu'on en voulut. J'appris que la République avoit besoin d'une somme considérable ; je

l'offris & elle fut acceptée, ce qui me donna la plus grande considération : il n'eût tenu qu'à moi d'être inscrit dans le livre d'or des nobles Vénitiens ; on vouloit m'élever une statue, comme à un des bienfaiteurs de la République. Je commençois à douter si la fortune n'étoit pas préférable à la sagesse ; mais je me ressouvins que depuis que j'étois en possession de la bourse fatale, je n'avois pas songé à mes parens, quoique je les aie toujours aimés, & que je les eusse laissés dans une grande indigence : je me reprocherai toute ma vie cet oubli comme un crime : je résolus de réparer ma faute, & de partir incessamment pour Famagouste. J'achetai tout ce qui me parut être le plus de leur goût, & pour paroître dans ma patrie avec plus de faste, je fis marché d'une galere que j'acquis. J'arrivai triomphant dans l'Isle de Chypre. J'envoyai mes deux écuyers à Famagouste pour annoncer mon retour à Théodose & à Gratiane ; mais quelle fut ma douleur, lorsqu'ils me rapporterent qu'ils étoient morts l'un & l'autre; j'en fus inconsolable : c'étoit la quinzieme année depuis que je les avois quittés. Quelle joie n'eût-ce pas été pour moi, de leur procurer à la fin de leurs jours une opulence qu'ils étoient bien éloignés d'espérer, & de mettre mon pere à portée de se livrer à sa générosité, sans craindre d'épuiser mes richesses ! Cependant j'arrivai à Famagouste, où je

fus obligé de louer une maiſon ſpacieuſe pour mettre en ſûreté mes préſens, & les effets que j'avois achetés. Je pris un plus grand nombre de domeſtiques; ma maiſon fut ouverte à tous mes concitoyens : les uns me félicitoient ſincerement, & les autres ſe mirent l'eſprit à la torture pour deviner d'où pouvoit me venir une ſi grande fortune, d'autant mieux qu'ils ſavoient que j'étois parti ſans autre reſſource que mon induſtrie.

CHAPITRE X.

Mariage de Fortunatus.

L'HOMME riche n'eſt que le complice des injuſtices de la fortune, qui accumule ſur ſa tête des faveurs qu'elle devroit également diſpenſer à tous les hommes : le bon uſage qu'il en fait, peut ſeul le juſtifier de ce crime. Si par ſa libéralité il ne répare les torts de l'aveugle Déeſſe, qui ſans égard à ſon mérite ni à ſa vertu, l'a choiſi de préférence, c'eſt un dépoſitaire infidéle, qui détourne à ſon avantage, un bien commun à tous les hommes : auſſi quand même je ne ſerois pas naturellement généreux, quand je n'aurois pas hérité de mon pere de cette vertu qu'il porta peut être trop loin, mille événemens de ma vie ſur leſquels Léopold m'avoit appris

à réfléchir, m'en auroient fait sentir la nécessité. Il fut heureux pour moi que n'ayant pas choisi la sagesse, parmi les dons que m'offrit la fortune, je me fusse associé avec cet homme vertueux, qui suppléa par ses conseils à cette prudence qui doit régler l'usage des richesses, & qui leur donne tout leur prix.

Dès que j'eus rendu à la mémoire de mes parens tous les devoirs que put me suggérer la piété filiale, que j'eus élevé à leur cendre des monumens d'amour & de reconnoissance, je remis à Léopold une somme considérable pour l'envoyer à sa famille. Je sens bien, lui dis-je, que je devrois vous rendre à ses vœux; mais qui me guidera si vous m'abandonnez? L'éclat de la fortune peut m'éblouir & m'inspirer cet orgueil, que vous m'avez toujours fait craindre comme le plus grand des maux. Vous me tenez lieu de pere; ma confiance pour vous est sans bornes, vous ne pouvez pas en douter, après l'aveu que je vous ai fait du secret d'où dépend ma vie, mon honneur & tout ce que je puis posséder : il est vrai que cet aveu que vous teniez de l'amitié, vous l'avez tourné à mon avantage, en m'indiquant les moyens d'accoutumer les autres & moi-même à mon opulence, en ne m'y faisant arriver que par des gradations ménagées, & en amusant par des bienfaits l'envie qui n'eût pas manqué de s'acharner contre moi. Je ne dois mes richesses qu'au hazard; c'est

à vous que je dois l'art d'en jouir en paix, ſans trouble & ſans remords. Ce ſeroit cependant une injuſtice impardonnable de vous priver de revoir une tendre épouſe & une famille qui doit faire vos délices & votre conſolation ; mais ne peut-on point concilier votre tendreſſe pour eux, & votre amitié pour moi? Engagez-les de venir s'établir en Chypre. Un des plus grands biens, vous me l'avez dit vous-même, qu'un citoyen puiſſe faire à ſa patrie, eſt de faire conſtruire des édifices publics & particuliers ; c'eſt le moyen d'entretenir le peuple dans l'amour du travail, en lui faiſant du bien : auſſi, avant de commencer le palais que je fais bâtir, ai-je engagé pluſieurs particuliers à reconſtruire leurs maiſons, & j'ai fourni par deſſous main, à la dépenſe qu'ils étoient hors d'état d'en faire, en leur recommandant le plus grand ſecret, pour ne pas exciter de jalouſie. Il eſt naturel qu'une ville qui s'embellit, inſpire aux étrangers l'envie de venir s'y établir. J'ai donc penſé à acheter deux maiſons aux environs de mon palais que je fais réparer actuellement : j'ai dit hautement que j'étois chargé de cette commiſſion pour des étrangers qui vouloient habiter Famagouſte : je n'attens que votre aveu pour nommer votre épouſe, Sir Charles & le reſte de la famille à qui je les deſtine, ſi vous conſentez à les faire venir.

Léopold m'embraſſa en pleurant de joie,

il me jura qu'il ne me quitteroit jamais; que la mort ſeule pouvoit le ſéparer de moi; que le ſeul lien qui l'attachât à la vie, étoit ſa tendreſſe pour ſes enfans & pour ſon épouſe; & que puiſque j'avois trouvé le moyen de nous réunir tous, il me laiſſoit le maître. Je le priai d'écrire à ſon épouſe & à ſa famille, je joignis mes prieres aux ſiennes, & j'envoyai vers eux un Gentilhomme pour porter nos dépêches, avec des lettres de recommandation que le Roi de Chypre m'accorda pour celui d'Irlande.

Jean de Luzignan tenoit le ſceptre de ſes ancêtres; content de régner ſur un peuple qu'il s'attachoit à rendre heureux, il déteſtoit la fureur des conquêtes; il ambitionnoit moins de laiſſer un nom célébre dans l'hiſtoire, que de régner dans le cœur de ſes ſujets. J'eus le bonheur de lui plaire: il voulut me marier; il conſulta mon goût. Auprès de Famagouſte, le Comte Nimian, d'une naiſſance illuſtre, & peu riche, vivoit à la campagne, cultivant ſes terres, adoré de ſon épouſe, & prenant ſoin avec elle de l'éducation de ſes trois filles: il venoit rarement à la Cour, & n'y venoit que parce qu'il en aimoit le maître: il ſe trouvoit heureux de ſon état, & n'avoit d'autre ambition que de donner à ſes filles des époux qui penſaſſent comme lui. Le Roi, ſans me prévenir, ordonna au Comte de les mener à la Cour. Il lui dit ſes vues à

mon égard, & ne se réservai que de m'en laisser le choix. Le Comte connoissoit ma famille; mais je n'avois ni terre ni patrimoine, quoique j'eusse la réputation d'avoir beaucoup d'argent : mes dépenses, & l'exemple de mon pere le faisoient trembler : le Roi le rassura par tout ce que j'avois fait, & par l'immense quantité de richesses que je lui avois fait voir. Le Comte s'en rapporta entierement à lui, & alla chercher ses filles pour les présenter à la Reine. C'étoit la premiere fois qu'elles paroissoient à la Cour; elles y parurent avec décence, & avec un air de noblesse, qui l'emportoit sur les femmes qui y avoient vieilli; elles exciterent les desirs d'un sexe, & la jalousie de l'autre. Dans le tems qu'elles étoient chez la Reine, le Roi, sans m'avoir prévenu, me prit par la main, dit à Léopold de nous suivre, & me conduisit chez elle; il me présenta aux trois jeunes Demoiselles : c'étoient les trois graces; quand on les voyoit en particulier, on croyoit que celle qu'on voyoit ne pouvoit point avoir de rivale; quand elles étoient ensemble, il étoit impossible de marquer de la préférence à l'une, sans se répentir aussi-tôt de n'avoir pas préféré l'autre.

Le Roi les nomma l'une après l'autre; elles elles se prosternoient : il les retint; il voulut que je les entendisse, afin que je pusse juger par leurs discours, de leur esprit & de leur caractere. Il demanda à l'aînée ce qu'elle ai-

meroit mieux, ou de rester auprès de la Reine; ou avec le Comte Nimian son pere & la Comtesse sa mere. Sire, répondit-elle avec adresse, permettez-moi de ne pas répondre à votre question ; car si je pouvois choisir, je ne voudrois pas suivre mon avis ; je me conformerois à vos ordres & à la volonté de mon pere ; je dépens de lui, & il dépend de vous. Il demanda à la seconde, à qui de son pere ou de sa mere son cœur donnoit la préférence. Je les aime également l'un & l'autre, dit-elle ingénuement ; mais si j'avois quelque préférence pour l'un des deux, je serois fâchée que mon cœur le sentît, & je rougirois que ma bouche le prononcât, parce que je vois dans l'un & dans l'autre la même tendresse & la même amitié. Vous êtes la plus jeune, Cassandre, dit-il à la troisieme, & certainement celle de trois qui aime le plus à s'amuser: si je donnois un bal, & qu'un des Princes vînt vous prendre à danser, si en même tems votre pere & votre mere n'étant pas d'accord, l'un vouloit que vous dansassiez & l'autre vous le défendoit, au quel obéiriez-vous. Sire, répondit-elle avec esprit & avec vivacité, vous avez bien voulu observer que j'étois bien jeune : votre question est embarassante, & ma réponse ne pourroit que mécontenter l'un ou l'autre. Dans l'impossibilité où je suis de me décider, je supplie votre Majesté de me donner, pour y répondre, le tems de consulter

l'un & l'autre : & s'ils ne veulent point décider, dit le Roi ; je vous ſupplierai encore de me donner du tems pour prendre conſeil des perſonnes les plus ſages.

Après que le Roi eut encore reſté quelque tems, il ſe retira ; nous le ſuivimes. Eh bien, me dit-il Fortunatus, vous avez vu trois belles perſonnes ; y en a-t-il quelqu'une dans le nombre à qui vous fuſſiez bien aiſe d'être uni? Sire, lui répondis-je ; toutes les trois ont tant de graces, ont une beauté ſi raviſſante, que je ne ſai à laquelle donner la préférence. Si elles vous ont également frappé, reprit le Roi, voulez-vous que je choiſiſſe pour vous? Il les nomma l'une après l'autre : à meſure qu'il m'en donnoit une, mon cœur faiſoit l'éloge de ſes ſœurs, & voloit vers elles ; & quand je venois à les comparer, j'étois plus embarraſſé que jamais. Enfin dans cette perplexité, je ſuppliai le Roi de me permettre de conſulter Léopold : le Roi y conſentit ; nous nous retirâmes à l'écart ; Léopold ne voulut point décider le premier, dans la crainte que celle qu'il choiſiroit, ne fût point à mon gré, ou que celle que je prendrois, ne fût pas celle qu'il auroit préférée : il imagina un moyen ; ce fut d'écrire chacun en particulier le nom de celle qui nous viendroit dans l'idée, & de nous le communiquer. Il ſe trouva que chacun de nous avoit écrit le nom de Caſſandre. Je fus enchanté qu'il penſât comme

moi : il est vrai que mon cœur avoit toujours penché pour elle ; mais comme entre trois personnes aussi-belles l'une que l'autre, il n'y avoit qu'un secret mouvement qui pût me décider, je craignois d'être injuste envers ses sœurs, & d'être entrainé par une prévention aveugle. J'allai donc remercier le Roi de m'avoir permis de choisir, & je lui demandai Cassandre. Il applaudit à mon choix, me ramena chez la Reine, & dit à Cassandre en me présentant à elle, que si elle vouloit accepter mon cœur & ma main, elle me rendroit le plus heureux des hommes, & lui le plus content des Souverains, par l'intérêt qu'il prenoit à elle & à moi. Cassandre rougit, baissa la vue, & fit entendre au Roi, qu'elle ne pouvoit ni refuser ni accepter ; l'un, parce qu'il étoit en droit d'ordonner, & que ses ordres étoient sacrés pour elle ; l'autre, parce qu'elle étoit trop soumise aux volontés de son pere & de sa mere, pour former aucun engagement sans leur aveu. Le Roi la tira d'embarras, ou plutôt la jetta dans un nouveau, en l'assurant que ses parens lui avoient confié toute leur autorité à cet égard, sur celle de trois que Fortunatus choisiroit ; qu'à la verité il avoit hésité quelque tems ; mais qu'une secrete simpathie, fondée autant sur la conformité du caractere que sur la beauté, l'avoit entraîné vers elle. Le Roi dit ces mots pour consoler les sœurs de Cassandre, qui voyoient avec quel-

que peine leur cadette ſe marier avant elles, plus avantageuſement qu'elles ne pouvoient eſpérer de l'être jamais. Je les conſolai le mieux qu'il me fut poſſible. Le Roi ſans différer plus long tems, fit faire en ſa préſence la cérémonie de notre mariage, après avoir obtenu le conſentement de Caſſandre. J'envoyai un courrier à Famagouſte qui m'apporta les bijoux & les pierreries que j'avois achetés à Veniſe : je préſentai les plus beaux au Roi & à la Reine; je partageai les autres entre Caſſandre & ſes ſœurs : j'en diſtribuai de moins précieux aux Dames de la Reine, & à toute la Cour. Le Roi envoya chercher le Comte de Nimian & ſa femme : je ſavois qu'elle étoit un peu fâchée que mon choix fut tombé ſur la plus jeune de ſes filles ; je chargeai Léopold de lui remettre de ma part quinze cens ducats, ce qui l'appaiſa entierement.

Le Roi avoit donné ſes ordres pour que la nôce fût célébrée à la Cour. Le Comte & la Comteſſe arriverent : quoique le Roi leur eût toujours fait l'accueil le plus gracieux, il redoubla encore les témoignages de ſon amitié pour eux ; il leur dit qu'il ſe chargeoit des frais de la nôce, & qu'on n'attendoit qu'eux pour commencer la fête. Je ſuppliai le Roi de me permettre de la célébrer dans mon nouveau palais de Famagouſte. Comme ſon deſſein n'avoit été que de m'épargner cette dépenſe, il y conſentit. J'allai plus loin : je lui

demandai d'honorer ces fêtes de ſa préſence avec la Reine & leur ſuite. Il ne pût s'empêcher de me marquer ſa ſurpriſe ; cependant il me e promit. Il ſe chargea de m'amener la Reine, Caſſandre, mon Beau-pere, ma belle mere, & une partie de ſa Cour : il y vint le troiſieme jour. Il trouva tout diſpoſé pour le recevoir. Tout le monde parut étonné de la magnificence de mon palais : les meubles les plus riches, les vaſes les plus précieux, les bois les plus rares, les tableaux & les ſtatues des plus grands maîtres, tout y étoit prodigué ; le goût le plus recherché avoit préſidé juſques ſur la moindre choſe. Je ſus que, malgré toute cette opulence, ſa mere s'étoit plainte à ſon mari de ce que je n'avois aucun fonds de terre : auſſi le lendemain, lorſque les parens de mon épouſe vinrent me demander ſur quoi j'aſſurois ſa dot ; je leur répondis que mon pere étant mort pauvre, ne m'avoit laiſſé aucun patrimoine ; que je n'avois ni Comté ni Seigneurie ; mais que je leur donnerois cinq mille ducats en argent, dont ils pourroient acheter une terre. Le Roi dit que puiſque c'étoit mon intention, nous ſerions ſatisfaits avant la fin du jour. En effet, il envoya chercher le Comte de Ligorne qui vouloit ſe défaire de ſa Comté, ſituée à trois lieues de Famagouſte, & l'affaire fut terminée tout de ſuite pour ſept mille ducats La mere de Caſſandre me témoigna ſa ſatisfaction, me prit

par la main ; son époux donna la sienne à Cassandre. Nous allâmes à l'église que j'avois fondée auprès de mon palais, & quand toutes les cérémonies furent faites, nous nous rendimes au festin da la nôce, qui fut plus magnifique encore que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.

Je cherchai tous les moyens de procurer du plaisir aux convives ; je proposai trois prix de joutes & tournois : l'un étoit un diamant de six cents ducats, qui devoit être disputé pendant trois jours par les Chevaliers & les Gentilshommes ; le second de quatre cents ducats, pour les habitans & bourgeois de Famagouste, dont je voulois me conserver l'amitié ; & le troisiéme pour les écuyers des Chevaliers. Ces jeux durerent quinze jours, pendant lesquels il n'y eut point d'intervalle entre les danses, les tournois, les joutes, les courses & les festins. Le Roi, sa Cour & les parens de ma femme s'en retournerent plutôt qu'ils n'avoient projetté, craignant que la dépense excessive qu'ils me voyoient faire, n'épuisât ma fortune, dont le seul Léopold & moi connoissions le fond inépuisable. Après avoir accompagné le Roi, & lui avoir marqué ma reconnoissance de ses bontés, je revins auprès de Cassandre ; & quand il n'y eut plus d'étrangers, je donnai un festin pendant huit jours à tous les habitans de Famagouste, grands & petits.

La famille de Léopold étoit arrivée ; je re-

vis avec joie Sir Charles & son épouse, que je présentai à la mienne ; elle étoit instruite de tout ce que je devois à Léopold : je le fis venir le lendemain à mon lever. Mon cher ami, lui dis-je, mon pere, car je vous dois bien ce titre, vous voilà au sein de votre famille ; je veux vous rendre absolument à elle : choisissez de tous les moyens, celui par lequel il me sera le plus facile de contribuer à votre bonheur. Je sais l'usage des gens riches & puissans, lorsqu'ils ont auprès d'eux des serviteurs utiles : tant qu'ils esperent d'en tirer avantage, ils les retiennent par des caresses & des bienfaits ; lorsqu'ils n'en ont plus besoin ils les abandonnent, également ingrats dans l'un & l'autre cas. J'abhorre cette maniere de penser ; vous avez quitté votre famille, vous avez renoncé à votre liberté pour moi ; vous donner l'un & l'autre n'est qu'une restitution que je vous fais : mes dons ne sont que le salaire des peines que vous avez prises ; ma confiance & mon amitié sont les seuls présens pour lesquels j'exige votre reconnoissance ; marquez-la moi, en me disant naïvement quel est celui des trois offres que je vais vous faire qui vous plaira le plus. Si l'amour de votre patrie vous fait regarder la mienne comme une patrie étrangere, & que vous vouliez finir vos jours en Irlande, j'engagerai votre famille à y retourner avec vous, & je vous y donnerai une fortune telle que

vous pourrez la desirer. Si vous voulez demeurer à Famagonste, je vous destine pour votre épouse & pour vous une maison, je vous assurerai autant de revenu qu'il vous en faudra pour entretenir des domestiques & un état digne de mon ami : si enfin vous voulez demeurer avec moi, dans mon Palais, vons y serez honoré & chéri comme moi. Voyez, vous êtes le maître de votre sort. Je suis vieux, dit Léopold la larme à l'œil ; si je désirois de rétrograder vers mes jeunes années, ce ne seroit que pour les employer encore à vous servir : j'aime ma patrie ; mais au sein de ma famille & auprès de vous, ma patrie est ici. Ce qui nous fait aimer notre pays, n'est ni le climat, ni la terre qui nous a nourris ; elle a par-tout les mêmes propriétés, & un seul soleil éclaire tout le monde : ce qui nous la fait aimer, c'est que notre ame y forme ses premiers attachemens. Tout ce qui peut être l'objet des miens, vous l'avez réuni autour de moi ; ainsi je ne retournerai point en Irlande. Si vous êtiez seul, je resterois auprès de vous ; mais votre maison est composée d'une jeunesse folâtre & légere ; votre épouse est la beauté même : j'honore & je respecte sa vertu ; mais un vieillard porte l'ennui au sein des jeux & des plaisirs ; malgré lui-même, il se rend incommode ; la présence d'un homme infirme afflige les bons & fait rire les méchans : je gênerois ou je

ſerois obligé de me gêner. J'accepte donc la retraite que vous m'offrez avec mon épouſe : vieillis enſemble, nous ne pouvons être un objet inſupportable l'un à l'autre ; nous nous conſolerons & nous nous aiderons dans nos infirmités. Tout ce que je vous demande, c'eſt que juſques à ce que ma raiſon s'éteigne avec mes forces, vous daigniez ne pas mépriſer mes avis. Ah ! mon cher Léopold, lui dis-je, ne me les refuſez pas ; les conſeils d'un ami tel que vous, ſont trop précieux pour n'être pas ſuivis. Auſſi-tôt je le mis en poſſeſſion de ſa maiſon, & je lui aſſurai cent ducats par mois & autant pour ſa femme. Il y vécut tranquille, indépendant, libre & peut-être par-là plus mon ami encore qu'il ne l'avoit jamais été : car quelque union qui regne entre deux amis dont l'un eſt le maître, l'amitié ſouffre de cette inégalité : d'ailleurs la liberté donne à tous les ſentimens une énergie que la ſervitude ne peut donner. Léopold ne manquoit pas un ſeul jour de me voir, ſoit à l'égliſe, ſoit à la promenade ou chez moi.

Léopold jouit peu de tems de ſa liberté ; il étoit d'un âge très-avancé ; il fut attaqué d'une maladie mortelle : j'envoyai de tous côtés chercher les médecins les plus habiles, mais leur art ne put retarder ſon dernier moment. Il me fit appeller, me renouvella les témoignages de ſa reconnoiſſance ; & du ton dont

dont un voyageur qui part pour un pays où il espere d'être dans peu rejoint par son ami, il me fit ses adieux & reçut les miens. Moins philosophe que lui, sa mort me plongea dans la plus vive affliction : je voulus qu'il fût enterré dans le tombeau de mes peres. Eussé-je été du sang royal, je n'aurois pas cru offenser leur ombre ; Léopold étoit vertueux, & la noblesse n'est que la vertu reconnue & transmise des peres aux enfans. Où la vertu cesse, la noblesse finit, & l'homme dégenere.

CHAPITRE XI.

Naissance de D. Ampedo & de D. Andolosio. Nouveau départ de Fortunatus.

CASSANDRE partageoit le chagrin que je ressentois de la perte de Léopold ; elle l'aimoit malgré son âge, estimoit sa prudence & respectoit sa vertu ; nous nous attachâmes à consoler sa famille & sa veuve ; nous tâchâmes de les distraire de leur douleur par nos caresses & par nos bienfaits : mais ce qui aida le plus à les consoler, ce fut l'intérêt qu'ils voyoient que nous prenions à cette mort.

Les desirs satisfaits n'avoient fait qu'augmenter l'amour entre Cassandre & moi ; je ne respirois que pour elle, elle ne vivoit que

pour moi : deux ans s'écoulerent comme deux jours dans cette félicité. Nous n'avions point encore d'enfans, cependant ma bourse devoit perdre sa vertu si je mourois sans postérité. Enfin le ciel exauça mes vœux ; Cassandre devint grosse, & mit au monde un garçon que j'offris au ciel en naissant : je lui achetai dès ce moment une terre d'un revenu considérable, dont je lui fis porter le nom, & je l'appellai Don Ampedo. Un an après, elle me donna un autre fils, que j'appellai Andolosio, du nom d'une autre terre que je lui assignai : je voulus les élever moi-même, & graces au ciel, ils répondirent aux soins que je pris de leur éducation. Je n'eus point d'autres enfans pendant l'espace de quinze ans que je restai encore avec Cassandre. Au bout de ce tems, après un repos si délicieux, il fallut accomplir le vœu que j'avois fait à Constantinople ; vœu dont je n'ai point encore parlé, parce que l'accomplissement devoit interrompre le cours d'une vie si douce.

Lorsque l'hote de Constantinople déroba ma bourse, & que je crus tout perdu pour moi, je fis un vœu, peut-être témeraire, puisque son accomplissement devoit priver mon épouse d'un appui & mes enfans d'un pere, dont ils avoient encore besoin. Je promis au ciel, si je retrouvois ma bourse, de parcourir avant ma mort les pays soumis aux infideles ; & de délivrer de leur joug le plus de

Chrétiens que je pourrois. J'avois retardé jusqu'alors l'exécution de mon projet; mais intérieurement j'étois toujours agité de remords; ma fortune n'avoit pû les calmer: j'avançois en âge, & je craignois que la mort ne me surprît. Je n'aurois pas voulu, pour rien au monde, manquer à la parole que j'aurois donnée à quelque homme que ce fût, & comment aurois-je pû, sans honte, manquer à l'Être suprême? Je n'osois cependant en parler à mon épouse; j'étois dans la plus grande tristesse; plus je retardois, plus mon amour redoubloit: elle s'apperçut de mon chagrin, & se hasarda de m'en demander la cause. Je ne lui avois jamais confié les vertus de ma bourse; je prétextai une autre raison du vœu que j'avois fait; je lui dis que le tems de l'accomplissement étoit arrivé, que je ne pouvois retarder davantage; que je la priois de ne point s'affliger, & que je reviendrois le plutôt qu'il seroit possible. Cassandre fut consternée; la tristesse la plus profonde s'empara de son esprit; elle étoit comme insensible; bien-tôt une paleur effrayante couvrit ce front céleste, où l'enjouement avoit toujours éclaté. Je fus allarmé de son état; je la rappellai à la vie: alors un torrent de larmes inonda son visage. Cruel! me dit-elle, vous voulez m'abandonner aujourd'hui que vous savez que ma vie est attachée à la vôtre: vous m'avez fait frémir mille fois

des aventures qui vous ſont arrivées dans vos voyages, & vous voulez vous y expoſer encore : ah ! ne comptez pas du moins partir ſans moi. Cette idée me fit trembler ; je lui repréſentai qu'accoutumé comme je l'étois à voyager, je n'avois rien à craindre, au lieu qu'elle ſuccomberoit à la fatigue ; que d'ailleurs nos enfans ne pourroient ſe paſſer d'elle. J'aime mes enfans plus que moi-même, reprit-elle ; mais je t'aime plus qu'eux : eh ! que m'importe le reſte du monde, quand il s'agit de toi ? non, je n'y puis conſentir : tu voudrois me cacher en vain les périls de cette funeſte entrepriſe. Quoi ! ſi, lorſqu'à la fleur de ta jeuneſſe, guidé par un homme dont la ſageſſe conſommée veilloit ſur tes jours, tu t'es vu pluſieurs fois ſur le point de périr, que n'as-tu pas à riſquer dans un âge où tu n'as plus les mêmes forces, ni les mêmes reſſources ? Tu vas parcourir des pays barbares, chez des peuples infideles qui ne connoiſſent ni les droits des nations ni ceux de l'humanité. Eh ! qui t'a dit qu'ils ne te feront pas ſubir le ſort des malheureux que tu te proposes de délivrer ? Ton vœu eſt injurieux au ciel même ; car enfin ; c'eſt par une préſomption condamnable que tu t'es flatté de triompher des difficultés qui ſont au-deſſus de tes forces ?

Je combattis ſes objections autant qu'il me fut poſſible ; je lui oppoſai la néceſſité d'o-

béir à un ſerment ſolemnel : rien ne put la perſuader ; elle employa les prieres, les careſſes, & enfin les larmes de ſes enfans qu'elle fit venir, & qui ſe proſternerent à mes pieds. Mon cœur avoit bien de la peine à réſiſter à des ſecouſſes ſi violentes : eh bien ! lui dis-je, j'ai fait vœu de délivrer autant de chrétiens que je pourrois ; je n'ai pas fait ſerment de les délivrer tous en perſonne : permettez-moi de partir ; je retournerai en Turquie ſeulement ; quand j'aurai ramené ceux de ce pays, & que je connoîtrai le prix que les infideles mettent à leurs eſclaves, j'aurai un homme de confiance qui ira dans la Perſe, dans les Indes & partout où ce commerce a lieu ; & moi je reviendrai tranquillement finir mes jours avec vous au ſein de notre famille. Ce voyage ne ſera pas long : cependant je vous laiſſe d'immenſes richeſſes ; vous pouvez en diſpoſer à votre gré ; mais il n'y a que Dieu & la mort qui puiſſent me dégager de ma parole.

Caſſandre vit l'impoſſibilité où elle étoit d'empêcher mon départ : je pleurai avec elle ; je fis tout ce que ma tendreſſe put m'inſpirer pour la conſoler ; mon ame n'étoit pas moins en proie à la douleur que la ſienne : enfin elle ſe réduiſit à m'exhorter de revenir le plutôt qu'il me ſeroit poſſible, & à conſerver pour elle & pour nos enfans l'amitié que je leur avois toujours témoignée. Je

ne comprends pas au moment où j'écris ; comment j'eus la force de m'arracher de ses bras. Que l'homme est présomptueux & téméraire dans ses engagemens envers l'Etre suprême ! Il dispose d'un avenir qu'il ne connoît pas ; il compte sur des événemens qu'il ne peut prévoir ; il juge par le présent de ce qui doit arriver, & regarde comme nécessaire tout ce qui n'est que possible. Enfin, victime de ma promesse, pour adoucir les regrets de notre séparation, je pris à l'égard de Cassandre, les mêmes précautions que j'avois prises lorsque je quittai la famille de Léopold ; je lui persuadai qu'il étoit indispensable pour moi d'aller prendre congé du Souverain qui m'avoit comblé de ses bontés, & que je viendrois ensuite passer quelques jours avant mon départ ; elle le crut.

J'avois fait construire une galere ; je pris quatre écuyers & un domestique nombreux ; je feignis de prendre la route de la Capitale ; mais à une lieue de Famagouste, je pris le chemin de la mer, & j'allai vers une rade où m'attendoit ma galere, sur laquelle je n'avois que trois passagers ; le reste de l'équipage étoit formé de mes gens : ce fut là que je m'embarquai, tournant sans cesse ma vue vers mon palais, que je ne pouvois appercevoir à cause de l'éloignement.

CHAPITRE XII.

Voyages, tentation de Fortunatus ; il enleve le chapeau enchanté.

LE premier port où je débarquai fut Alexandrie : j'y pris un guide & un interprête ; on demanda qui j'étois : mes gens répondirent que je m'appellois Fortunatus, que j'étois de Famagoufte en Chypre, & que la galere & tout l'équipage m'appartenoient en propre. Le Soudan d'Egypte y tenoit fon Empire : je defirai de lui être préfenté ; je voulois lui offrir mon préfent, felon l'ufage des marchands qui, avant d'entrer dans la ville, lui envoyoient les leurs. Ayant obtenu la permiffion de le voir, j'étalai une grande quantité de pierreries d'un prix exceffif. Lorfque le Soudan les apperçut, il parut étonné ; il crut que je les avois apportés pour les vendre, & me demanda combien je les eftimois. Je lui demandai à mon tour, s'il les trouvoit de fon goût : il me dit qu'il en avoit vu peu d'auffi belles : je le priai de les recevoir ; il trouva bien extraordinaire qu'un feul Marchand pût faire un préfent fi confidérable, qu'une république telle que Venife ou Florence ou Gênes, ne fauroit en faire d'auffi magnifiques. Le Soudan voulut me furpaffer

en générosité : il ordonna devant moi qu'on apportât dans ma galere cent quintaux d'épiceries ; présent qui valoit beaucoup mieux que le mien ; mais je me jettai à ses genoux, & le priai d'échanger ce superbe don en esclaves chrétiens, & de m'en donner le nombre qu'il voudroit ; le Soudan surpris, ordonna que ces cent quintaux d'épiceries me fussent apportés par deux cens chrétiens qui resteroient dans ma galere & qu'il me donnoit. Ce don étoit au-dessus de mes espérances. Les Marchands Vénitiens & Florentins en conçurent contre moi la plus grande jalousie : ils murmuroient contre le Soudan. Eh ! quoi, disoient-ils, nous lui faisons des présens une & souvent deux fois par année ; nous demeurons dans son pays, nous entretenons, & nous faisons circuler l'abondance dans le royaume, & jamais il ne nous a rien donné ; jamais il n'a accordé la moindre faveur à notre république ; & ce Fortunatus, un simple particulier, qui ne fait que d'arriver à la Cour, est comblé de graces ! Cependant j'achetois beaucoup, ce qui leur faisoit croire que je portois un préjudice considérable à leur commerce, parce que je pourvoirois tout le pays de leurs marchandises, & que par là je les forcerois à les donner à meilleur marché. Ils chercherent donc le moyen de me perdre dans l'esprit du Ministre du Soudan, & voulurent l'engager par un don magnifique, à n'accorder aucune protection

ni à moi ni aux miens. Dès que je le ſus, je fis un préſent plus magnifique encore : ils en firent de nouveaux, & je couvrois toujours les leurs par la richeſſe des miens. L'Amiral prenoit de toutes mains, & favoriſoit les uns & les autres, en me marquant toujours quelque préférence. La conduite & l'état que je tenois dans Alexandrie, diſpoſerent ſi bien le Soudan, qu'il m'invita à dîner avec quelques-uns de la galere ; ce qui augmenta la jalouſie des marchands & des nations ; ils étoient fâchés d'avoir ſi mal employé leurs prodigalités.

Tous les vaiſſeaux qui entrent dans le port d'Alexandrie avec des marchandiſes, ne peuvent y reſter que ſix ſemaines, ſoit qu'ils aient acheté ou non : ce terme alloit expirer, & je tenois ma galere prête à partir. Je l'envoyai en Eſpagne, en Portugal, & de là à Famagouſte. J'avois donné ordre aux eſclaves chrétiens de ſe préſenter à mon épouſe ; je chargeai le pilote d'une lettre pour elle, & je lui recommandai d'être de retour dans deux ans à Alexandrie, & pendant ce tems je me propoſois de voir l'empire des Perſes, le Catai, la Tartarie, & toutes les contrées qui ſont dans cette partie.

Après le départ de ma galere, j'allai chez l'Amiral, & je le priai d'obtenir du Sultan un guide & un interprête, & des lettres de recommandation pour les Souverains des lieux

où je desirois aller. Quelques Seigneurs voulurent m'accompagner ; j'eus un grand nombre de domestiques, & je distribuai l'argent à pleines mains. Je traversai la Perse, je parcourus le Catai, & je parvins aux Indes, dans les pays soumis à la domination du Pretejan, auquel je fis des présens considérables, ainsi qu'à tous ses Officiers. Il me donna des lettres de recommandation pour aller à Calicut où croît le poivre & le gingembre, pays dont les habitans vont toujours nuds à cause de l'excessive chaleur du climat. Par-tout où je trouvois des chrétiens dans les fers, je les rachetois ; & lorsqu'ils étoient libres, je leur donnois le choix de revenir dans leur patrie, ou, s'ils en avoient perdu le souvenit, d'aller former des établissemens dans les pays où ils pourroient vivre en liberté.

Lorsqu'enfin la terre manqua à mes desirs, je repris le chemin d'Alexandrie : j'entendois au fond de mon cœur la voix de mon épouse & de mes enfans qui me rappelloient auprès d'eux ; je pris une nouvelle route, afin de voir de nouveaux climats. J'achetai un chameau, je traversai des déserts d'une grande étendue ; je parvins sur la montagne Sinaï, & de là j'allai à Jérusalem visiter cette sainte Cité ; enfin je me rendis à Alexandrie. Le Ministre du Sultan vint au-devant de moi ; il attendoit mon retour avec impatience : il eut le plus grand plaisir en écoutant les détails où j'entrai

au ſujet de mes voyages ; j'amenois avec moi une grande quantité de bêtes ſauvages les plus rares, & des morceaux très-précieux.

Il y avoit peu de jours que j'étois à Alexandrie, lorſque je vis arriver ma galere chargée de toute ſorte de marchandiſes; & ayant triplé par les profits, la valeur de ce qu'elle avoit emporté ; je n'y fus ſenſible que parce que mes gens s'étoient enrichis : ils me donnerent les plus heureuſes nouvelles de Caſſandre & de mes enfans ; j'en benis le ciel. J'ordonnai à mes facteurs de ſe défaire le plutôt qu'ils pourroient de leurs marchandiſes, promettant de les défrayer de ce qu'ils ne gagneroient pas par le bon marché que je leur dis d'en faire, afin d'avoir plutôt vendu ; ce qui fut fait en trois ſemaines.

J'étois à la veille de mon départ ; j'avois ordonné à mes gens de s'embarquer & de ſe mettre en rade, lorſque l'Amiral vint me prendre par la main, & me conduiſit au palais du Soudan. Ce Monarque me revit avec joie; il me demanda le recit de mes aventures dans les pays que je venois de parcourir. Je les lui racontai, après l'avoir remercié de ſes lettres de recommandation, & de l'agrément dont elles m'avoient fait jouir : il me retint à dîner avec lui, après quoi je lui demandai la permiſſion de faire des préſens à ſes Officiers. Il me le permit : il fut étonné de ma généroſité, me fit mille careſſes, & voulut me

montrer ce qu'il avoit de plus rare. Il me conduisit dans une tour à plusieurs étages, dans chacun desquels étoient des chambres spacieuses & voûtées : dans la premiere, les diamans, l'or & l'argent monnoyés étoient entassés & formoient des piles, comme le bled dans les greniers ; des jours menagés dans la voûte, & qui donnoient à plomb sur ces tas, jettoient dans cette chambre, un éclat que les yeux ne pouvoient supporter, & peignoient la voute de mille arcs-en-ciel qui sembloient réaliser dans ce lieu, ce que la fable nous raconte du palais du soleil. La seconde contenoit des blocs d'or & des coffres remplis de ce métal. Les joyaux de la couronne, & ceux dont la Cour se paroit dans les grandes fêtes, étoient dans la premiere du second étage ; dans la seconde étoient les productions les plus extraordinaires de la nature dans les regnes minéraux & végétaux. Les chambres de l'étage au-dessus, étoient destinées aux productions du regne animal. Chacune de ces chambres conduisoit à des cabinets particuliers, ornés de statues rares de l'antiquité, & des morceaux des plus anciens Peintres. Dans un de ces cabinets j'admirai deux chandeliers d'or que soutenoient des escarboucles d'une énorme grosseur. Le Soudan qui jouissoit de ma surprise, me dit qu'il avoit une piece qu'il prisoit plus que tout cela. Je ne pouvois pas imaginer qu'il y eût rien dans le monde d'aussi précieux. Alors il me prit par

la main & me conduiſit dans ſon appartement; tout y reſpiroit la grandeur & la magnificence; il ouvrit un coffre & en tira un feutre ſans poil, en me diſant que ce tréſor valoit bien tous les autres : on peut ſe procurer des joyaux, de l'or & de l'argent ; il ſuffit que la terre les produiſe; mais un tel chapeau eſt au-deſſus des forces de la nature. Je lui dis qu'à la verité ce chapeau par lui-même paroiſſoit être fort peu de choſe, mais que ſans doute il avoit quelque vertu ſecrette ; que je deſirois la connoître, ſi, cependant il n'y avoit pas d'indiſcrétion à le demander. Je vais vous l'expliquer, me dit-il; quand je le mets ſur ma tête, je me trouve ſoudain par-tout où je deſire d'être : s'il y a quelque partie de chaſſe, & que je m'ennuie dans mon palais, je mets mon chapeau ; auſſi-tôt je ſuis au fond des forêts & j'enleve leur proie aux chaſſeurs. Il n'arrive que trop ſouvent que la jalouſie des Généraux met la confuſion, & jette le découragement dans les troupes ; que loin des yeux du Souverain, tel général qui pourroit aiſément faire gagner une bataille, s'il faiſoit ſon devoir, reſte dans l'inaction, afin que le Général qui commande & dont il envie le rang ſuprême, ſoit battu & que le traître ſoit mis à ſa place : mon chapeau me tranſporte ſur le champ de bataille, & jugeant par moi-même de la verité, je punis ou je recompenſe avec connoiſſance de cauſe : mes Miniſtres ne peuvent m'en

impoſer; je penetre juſqu'au fond du cœur de mes courtiſans; ſi je ſoupçonne qu'une maîtreſſe me trompe, ou qu'un ami me trahit, j'éclaircis auſſi-tôt mes ſoupçons, dont je me punis quand ils ſont injuſtes, en leur accordant de nouvelles graces. Je ſuis à l'égard de mes ſujets, comme l'œil de la providence; auſſi la juſtice regne-t-elle dans toutes leurs actions.

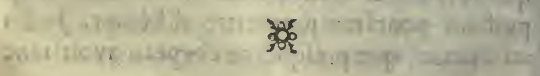
Je demandai au Soudan ſi ce chapeau n'avoit cette vertu que pour lui. Je n'en ſais rien, me dit-il, je ne l'ai jamais fait eſſayer à perſonne; je vous avoue, ajouta-t il, que quelquefois les expériences que j'en ai faites m'en ont dégouté, & que j'aurois préféré l'ignorance aux funeſtes lumieres qu'il ma données. Souvent je vivois tranquille au ſein de l'amour & de l'amitié; ma funeſte curioſité ma fait voir les trahiſons les plus horribles: alors j'ai déploré le malheur d'être détrompé. Que de crimes que j'aurois voulu ne pas connoître, pour n'être pas obligé de les punir! Mais, repris-je, n'êtes vous pas le maître de ne pas en faire uſage? Cela eſt vrai, répondit-il; mais l'injuſte curioſité, cette maladie de l'eſprit humain dont la défiance & la vanité ſont les ſources, permet-elle d'uſer avec prudence de la facilité qu'on a de la ſatisfaire? En ce cas, lui dis-je, n'êtes vous pas le maître encore de vous défaire de ce don perfide? Il ne répondit rien: cependant je me diſois à moi-même, que la vertu de ce chapeau, jointe à celle de

ma bourſe, feroit un riche patrimoine pour mes enfans. Tour à tour je careſſois & repouſſois cette idée ; enfin me dis-je, quel tort ferois-je au Sultan, ſi je le lui enlevois ? ce don ne lui eſt-il pas à charge ? Il eſt comme un homme qui croupit lâchement aux pieds d'un objet qu'il adore & qui le tyranniſe, d'une coquette qui le rend le plus malheureux des mortels, & des bras de laquelle il n'a pas la force de ſe dégager : délivrons-le de ce fatal tréſor ; il en gemira d'abord ; il s'en félicitera enſuite ; je ne puis lui donner un meilleur témoignage de ma reconnoiſſance.

C'eſt par ces argumens ſophiſtiques que je me confirmai dans la réſolution où j'étois de m'emparer du chapeau : mais ce qui me décida, fut l'abus qu'il pouvoit en faire ; car parmi les avantages qu'il en retiroit, il compta celui de connoître le fond des conſciences. Lorſque, m'avoit-il dit, je ſuſpecte quelqu'un de mes ſujets de n'être pas de la même religion que la mienne, auſſi-tôt je me tranſporte au ſein de ſa famille, & ſans être apperçu, je m'en inſtruis par moi-même ; & ſi c'eſt un infidele, dès le lendemain, pere, mere, enfans, j'envoie tout chercher, & je leur donne le choix, ou des fers, ou de ma croyance. C'eſt à mon chapeau que je dois les eſclaves que je vous ai donnés. Ce motif étoit trop puiſſant pour me permettre d'héſiter. Je dis au Prince, que puiſque ce chapeau avoit tant

de vertu, il devoit être bien lourd à porter sur la tête. Non, me répondit-il, je ne trouve pas qu'il le soit plus qu'un autre, jugez-en vous-même ; aussi tôt il le pose sur ma tête: en vèrité, lui dis-je, j'avois de la peine à me persuader qu'il fût aussi léger, & que vous eussiez assez de confiance pour m'en couvrir: aussi tôt je désirai d'être dans ma galere & je m'y trouvai. Le Sultan fut étonné de me voir disparoître, sentit son imprudence : il ordonne qu'on me poursuive, & qu'on me jette dans les fers ; mais ma galere avoit gagné la pleine mer, & j'étois hors de la vue d'Alexandrie, avant que ses soldats & ses matelots n'eussent appareillé.

Le Sultan se livroit au désespoir : il s'en seroit vengé sur les chrétiens ; mais heureusement, il n'en restoit plus dans ses Etats. Ses sujets furent au comble de la joie ; ceux qui triompherent le plus de ce vol, furent les Marchands de Florence, de Venise & de Gênes: ils étoient charmés que je les eusse vengés de la préférence qu'il m'avoit donnée sur eux: d'ailleurs ils comptoient pour beaucoup, que jamais je ne reparoîtrois après ce coup hardi, & que je ne les inquiéterois plus par mes ventes à meilleur marché, & par mes achats éternels.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Retour de Fortunatus, ses chagrins au milieu de sa prospérité. Mort de son épouse.

Dès que ma galere eut perdu de vue les côtes d'Alexandrie, & qu'elle n'eut rien à craindre du Soudan, je mis mon chapeau & je desirai de me trouver à Famagouste auprès de ma chere Cassandre & de mes enfans. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma premiere expérience, comme il étoit arrivé souvent au Soudan; je trouvai ma famille en prieres, formant des vœux pour ma santé & pour mon retour. Je les embrassai : mon épouse s'évanouit dans mes bras de joie & de plaisir; mes enfans pressoient mes genoux qu'ils arrosoient de larmes d'allegresse : ils furent étonnés de me voir seul; je leur dis que l'empressement que j'avois de les voir, m'avoit fait devancer ma galere; & je ne me montrai dans Famagouste que lorsqu'elle fut arrivée, pour ne pas allarmer les amis & les parens de ceux qui la montoient.

Cependant le Soudan étoit dans le plus grand embarras : ce chapeau, dont il me dit que la vertu l'avoit si souvent affligé, lui donnoit la plus grande inquiétude. Il vouloit le ravoir, quoi qu'il lui en coutât : en-

voyer à ma pourſuite un ſeigneur de la Cour; quelque bien eſcorté qu'il fût, c'étoit l'expoſer à être pris par les Chrétiens ; d'ailleurs la vertu de ſon chapeau me mettoit à l'abri de tout, parce que je n'avois qu'à deſirer pour m'échaper des dangers les plus évidens. Enfin il prit le parti de m'envoyer un Ambaſſadeur Chrétien. Il s'adreſſa au général des Vénitiens, qui lui donna des matelots chrétiens qu'il fit venir de Veniſe. Le Soudan lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre nous, lui dit que ſans doute je m'étois retiré à Famagouſte en Chypre, & le chargea de lui rapporter ſon chapeau.

L'Envoyé du Soudan mit pied à terre peu de jours après l'arrivée de ma galere, & dans le tems que toute la ville célébroit mon retour. Je lui avois fait préparer un hôtel; j'eus ſoin qu'il y trouvât toute ſorte de commodités, & qu'il y fût ſervi avec magnificence : j'ordonnai qu'on refuſât ſon argent, & je voulus le défrayer de tout. Trois jours après ſon arrivée, il me fit prier de lui donner audience : je le prévins & me rendis chez lui bien accompagné. Le général Vénitien, après m'avoir expliqué le ſujet de ſon meſſage, m'exhorta par les prieres les plus preſſantes de lui remettre ce chapeau ; il me repréſenta combien il pourroit être funeſte à celui qui en abuſeroit ; que je n'étois pas dans ce cas ; mais que mes enfans pourroient en

faire un ufage dangereux. Je répondis à ces foibles objections, & j'ajoutai que jamais il ne m'arriveroit de le mettre fur la tête de perfonne qui en connût la vertu, du moins pendant ma vie : qu'après ma mort j'efpérois que celui de mes enfans à qui je le laifferois, ne s'en ferviroit qu'au profit de l'honneur & de la vertu. L'envoyé me promit au nom du Soudan des richeffes immenfes, non-feulement pour moi, mais pour mes enfans ; il me faifoit efpérer pour eux, une fortune à laquelle aucun particulier ne pouvoit jamais prétendre : il s'engageoit de conduire ma galere à Alexandrie, & de la ramener chargée de tréfors. Je pris une caffette que j'avois fait apporter, remplie de ducats ; je la fis ouvrir, & m'approchant d'une fenêtre qui donnoit fur la grande place couverte de peuple, je jettai cet or à pleines mains, & je dis à l'envoyé, jugez, Seigneur, fi les richeffes que vous m'offrez peuvent tenter un homme qui en fait un tel ufage. Si quelque chofe pouvoit me déterminer à rendre ce que vous me demandez, ce feroit la juftice, qui en général ne permet à qui ce foit de retenir ce qui appartient à autrui ; mais je me rendrois coupable de la plus grande injuftice, fi je cédois à ce motif. Je ne me fuis déterminé à ravir ce chapeau, que parce que le Soudan en faifoit ufage pour fatisfaire fon ambition & fes infâmes defirs, & fur-tout pour jetter dans

les fers, sous le faux prétexte de leur Religion, les chrétiens qui auroient dû plutôt trouver un asile dans ses Etats. J'ai promis de délivrer autant de Chrétiens que j'en trouverois dans mes voyages ; je n'ai pas cru pouvoir mieux remplir ma promesse, qu'en ôtant tout d'un coup au Soudan le pouvoir de leur ravir la liberté. Je ne suis pas étonné qu'ignorant mes motifs, le Soudan ait espéré que je me rendrois à ses sollicitations : ce qui me surprend, c'est que vous, Seigneur, qui connoissez ses desseins, vous étranger dans sa Cour & Chrétien, vous ayez pu vous charger de venir en son nom redemander un don qui sans doute a déja été funeste à plusieurs de vos compatriotes, & peut-être de vos parens. Je vous déclare donc qu'aucune considération ne me déterminera jamais à rendre ce que j'ai enlevé au Soudan : j'ajouterai même qu'aucune puissance sur la terre ne peut m'y forcer.

L'envoyé rougit, & n'eut rien à répondre à mes raisons ; il se contenta de me dire qu'il rapporteroit fidélement au Soudan tout ce qui s'étoit passé ; que cependant il lui cacheroit mes motifs, de crainte qu'il ne fît tomber sa colere sur les Chrétiens qui pourroient se trouver encore dans ses Etats. Je le remerciai, & je l'amenai dîner dans mon palais, où j'avois fait préparer le festin le plus magnifique. J'ordonnai que la veille de son-

départ on chargeât son vaisseau des étoffes les plus précieuses & des plus riches bijoux. J'avois fait faire un chapeau d'or couvert de diamans; lorsque l'envoyé vint prendre congé de moi, je le lui remis comme un présent que je faisois au Soudan. Vous avez traversé les mers, lui dis-je, pour réclamer un vil chapeau de feutre; en voilà un plus digne de celui qui vous envoie; priez-le de l'accepter comme un dédommagement de celui que je garde. J'accompagnai le général Vénitien jusqu'à sa galere : il fut étonné de la magnificence & de la quantité de présens dont il la vit chargée; il m'en remercia : nous nous embrassâmes & il partit. Je voulus savoir quel seroit l'accueil que le Soudan lui feroit à son retour : lorsque je crus qu'il étoit prêt d'arriver; je mis mon chapeau sur la tête & je desirai de me trouver à Alexandrie; aussi-tôt je me vis sur une des principales places : je connoissois la ville; j'allai dans une auberge; je pris l'habit Syrien, & je me mêlai dans la foule. Le général Vénitien fit au Soudan tous les détails de son ambassade; il lui présenta mes présens; mais le Tyran entra en fureur, foula mes dons sous ses pieds, fit arrêter le général Vénitien, qu'il fit renfermer dans un cachot; il ordonna que tous les Chrétiens qui se trouveroient dans ses Etats, fussent mis à mort; fit dresser des échaffauts pour y faire périr tous ceux qui

dans Alexandrie avoient été en relation avec moi ; il ordonna des levées de soldats dans tous les lieux de son Empire : sa rage lui fit concevoir les projets les plus insensés. Je connoissois tous les endroits les plus écartés de son palais ; j'attendis la nuit, & lorsque je crus qu'il seroit couché, je désirai d'être transporté dans sa chambre. Je m'étois muni d'une petite lampe ; je tirai brusquement les rideaux de son lit, & lui tenant le poignard sur la gorge, je le forçai de signer une révocation générale de tous les ordres qu'il avoit donnés. Les tyrans sont lâches. Il signa tout, & même son abdication à l'Empire, en faveur de son neveu qui en faisoit les délices, & qui étoit compris dans la proscription de tous ceux des sujets du Soudan qui m'avoient témoigné leur estime. Je pouvois tuer le Soudan ; je me contentai de le lier dans son lit, & de fermer par derriere les portes de sa chambre, afin que personne ne pût venir au secours avant le tems qu'il me falloit. Muni des ordres du tyran, je courus à la prison du neveu, je lui remis l'abdication de son oncle ; le général Vénitien étoit dans le cachot voisin ; nous l'en arrachâmes ; la garde du Soudan leur étoit dévouée ; le neveu montra l'abdication, les gardes se prosternerent. On enfonça les portes de la chambre du Soudan : troublé par ses remords & par son effroi, il tombe aux genoux du nouvel Empereur ; & lui demande

la vie. Vous aviez profcrit la mienne, lui dit-il ; demain je devois expirer fur un échaffaut ; vous n'aviez cependant d'autre crime à me reprocher, que d'avoir honoré la vertu dans Fortunatus, & vous êtes coupable de tous les crimes des tyrans : mais c'eft affez punir les méchans que de leur ôter le pouvoir de faire du mal : je vous acccorde la vie ; fuivez-moi. On avoit affemblé le peuple & les chefs des différens ordres de l'État : le nouveau Soudan étoit adoré ; il fe préfenta, fut reconnu, & fon oncle fut le premier qui fe profterna ; il lui affigna pour retraite la tour des tréfors, avec une garde qui étoit entierement dévouée au nouvel Empereur. Il m'offrit de partager le pouvoir fouverain avec moi : je le remerciai ; je faifois plus de cas de vivre tranquille au fein de ma famille, de l'élever au gré de mes defirs, de régner dans le cœur de mes concitoyens, que de l'honneur de commander à un peuple inconftant & volage, que la févérité révolte, qui s'accoutume aux bienfaits, & qui les dédaigne, toujours prêt d'abufer de la bonté des meilleurs princes, de les rendre refponfables des évenemens les plus inattendus. J'embraffai le nouveau Soudan ; je le félicitai bien moins du diadême que je venois de lui donner, que de la maniere dont cette révolution s'étoit faite, fans qu'il en eût coûté une goutte de fang : je le félicitai encore plus de l'amour de fes fujets ; &

je disparus. Je n'avois été absent que pendant la nuit ; je retrouvai ma femme & mes enfans dans les plus grandes allarmes : je prétextai quelque cause de mon absence, & je leur racontai tout ce qui venoit de se passer, comme un songe que je venois de faire, & dont le récit les amusa. Tels sont la plupart des évenemens que célébre l'histoire : ils ont ravagé la terre & bouleversé les Empires ; ils finissent par faire rire des femmes & des enfans ; ce qui vaut cependant mieux que s'ils servoient d'exemple ou de prétexte aux mauvais Rois & aux Conquérans.

C'est à ce moment que je fixai l'époque de ma tranquillité. J'ai essuyé la bonne & la mauvaise fortune ; les plus grands trésors sont à ma disposition ; je puis parcourir la terre aussi vîte, que les autres en lisent les relations ; elle n'a point de caverne où je ne puisse pénétrer ; au moyen de ma bourse & de mon chapeau, il n'est presque pas de desirs que je ne puisse satisfaire : mais, hélas ! tout cela n'est pas le bonheur. Bien-tôt après que je fus retiré, j'éprouvai qu'il n'est point de félicité parfaite dans ce monde.

Mes enfans grandissoient sous les yeux de leur pere & de leur mere. Je leur procurai tout ce qui peut contribuer à une excellente éducation : je fis venir des pays les plus éloignés les maîtres les plus habiles dans les arts & les sciences ; mais il n'y eut que la mere

& moi que regarda le ſoin de leurs mœurs. Je n'ai eu juſques ici qu'à me féliciter des progrès de nos ſoins ; en peu de tems mes enfans en firent de très-conſidérables dans les ſciences & la vertu. D. Andaloſio donna les plus grandes eſpérances du côté de la force, de la valeur & des talens ; ſon frere, du côté de la prudence, de la ſageſſe & de l'eſprit. Dans les tournois que je leur donnois pour les amuſer, D. Andaloſio ſe faiſoit admirer par ſon adreſſe, par ſa légereté, par ſes graces : D. Ampedo ſe faiſoit adorer par ſa complaiſance, par les éloges qu'il donnoit à ceux qui combattoient contre lui ; par le préſent qu'il ne manquoit jamais de faire au vaincu, du prix qu'il avoit remporté ; au lieu que D. Andoloſio le gardoit comme un monument de ſa victoire, & donnoit à ſon concurrent trois fois la valeur du prix.

Caſſandre & moi paſſions les jours les plus heureux, & trente ans de mariage n'avoient point affoibli notre tendreſſe ; les progrès de nos enfans ſembloient encore reſſerrer nos nœuds. L'aîné entroit dans ſa vingt-cinquiéme année ; ſes vertus paiſibles, ſon caractere doux & bienfaiſant, ſon amour pour les arts, nous faiſoient deſirer de le voir marié : nous le laiſſâmes le maître de ſe choiſir une épouſe ſelon ſon cœur. La crainte d'un engagement qui doit influer ſur le bonheur ou le malheur de toute la vie, le jetta dans une incertitude

que rien ne pouvoit fixer. Il s'adreſſa à ſa mere; il voulut s'en rapporter au choix qu'elle feroit: il deſiroit une épouſe comme elle, ſe propoſant à ſon égard un amour tel que le mien.

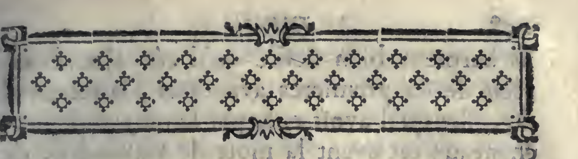
Caſſandre voulut que je l'aidaſſe dans ſes recherches ; nous nous occupions de ces ſoins agréables : nous ne regardions ni au bien ni au rang ni à la fortune; mon fils avoit trop de vertus pour attacher quelque prix à l'éclat de la naiſſance : ainſi rien ne nous gênoit. Peu de tems après ſon mariage, Sir Charles eut une fille ; elle étoit à peu près de l'âge de D. Ampedo : le caractere de l'un étoit parfaitement aſſorti à celui de l'autre ; ſa beauté étoit raviſſante : nous jettâmes les yeux ſur elle ; nous nous applaudiſſions des découvertes que nous faiſions chaque jour dans ſa belle ame. Caſſandre ſe propoſoit d'en parler à mon fils; mais ô malheur à jamais irréparable ! Caſſandre entraînée par ſa bienfaiſance, apprit qu'une jeune femme de Famagouſte étoit attaquée d'une maladie violente; elle y vola; en vain voulus-je la retenir, elle étoit trop au-deſſus des craintes ordinaires à ſon ſexe ; le plaiſir de ſe rendre utile l'emporta; ſon amie expira dans ſes bras. Caſſandre frappée de ce triſte événement, revint, mais ſombre, agitée ; elle ſe coucha : un léger mouvement de fievre, que j'attribuai au chagrin de la perte de ſon amie, l'empêcha de dormir : dès le lendemain elle ſe ſentit la poitrine oppreſſée ; une fievre ar-

dente annonça la même maladie dont ſon amie venoit d'expirer. Je ne m'appeſantirai point ſur les détails d'un tableau qui ſera toujours préſent à mon eſprit ; j'aurois racheté ſa vie des dons précieux dont je ſuis poſſeſſeur& de la mienne : Caſſandre tendant ſes deux mains à ſes enfans qui les arroſoient de leurs larmes, & la tête appuyée ſur mon ſein, rendit le dernier ſoupir, en achevant ces mots : *Chers objets de ma tendreſſe, conſolez-vous ; je meurs heureuſe & ſans remords.* Il fallut l'arracher de mes bras. Grand Dieu de quelle reſſource ſont les biens de la fortune contre de tels malheurs ! Je trouvai quelque ſoulagement dans les larmes de mes enfans : mais helas ! je ſens que ce coup affreux a ouvert le tombeau ſous mes pieds. Par-tout l'image de ma chere Caſſandre me ſuit ; plus je cherche à me diſtraire de ma douleur, & plus j'en ſuis accablé.

Mes enfans auſſi affligés que moi, cherchent à me cacher leurs larmes : ils inventent chaque jour quelqu'amuſement pour diſſiper ma triſteſſe : ils ont cru y réuſſir en m'engageant d'écrire l'hiſtoire de ma vie ; mais toutes les fois qu'il a fallu parler de Caſſandre, ma plaie s'eſt r'ouverte, & la plume m'eſt tombée des mains. Je leur ai révelé le ſecret du chapeau & de la bourſe ; je les leur ai même confiés, & l'uſage qu'ils en ont fait, me donne le meilleur augure, pour ce qu'ils en feront à l'avenir ; je leur ai ſucceſſivement fait par-

courir toute l'Europe ; le recit qu'ils me faisoient de ce qu'ils avoient vu, calmoit un moment mes chagrins ; mais ils ont repris le dessus. O Cassandre je te rejoindrai bientôt !....

Fin de la premiere partie.



HISTOIRE DE FORTUNATUS ET DE SES ENFANS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de l'hiſtoire de Fortunatus : commencement de celle de ſes enfans. Debut de Dom Andoloſio.

FORTUNATUS s'affoibliſſoit de jour en en jour ; une langueur accablante avoit engourdi ſes ſens ; la ſource de ſes pleurs étoit tarie ; le froid dégoût ne lui laiſſoit plus ſentir la différence des richeſſes & de l'infortune ; tout lui déplaiſoit : ſes enfans eſſayerent vainement de ranimer ſes forces expirantes ;

ils auroient bien desiré qu'il eût ajouté au récit de ses premieres avantures, la relation de celles qu'il avoit eues par le moyen de son chapeau; car avant la mort de Cassandre, il s'étoit transporté en mille climats divers, sans qu'elle se fût même apperçue de son absence; il consacroit à cet amusement deux heures par jour. Lorsqu'il l'eut perdue, les vertus de sa bourse & de son chapeau lui devinrent si indifférentes, que non-seulement il n'en fit plus aucun usage, mais qu'il négligea d'instruire l'avenir de ce qu'il avoit vu dans ses derniers voyages.

Je vais reprendre son histoire & celle de ses enfans à l'endroit où il l'a laissée. Ceux qui ont admiré les vertus singulieres attachées à la bourse & au chapeau, ne peuvent que desirer de savoir comment elles ont fini. Si Fortunatus se repentit quelquefois de n'avoir pas préféré la force, la prudence, ou une longue vie aux richesses, lorsque le génie de la fortune lui en donna le choix, ses enfans éprouverent aussi qu'on est souvent malheureux avec tous les moyens de satisfaire ses desirs, & qu'on n'est jamais pauvre avec la sagesse.

Lorsque Fortunatus sentit que la douleur avoit épuisé ses forces, & qu'il ne lui restoit que peu d'instans à vivre; il appella ses enfans, & après les avoir embrassés: Venez voir, leur dit-il, un second exemple de la fragilité des biens de la terre; votre mere vous a donné

le premier ; mais plus heureuſe que moi, ſon ame s'eſt rejointe à l'Être des êtres, auſſi pure qu'elle en étoit émanée ; aucun remord n'a troublé ſa derniere heure : me voilà enfin arrivé à ce terme fatal, où l'homme dépouillé de tout, n'a d'autre eſpérance que dans le bien qu'il a fait, ni d'autres ennemis à craindre que les fautes qu'il a commiſes. Je n'en ai jamais eu qu'une à me reprocher ; c'eſt d'avoir préfére la fortune à la ſageſſe. Que m'importe dans ce moment d'avoir eu en ma puiſſance le moyen d'être plus riche qu'aucun ſouverain de la terre, d'avoir paſſé mes jours dans les plaiſirs & dans l'abondance ! Tout a paſſé comme un ſonge ; je ne ſuis qu'un cadavre animé par un ſoufle tout prêt à s'exhaler. Tout ce que je fus a diſparu ; ma ſeule miſere eſt réelle. Je ſens cependant une eſpece de volupté qui me fait eſpérer que mon ame tranquille pourra partager avec votre mere la félicité dont elle jouit ; c'eſt le ſouvenir des bienfaits que j'ai répandus ſur les malheureux. Voilà, mes enfans, le ſeul avantage que vous devez retirer des dons que je vous laiſſe : ne les ſéparez jamais ; ne confiez à perſonne le ſecret de leur vertu, dans la crainte d'inſpirer à quelqu'un le deſir de vous les ravir ; n'en faites uſage que pour le bonheur de vos ſemblables ; ne regardez les richeſſes que comme un dépôt ſur lequel vous n'avez aucun droit de propriété ; & que la providence ne

vous a confié que pour le distribuer avec sagesse. Tout indigent qui souffre, peut sans injustice vous accuser d'être un dépositaire infidéle & l'auteur de ses souffrances. Graces au ciel, mes chers enfans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour découvrir les malheureux & pour les soulager ; je desire que vous m'imitiez en cela : quant aux autres vertus, suivez les traces de votre mere. Il en est une surtout que je vous recommande ; c'est l'amitié : l'union est rare entre les freres ; leur discorde tire ordinairement sa source du peu d'intelligence qui regne entre leur pere & leur mere. Vous savez quelle tendresse unissoit vos parens ; ils n'avoient que la même volonté, les mêmes desirs & le même amour pour vous : que leur souvenir ne s'efface jamais de vos cœurs ; si jamais il s'élevoit quelque nuage entre vous, n'oubliez pas que ce seroit un outrage que vous feriez à notre cendre.

Pendant ce discours les deux freres, la vue baissée, recueilloient avidement les paroles de leur pere ; & lorsqu'il parla de leur union, ils se regarderent, tendirent leurs bras l'un vers l'autre, & se précipiterent sur le vieillard expirant : on eût dit que ces trois ames alloient se confondre & s'exhaler ensemble. Fortunatus ranima ses forces pour les embrasser, & rendit son ame en prononçant leur nom & celui de Cassandre. On eut beaucoup de peine à les arracher d'auprès de lui ; ils

ils se promirent une amitié éternelle ; & pour rendre leurs sermens plus sacrés, ils la jurerent en présence des froides reliques de leur pere. Ils n'ordonnerent pas de pompeuses funerailles; mais ils écrivirent à tous les Gouverneurs de l'isle de Chypre de leur envoyer la liste des pauvres de leurs provinces, & firent distribuer cinq ducats à chacun. Il ne s'en trouva point à Famagouste ni à dix lieues aux environs ; Fortunatus n'en avoit laissé aucun. Tous ceux à qui il avoit fait du bien assisterent à son enterrement ; ils le pleuroient comme leur pere. Un mausolée superbe fut élevé à leurs frais sur sa tombe, & il ne fut permis à ses enfans de contribuer à cette dépense que comme citoyens. On n'y grava pour toute épitaphe que ces mots : AUX MANES GÉNÉREUX DE FORTUNATUS ; L'AMOUR ET LA RECONNOISSANCE.

Lorsque l'année du deuil fut expirée, D. Andolosio qui en avoit passé une partie à lire l'histoire des voyages de son pere, & le recueil des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les loix & la religion des pays qu'il avoit parcourus, desiroit de marcher sur ses traces : il rougissoit de son oisiveté ; mais il craignoit de déplaire à son frere qu'il aimoit & qu'il ne vouloit point quitter. Mon cher Ampedo, lui dit-il un jour, attendrons-nous donc dans la molesse, la fin d'une vie triste & languissante ? notre pere nous a exhortés de l'imiter;

pourquoi ne commençons-nous pas à suivre la route qu'il nous a frayée ? Le monde est le livre où il a puisé la plupart de ses vertus ; c'est en comparant les mœurs des peuples qu'on perfectionne les siennes : la réflexion nous fait tirer un égal avantage de l'exemple des actions vertueuses & des prestiges des vices. Si notre pere se fût borné aux objets que la nature offroit au tour de lui, il n'eût point acquis les vastes connoissances que nous admirons dans les ouvrages qu'il nous a laissés, & qui le feront survivre à lui-même. Croyez-moi, mon frere, quittons nos foyers, & commençons une vie digne des enfans de Fortunatus. La vie la plus digne de lui, répondit D. Ampedo, est d'être bienfaisans & sages. Nous pouvons l'être ici comme ailleurs : les voyages ne peuvent satisfaire que la curiosité ; une vie active, n'est qu'une distraction continuelle; une vie tranquille & retirée nous laisse tout le tems de la réflexion. Le mal couvre la face de la terre ; on n'évite ses pieges dans un pays, que pour y tomber dans un autre. Combien de traverses mon pere n'a-t-il pas eu à essuyer ? Combien de fois n'a-t-il pas été la dupe des méchans ? Si c'est à ce creuset que sa vertu s'est épurée, pouvons-nous espérer le même avantage, nous qui n'avons qu'à desirer pour être au-dessus de tous les événemens ? L'homme qui s'expatrie pour devenir meilleur ou pour tenter la fortune,

n'attend l'un & l'autre que de ſon expérience exercée par mille revers. Quelle expérience peut ſe flatter d'acquérir celui qui n'a rien à deſirer ni rien à craindre ? Si vous voulez m'en croire, mon cher Andoloſio, nous reſterons ici ; ſi nous n'y trouvons pas aſſez d'occaſions pour exercer notre bienfaiſance, nous établirons des correſpondances dans les pays les plus éloignés, pour y faire paſſer nos dons ; le commerce nous en offre mille facilités ; ſi nous craignons qu'on nous trompe, nous pouvons nous en éclaircir auſſi-tôt ; le chapeau enchanté nous en donne le moyen ; vous ou moi pourrons nous tranſporter ſur les lieux.

D. Andoloſio ne voulut point contrarier ſon frere ; il ne répondit que par un ſoupir, & tomba dans la triſteſſe. Ampedo ne ſouffroit pas moins que lui : eh bien, lui dit-il, puiſque vous voulez abſolument voyager, quelque douloureux qu'il ſoit pour moi de me ſéparer de vous : partez ; mais comment remplir les volontés de notre pere, qui nous a ordonné de ne pas diviſer les dons qu'il nous a faits ? Andoloſio après avoir rêvé un moment, fit entendre à Ampedo que cet avis n'étoit qu'une ſimple recommandation : chacun d'eux auroit déſiré que la bourſe lui reſtât ; non par aucun motif d'intérêt, mais pour avoir le moyen de faire des heureux. Enfin il fut convenu qu'Ampedo qui reſtoit dans le palais

garderoit le chapeau, afin de pouvoir se transporter par-tout où il voudroit & de revenir aussi-tôt qu'il le désireroit ; & qu'Andolosio emporteroit la bourse qu'il garderoit pendant six ans, au bout desquels il reviendroit & la remettroit à son frere qui la garderoit à son tour six autres années ; qu'ainsi elle appartiendroit à l'un & à l'autre. Andolosio fit faire plusieurs coffres avant son départ & les remplit de l'or qu'il tira de la bourse pendant huit jours.

Lorsque tout fut ainsi préparé, qu'Andolosio eut choisi deux bons Ecuyers pour l'accompagner, les deux frères avant de prendre congé l'un de l'autre, allerent sur le tombeau de leur pere ; ils le prierent de diriger le jeune voyageur, de l'éclairer du haut des cieux ; ils arroserent son tombeau de leurs larmes. Ils s'adresserent ensuite aux mânes de leur mere ; ils lui renouvellerent le vœu qu'ils avoient fait de ne s'écarter jamais des principes qu'elle leur avoit donnés. Quelque impatience qu'Andolosio sentît de se mettre en route, il ne pouvoit s'arracher qu'avec peine de ces lieux funebres. Ampedo le prit par la main, le conduisit chez leurs amis, & après l'avoir embrassé plusieurs fois, il le mena dans son vaisseau, & ne le quitta que lorsque le signal du départ fut donné.

CHAPITRE II.

Misere au sein des richesses. Caractere des François & des Espagnols.

Tandis qu'Andolosio voguoit sur les mers & formoit les projets les plus vastes, Ampedo faisoit des vœux pour lui : mais comme si le ciel eût voulu punir le jeune téméraire de n'avoir pas voulu écouter les avis de la sagesse, une tempête furieuse souleva les flots; les matelots n'eurent pas le tems de plier les voiles ; les vents opposés les déchirerent ; les mâts furent brisés ; le vaisseau porté contre un rocher se brise, & l'équipage est englouti. Andolosio après avoir lutté pendant long-tems contre les vents & les flots, manque de forces & est enseveli dans une mer profonde : c'en étoit fait, si un de ses chevaux qu'un coup de vent avoit écrasés contre la pierre & qui avoit été précipité dans le même endroit, dilaté par l'eau, n'eût été repoussé vers la surface. Andolosio se sentit soulevé du fond de la mer : il ne sut à quoi il devoit son salut, que lorsqu'il fut parvenu au-dessus des flots. Il étoit encore éloigné du rocher que la foudre frappoit à chaque instant : d'une main il saisit la queue du cheval, & de l'autre il souleva ses habits qu'il opposa aux vents ; afin de se

diriger vers le rocher. Cette manœuvre lui réuſſit; il y touchoit déja, lorſqu'un requin, attiré par l'odeur du cheval, s'élance de la mer & ſaiſit la tête de l'animal. Andoloſio profite d'un coup de vent dont il élude en partie la violence au moyen de ſa voile; il ſe trouve à portée d'une pointe du rocher dont il s'empare, & abandonne ſa proie au requin qui la lui diſputoit: il gravit la roche eſcarpée & crut ſe retrouver dans le palais de ſon pére, lorſqu'il en eut atteint le ſommet. Il attendit patiemment que la mer fût calmée; il vit avec douleur les débris de ſon vaiſſeau flotter ſur les ondes. Quand le ſoleil eut diſſipé les nuages, que la crainte du danger qu'il venoit de courir ſe fut diſſipée, un nouvel effroi vint le ſaiſir. Que devenir ſur ce rocher au mileu d'une mer qu'il ne connoiſſoit pas! Il invoqua le ciel & ſon pére; il ſe ſouvint trop tard des conſeils de ſon frere: malheureux! diſoit-il, pourquoi au lieu de cette bourſe que j'ai gardée, & qui ne peut ici m'être d'aucun ſecours; n'ai-je pas pris le chapeau que j'ai laiſſé à mon frere, & qui ne peut lui ſervir qu'à ſatisfaire une vaine curioſité?

Preſſé par la faim, accablé de laſſitude, D. Andoloſio apperçut au pied du rocher quelques coquillages que la mer y avoit jettés; il y deſcendit, & remonta après s'en être raſſaſié. Ses habits étoient encore mouillés,

le soleil avoit été trop foible la veille pour les sécher ; ses rayons commençoient à faire sentir leur chaleur. Andolosio se dépouille & étend ses vêtemens ; sa bourse, à laquelle il n'avoit pas encore pensé, s'offrit à ses yeux ; il voulut éprouver si elle n'avoit point perdu sa vertu ; il y fouilla & en tira de l'or ; il lui vint dans l'idée que s'il en ramassoit une certaine quantité, il pourroit lui servir à engager le premier vaisseau qu'il appercevroit à le prendre sur son bord. Il en avoit tiré beaucoup, lorsqu'il se sentit saisi par le milieu du corps : la frayeur fit tomber la bourse de sa main : son ennemi s'en empara. Andolosio remis de son étonnement courut à lui, & commença le combat le plus terrible. Ce ravisseur étoit un des Ecuyers d'Andolosio qui s'étoit sauvé du naufrage, sur une planche du vaisseau ; il avoit gagné le sommet du rocher en suivant les traces de son maître, lorsqu'il étoit remonté ; il s'étoit arrêté quand il l'avoit vu fouiller dans la bourse enchantée : quoiqu'au milieu des mers, dans un lieu d'où le hazard seul pouvoit le tirer, cet or funeste le tenta. Il avoit connu Fortunatus à Famagouste ; sa fortune lui avoit long-tems paru une énigme. Il vit Andolosio tirer des monceaux d'or d'une bourse toujours vuide : tout fut éclairci dans l'instant ; il jura de s'en emparer & de se défaire de son maître. Ils se battirent en furieux : Andolosio eut toujours l'adresse

d'éviter les coups du raviſſeur : enfin il le terraſſe; & quoiqu'il eût tout à redouter d'un ſcélérat qui connoiſſoit ſon ſecret, il lui offrit la vie. Non, lui dit ſon écuyer en ſe dégageant; je ne m'étois donné à toi que pour te ravir une fortune que j'ai toujours vue avec indignation; je ne pouvois ſupporter que ton pere fût dans l'abondance, tandis que je languiſſois dans la miſere. Malheureux, lui dit-il, que ne lui faiſois-tu connoître ton état? ſes mains bienfaiſantes ont-elles jamais été fermées à l'indigent? Qui, moi, reprit-il, recevoir des bienfaits de ton pere, me charger du fardeau de la reconnoiſſance! ce que tu me propoſe me rend plus furieux encore, que l'aſpect de ton or & de ta bourſe n'enflamment ma cupidité. A ces mots, il ſe releve, prend l'eſſor, & veut ſe précipiter ſur Andoloſio, qui ſe détourne adroitement : ſon élan l'emporta plus loin qu'il ne croyoit; il tomba ſur le bord du rocher, qui dans cet endroit étoit à pic. Andoloſio profite de la circonſtance, court après lui, & le précipite, il tomba ſur une pointe qui fracaſſa tous ſes membres ; il y expira bientôt après, en vomiſſant un torrent d'imprécations contre le ciel & contre ſon vainqueur.

Andoloſio chercha ſa bourſe & ne la trouva plus : il ſe rappella que ce monſtre la tenoit dans ſa main ; mais il étoit impoſſible à tout effort humain de parvenir juſqu'à l'endroit où

ſon cadavre s'étoit arrêté. Après avoir quelque tems cherché le moyen de la r'avoir, que m'importe ce don, s'écria-t-il! qu'en ai-je à faire ſur ce roc eſcarpé, où jamais mortel n'a abordé, s'il n'y a été jetté par la tempête? Tout mon regret eſt que mon frere en ſoit privé. O! mon frere, faut-il que j'expire loin de toi, entouré de ces viles richeſſes qui ont ébloui cet infâme aſſaſſin, & auxquelles dans ce moment je préférerois l'aliment le plus groſſier. O! mon cher Ampedo, tu n'apprendras jamais ma triſte deſtinée, tu en mourrois de douleur. Que penſeras-tu de moi, lorſque le tems de mon retour ſera expiré? Ou l'incertitude de mon ſort te cauſera les plus cruelles allarmes, ou peut-être me croyant un ami infidele.... Ampedo ne lui donna pas le tems d'achever: non mon frere, s'écria-t-il en l'embraſſant, jamais, jamais je ne concevrai de vous ces idées injurieuſes. Andoloſio fut confondu; il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit; à peine pouvoit-il ſuffire à ſes tranſports?

Le hazard n'avoit preſque rien fait dans cette rencontre imprevue; elle étoit un effet tout naturel de l'amitié guidée par la prudence. La tempête qui avoit briſé le vaiſſeau d'Andoloſio, s'étoit fait reſſentir ſur le port de Famagouſte; Ampedo ſavoit la route que ſon frere devoit tenir. Il conſulta les mémoires de Fortunatus, & vit qu'à ſept lieues en mer il

y avoit quelques écueils : il prit ces mémoires, ſe couvrit de ſon chapeau, & déſira d'être tranſporté ſur un banc de ſable qui s'élevoit un peu au-deſſus des flots : il regarda au tour de lui, auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre ; rien ne s'offrit à ſes regards : il lut encore les mémoires, qui lui indiquerent à dix lieues un rocher dangereux aux navigateurs ; il l'apperçut comme un point qui ſe confondoit avec l'horizon ; il voulut y être tranſporté, & le premier objet qui frappa ſes regards, fut ſon frere nud qui faiſoit ſécher ſes habits.

Après que leur tendreſſe ſe fut expliquée par les tranſports les plus vifs, Andoloſio raconta à ſon frere tout ce qui lui étoit arrivé ; il lui apprit que la bourſe étoit entre les mains de ſon aſſaſſin, qu'il ne voyoit d'autre moyen de la ravoir, que de faire tomber le cadavre dans la mer, & de le faire retirer par des plongeurs. Ampedo remarqua que la pointe du rocher formoit un avancement ; il y deſcendit au moyen du chapeau, il arracha la bourſe, & vint l'offrir à ſon frere. Il le quitta encore, & retourna à Famagouſte, acheta un vaiſſeau tout équippé, auquel il ordonna de ſe rendre au pied du rocher ; il ſe chargea de quelques proviſions, & rejoignit Andoloſio, qu'il ne quitta que lorſqu'il ſe fut embarqué. Ampedo vouloit lui laiſſer la bourſe & le chapeau : il n'accepta que la bourſe, dont il lui étoit impoſſible de ſe paſſer dans les voyages : le

ſage Ampedo l'exhorta à les abréger le plus qu'il pourroit. Andoloſio, après lui avoir dit la route qu'il devoit tenir, & le pays où il devoit aller, lui fit promettre de venir le voir dans ſes momens perdus.

Andoloſio fit voile pour la France : il arriva ſans accident au port d'Aigues-mortes ; il traverſa le Royaume : il remarqua que dans chaque province, les habitans avoient un caractere particulier, qui correſpondoit au caractere national de quelques-uns des Royaumes dont la France eſt environnée ; il examina leurs mœurs ſingulieres, & ne pouvoit ſe laſſer du contraſte frappant de la bonté de leur cœur, & de la légéreté de leur eſprit ; de leur amour pour les plaiſirs, & de leur ardeur pour la gloire ; de leur fanatiſme pour la liberté, & de leur attachement pour leurs maîtres ; il ne pouvoit s'empêcher d'aimer cette nation, malgré ſes inconſéquences : il ne comprenoit pas comment elle pouvoit faire un ſujet de plaiſanterie de l'événement le plus triſte, tandis que d'un autre côté il avoit éprouvé qu'elle étoit la plus ſenſible & la plus compatiſſante. Un François le lui expliqua. Tous les évenemens, lui dit-il, ont pluſieurs faces ; tout dépend de la maniere de les enviſager : l'homme eſt naturellement porté à la triſteſſe ; le premier côté qu'il voit dans un objet, eſt le côté affligeant : qu'y gagne-t-il ? Un malheur de plus, un ſurcroît de chagrin qui groſſit le mal & le

rend souvent incurable. Vu dans un autre sens, ce même objet offre je ne sai quoi de singulier, de plaisant même qui console ; quelque imperceptible que soit cette face, nous avons l'art de la découvrir & de l'étendre : il en résulte que l'esprit dégagé des idées sombres & confuses qu'entraîne le chagrin, conserve toute son énergie pour réparer le mal passé, ou pour prévenir celui qui pourroit arriver encore. Un Général, par exemple, perd une bataille (car la nation n'en perd guere); irons-nous, comme les autres peuples, nous livrer à la honte, au désespoir de l'avoir perdue? est-ce notre faute? Qu'en arriveroit-il? Le découragement jetteroit les troupes dans la langueur, feroit des transfuges, & peut-être de lâches. Une bonne épigramme, une chanson contre la cause de cette perte, venge l'armée, la distrait & la console. Les Athéniens, qui à cet égard ressemblent beaucoup aux François, livroient aux traits de la comédie les auteurs des miseres publiques. La punition étoit cruelle pour le coupable, mais elle étoit d'autant plus satisfaisante pour le peuple, qu'il se vengeoit lui-même, & qu'il rioit. Le sang du traître n'auroit satisfait que la haine ; la punition par le ridicule console l'amour propre. Andolosio ne put s'empêcher de s'écrier, heureux le peuple qui rit, & malheur à qui entreprendra de changer son caractere!

Il alla à la Cour, il y parut dans la plus

grande magnificence ; une femme aimable lui dit : Seigneur Andolosio la somptuosité n'est pas le goût ; vous avez l'air un peu Cypriote ; je vous en avertis en amie, reformez-vous sur nos manieres ; car sûrement on ne se reformera pas sur les vôtres. Andolosio vouloit plaire ; il suivit ce conseil, & s'en trouva bien ; il se mit plus galamment que richement ; sa bonne mine en parut avec plus d'éclat ; sa parure étrangere ne causa plus de distractions ; on ne vit que lui ; il fut bientôt fait aux mœurs françoises : il avoit de l'esprit ; il parut en avoir cent fois davantage : il fut recherché des courtisans, & adoré des femmes ; il cachoit ses prétentions aux uns, & prodiguoit son or aux autres ; il fit faire mille infidélités qu'on lui rendit avec usure. La France étoit alors en guerre : il servit avec distinction, & contribua beaucoup aux victoires du Roi ; il eut le bonheur de ne pas se faire des ennemis. Dans les fêtes qu'on fit pour la paix, il l'emporta sur tous les Seigneurs dans les courses des chevaux, dans les tournois, dans les bals ; il eut l'honneur de rompre des lances avec le Roi même ; il eut l'adresse de se laisser vaincre, & le Roi la bonté de lui céder le prix.

On s'étoit informé avec soin de sa naissance : le nom de Fortunatus étoit connu dans toutes les Cours de l'Europe ; on y savoit les secours qu'il avoit donnés aux Vénitiens, la révolution qu'il avoit faite à Alexandrie, & les trésors

qu'il avoit repandus chez différens peuples. Le Roi témoigna à ſon fils une eſtime particuliere ; il eût bien voulu le retenir à la Cour. Andoloſio prétexta des affaires, & promit d'y revenir. Il étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur dont la femme étoit un modéle de ſageſſe & de beauté. Andoloſio la reſpectoit; on crut qu'il l'aimoit : quelques femmes jalouſes le raillerent ; un petit maître en fit des plaiſanteries. Andoloſio, avec la permiſſion du Roi, coupa les oreilles au petit maître, perſifla les coquettes d'une maniere cruelle, & partit. Il aſſura le jeune Seigneur de ſon amitié, & dit ſérieuſement à tout le monde que l'amant d'une femme ne pouvoit être que l'ennemi du mari : ce fut la ſeule impreſſion déſagréable qu'il laiſſa ſur ſon compte ; mais les François n'eurent à lui reprocher que ce ridicule.

Andoloſio prit la route de l'Eſpagne ; ce royaume lui parut contraſter ſingulierement avec la France : une gravité ſévere, une morgue froide, un mépris inſultant pour tout ce qui n'eſt point Eſpagnol ; dans les femmes une vivacité d'autant plus pétulante, qu'elle eſt contrainte par la jalouſie des amans & des maris ; l'amour toujours en fureur, l'amitié ſans ceſſe en défiance ; l'eſprit & le génie prêts à ſe livrer à leur eſſor, mais retenus par la crainte d'exciter contr'eux la haine de l'ignorance : voilà ce qu'il apperçut à la ville & à la Cour. Il eſt vrai que les Eſpagnols ſe piquent de la

plus grande magnificence, moins par goût pour le luxe que par amour pour le faste. Andolosio avoit de quoi l'emporter sur les plus opulens : il parut à la Cour en habit françois : on rit de sa mascarade autant que les Espagnols peuvent rire. Il fit faire des habits dans le costume du pays; il les couvrit d'or & de pierreries, & il s'apperçut que le cas qu'on faisoit de lui, augmentoit en proportion de la richesse qu'il étaloit. Il suivit le Roi à l'armée, à la tête de cinq cens hommes qu'il prit à sa solde ; il fit plusieurs actions éclatantes, & fut regardé comme un de plus grands capitaines de son siécle. Le Roi le fit Chevalier. Il vouloit faire plus, afin de s'attacher un Général dont il espéroit les plus grands services. Il y avoit à la Cour un Grand d'une richesse immense, & qui n'avoit qu'une fille. Le Roi la proposa à Andolosio, & offrit de le faire Comte ; mais quoiqu'elle fût belle & de la naissance la plus illustre, Andolosio redoutoit un engagement auquel l'inclination n'auroit eu aucune part. La situation étoit très-embarassante pour lui ; il ne vouloit indisposer ni le Roi ni le pere par un refus. Il demanda la permission de la voir. La jeune fille étoit de la plus grande naïveté. A force d'adresse il lui fit avouer qu'un jeune Espagnol, à qui elle avoit été destinée en naissant, & que des malheurs avoient précipité dans l'infortune, avoit trouvé la route de son cœur;

qu'elle en avoit cependant fait le sacrifice à son pere, dont la volonté seroit toujours la régle de sa conduite ; que son pere lui avoit annoncé qu'elle seroit bientôt mariée, & qu'elle ignoroit avec qui. C'est moi que ce mariage regarde, lui dit Andolosio. Elle rougit & baissa la vue. Ne craignez rien, reprit-il: si je n'écoutois que mon cœur, je vous disputerois à l'Espagne entiere. Je n'avois aucun goût pour le mariage avant de vous voir : depuis que je vous ai vue, je sens que votre main feroit le bonheurde ma vie : la douceur de votre caractere & votre sincérité m'ont inspiré la tendresse la plus vive. Ce n'est pas assez que de vous déclarer ma passion, je dois vous en donner la preuve la plus forte. Comment appellez-vous l'heureux mortel à qui vous futes destinée ? Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, vous m'avez arraché mon secret; D. Alvar est perdu. D. Alvar sera votre époux, reprit Andolosio, & vous le recevrez de la main de votre rival. Homme généreux, dit-elle, votre grandeur d'ame l'emporte dans mon cœur. Je ne puis me dissimuler que je n'aime D. Alvar ; mais il ne tient qu'à vous de me faire confirmer le sacrifice que j'en ai fait. Vous m'aimez & vous me donnez à votre rival, quel exemple pour moi ! Andolosio eut quelque peine à résister. Non, ajouta-t-il, vous vous devez à D. Alvar ; il n'y auroit que moi d'heureux si j'acceptois votre main,

&

& nous le ferons tous les trois, en vous facrifiant une paffion que vous venez de faire naître. Andolofio alla chez D. Alvar qui favoit que le Roi devoit le donner pour époux à Elvire. D. Alvar pâlit en le voyant; il le reçut avec une politeffe contrainte, mêlée d'un peu de fierté. Je ne fais, lui dit Andolofio, de quel œil vous voyez votre rival; mais je fais bien qu'il ne mérite pas votre haine. Eh! Seigneur, répondit D. Alvar, quel plaifir prenez-vous d'infulter votre victime? Dans d'autres tems peut-être ne l'auriez-vous pas fait impunément. Quoi qu'il en foit, puifque je ne puis être l'époux d'Elvire, vos belles qualités auxquelles je rends juftice, me font applaudir à un choix que j'aurois fait moi-même pour elle, fi fon pere s'en étoit rapporté à moi; j'efpere que vous la rendrez auffi heureufe qu'elle mérite de l'être: c'eft une confolation qui me dédommage un peu de la perte que je fais. Perfonne, reprit D. Andolofio, ne rend plus de juftice à Elvire que moi; comme je defire fon bonheur autant que vous-même, & que vous feul pouvez le faire, c'eft à vous qu'elle doit être unie, & c'eft votre rival qui vient vous offrir fa main. D. Alvar prit encore ce trait pour une raillerie; il alloit s'emporter: Andolofio l'arrêta, & lui parla de fi bonne foi, qu'il le perfuada. Demain, lui dit-il, Elvire fera à vous pour jamais; il alla de ce pas chez le Roi; il fe jetta à fes genoux, & le fupplia

de lui permettre de diſpoſer de la main d'Elvire ; il ne ſe releva que lorſqu'il en eut obtenu la permiſſion. Sire, ajouta-t-il, un parent de D. Alvar mourut en Chypre, il y a quelques années, dans les bras de mon pere ; il le laiſſa dépoſitaire de ſoixante mille ducats, & le chargea de les remettre à ſon plus proche parent : j'ai fait des recherches inutiles juſqu'aujourd'hui ; le hazard m'a fait découvrir à Madrid, l'homme que je cherchois : le même hazard fait que ce D. Alvar a un fils à qui Elvire avoit été promiſe ; mais à cauſe de l'indigence dans laquelle cette famille eſt tombée, le pere d'Elvire refuſe de la lui donner. Vous devez protéger, Sire, à titre de pere de vos ſujets, un infortuné avec lequel on rompt des engagemens qui doivent être ſacrés, parce qu'il manque de reſſources pour les faire valoir. Quant à moi je céde Elvire à D. Elvar, & je ſuis prêt à lui remettre le dépôt dont je ſuis chargé. Le Roi donna ordre qu'on fit venir D. Alvar & ſon fils. Andoloſio ſe chargea d'aller les chercher lui-même. Il les prévint ſur ce qui venoit de ſe paſſer. Le jeune D. Alvar étoit pénétré ; mais le pere ne connoiſſant aucun parent de ſa famille mort à Famagouſte, refuſoit de recevoir le dépôt. Croyez-vous, lui dit D. Andoloſio, que je vous remiſſe une ſomme auſſi conſidérable, ſi je n'étois bien perſuadé que vous êtes celui à qui je dois la remettre. Pourquoi voudriez-vous

que je m'exposasse à la payer deux fois ? Le jeune D. Alvar tira Andolosio à l'écart. Seigneur, lui dit il, j'admire votre générosité ; mais je n'en suis pas la dupe : le parent dont vous parlez est un être imaginaire ; j'accepte votre bienfait, à condition qu'après la mort de mon pere que la vieillesse & ses maux entraînent au tombeau, ce dépôt vous sera rendu : en attendant, pour appuyer votre généreux mensonge, voilà des lettres d'un frere de ma mere mort aux Indes. Il n'eut que le tems de remettre ces lettres à Andolosio qui dit au pere de D. Alvar de le suivre chez le Roi, où tout ce mystre s'éclairciroit. Andolosio lut les lettres qui renfermoient quelques circonstances dont il tira des preuves de ce qu'il avoit avancé. Il n'y eut que le jeune homme qui ne fut point convaincu. Le pere d'Elvire fut mandé. Le Roi lui fit des reproches amers, & après lui avoir annoncé le retour de la fortune de D. Alvar, il le fit aisément consentir au mariage d'Elvire : elle fut appellée ; les deux jeunes amans avoient les yeux fixés sur Andolosio : ils le regardoient comme un être surnaturel ; lorsque le mariage fut accompli, le jeune D. Alvar dévoila le mystere du dépôt ; il n'étoit plus temps de le rendre. Andolosio avoit pris les plus grandes précautions pour qu'on ne pût revenir sur cet article : on avoit fait signer l'acceptation par le pere & par le fils ; il y eut de part & d'autre un

combat de générosité qui ne finit que parce que Andolosio se fâcha très-sérieusement, & les menaça de son inimitié, s'ils insistoient encore.

Andolosio ne passoit pas un jour sans préparer des regrets à toute la Cour sur son départ ; il savoit si bien accommoder son humeur libérale à la fierté espagnole, qu'il faisoit chérir les bienfaits & adorer le bienfaiteur ; ce qui n'est point ordinaire : enfin il prit congé du Roi, & le jour de son départ fut un jour de deuil pour Madrid.

CHAPITRE III.

Suite des voyages d'Andolosio. Ses avantures à la Cour d'Angleterre.

DOM Andolosio navigea vers l'Angleterre ; il vouloit connoître un Royaume qui avoit été le théâtre d'une partie des avantures de son pere. Il voulut y paroître avec le plus grand éclat. Le bruit que ses actions généreuses avoient fait à la Cour de France & à celle d'Espagne, l'avoit devancé à Londres. L'Anglois né froid & peu crédule, ne se décide point sur la réputation ; il veut connoître avant d'estimer, & l'estime est toujours l'avant-coureur de son amitié. Le peuple courut au-devant de lui ; les gens raisonnables l'at-

tendirent. Il avoit fait préparer un palais ſuperbe. Deux Anglois qu'il avoit eu occaſion de connoître à la Cour de France, vinrent le recevoir à Douvres, & le conduiſirent chez lui ; les mémoires de Fortunatus avoient déja donné à Andoloſio, une idée des mœurs des trois Royaumes ; il pria les deux Anglois de lui donner la liſte de toutes les perſonnes de marque, ſoit par leur naiſſance, par leur dignités, par leurs richeſſes, & ſurtout par leurs talens : il ſe fit conduire chez chacun d'eux, & les pria à dîner les uns après les autres, ayant ſoin d'entremêler les Seigneurs & les Savants. Il s'attira peu à peu l'eſtime de la nation : il fut ſouvent déclaré vainqueur dans les tournois. Il propoſa des prix, & s'abſtint de combatre dans toutes les fêtes qu'il donna. Il voulut auſſi que les ſciences euſſent part à ſes libéralités ; il fit publier une récompenſe pour celui qui dans un an, auroit fait la plus belle découverte, & un autre pour celui qui auroit fait le plus beau poëme à l'honneur de la patrie ; il voulut que ces prix fuſſent diſtribués avec la plus grande ſolemnité ; car dans la carriere de la gloire, l'éclat du triomphe eſt plus précieux que le triomphe même.

Le Roi ayant appris le cas que la nation faiſoit de D. Andoloſio, voulut connoître cet homme ſingulier ; il l'avoit vu pluſieurs fois à la Cour, ſans y faire une attention

particuliere. Lorsque le Roi l'eut entretenu, il fut étonné des connoissances & des rares vertus de ce jeune étranger. Les Rois, ainsi que leurs sujets, n'estiment les hommes que par les avantages qu'ils peuvent en retirer. Il demanda à D. Andolosio s'il vouloit le servir, & lui dit de mettre à ses services le prix qu'il jugeroit à propos. La seule récompense que je demande, répondit Andolosio, c'est que vous mettiez autant de justice à me défendre contre les jaloux & les envieux dont les Cours fourmillent, que je mettrai de zéle à vous débarrasser de vos ennemis.

Peu de tems après, la guerre s'alluma entre l'Ecosse & l'Angleterre : Andolosio y accompagna le Roi à ses propres dépens. Les Ecossois, nourris dans les montagnes, sont agiles, robustes & vigoureux ; ils ne craignent ni la rigueur des hivers, ni les ardeurs de l'été : les travaux les plus pénibles ne les effraient point ; ils soutiennent avec la même force la faim, la soif & les attaques de l'ennemi. Aucune de ces qualités n'échappa à Andolosio : il savoit aussi que comptant trop sur ces avantages, ils n'avoient aucune idée de la discipline militaire. Il conseilla au Roi d'Angleterre d'engager une affaire générale, de marcher à eux avec courage, & sur-tout avec beaucoup d'ordre. Il partagea l'armée en trois corps ; l'aîle droite qui étoit la moins nombreuse devoit attaquer la gauche de l'ennemi : il plaça le Roi au cen-

tre, & Andolosio se mit à l'aîle gauche pour attaquer la droite des Ecossois, lorsqu'il en seroit tems. A peine l'aîle droite eut-elle commencé le combat, que l'armée ennemie se porta, comme l'avoit prévu Andolosio, vers le lieu de l'attaque. Alors le Roi fit renforcer de la moitié de ses troupes, l'aîle droite qui soutint les premiers efforts, tandis qu'Andolosio prit les ennemis en queue, & les força de diviser leur attaque ; c'est tout ce qu'il demandoit : les Eccossois ignoroient l'art de se rallier ; ils se rassembloient en pelotons, & venoient fondre sur les Anglois qui leur opposoient une masse inébranlable, contre laquelle les petites troupes des Ecossois venoient se briser : cependant l'armée Angloise s'avançoit avec un silence terrible & un ordre majestueux, écrasant tout ce qui s'offroit sur son passage. Alors la déroute devint générale : les ennemis s'éparpillerent dans la campagne ; & tandis que l'armée Angloise continua sa marche chassant devant elle l'armée Ecossoise, Andolosio envoya un détachement, s'empara des équipages, & se mit à la tête de quelques troupes avec lesquelles il fit prisonniers plus d'un tiers des ennemis. Il rejoignit le corps d'armée, ne la laissa reposer qu'une nuit ; & dès le point du jour, il attaqua les ennemis qui s'étoient retranchés. Le combat fut d'autant plus opiniâtre, que le Roi d'Ecosse combattoit en personne derriere ses retranchemens.

Andolosio avec les plus braves Officiers vient à bout de les forcer, fait le Roi prisonnier, l'amene au Roi d'Angleterre, & dissipe le reste de l'armée. Ainsi, en moins de trois jours, commença & finit une guerre, dont la longueur, sans Andolosio, eût épuisé d'hommes & d'argent l'Angleterre & l'Ecosse. Andolosio fut d'avis de faire la paix sur le champ de bataille; les deux Rois s'en rapporterent à lui pour en régler les conditions : il falloit l'aveu des Ecossois ; ils auroient pu réclamer contre tout ce qu'auroit fait leur Roi prisonnier. Andolosio se transporta à Edimbourg après avoir pris l'avis de deux Rois : Il y assembla le Conseil & les chefs de la nation, les ramena tous à ce qui avoit été déja résolu entre les Rois & lui, revint au camp, fit signer les Rois, ramena celui d'Ecosse à son peuple, qui fit publier la paix dans ses Etats.

Quoiqu'Andolosio eut la plus grande part à la défaite des Ecossois, il fut reçu des Grands & du peuple avec des transports d'admiration & de joie. Le Roi eut desiré de le retenir, afin qu'il eût établi la discipline militaire, & qu'il eût pu donner à ses troupes les principes de l'art de la guerre dont il venoit de faire un si savant usage. Andolosio s'excusa, & promit au Roi de mettre par écrit quelques élémens de tactique, & de les lui envoyer ; il l'assura que les Ecossois seroient une des nations les

plus redoutables, ſi leur valeur étoit dirigée par l'art.

D. Andoloſio revint à Londres comblé de bénédictions par le peuple, d'éloges par les ſoldats, & d'épigrames par les courtiſans. La victoire & la paix furent célébrées par des feſtins, des danſes, des joutes & de tournois. Le peuple le ſuivoit en foule ; il ſemoit des fleurs ſous ſes pas : les plus belles femmes lui préſentoient des Guirlandes de laurier & de roſes. Lorſqu'il ſe préſenta à la Cour, la Reine & ſa fille vinrent au-devant de lui & l'embraſſerent ; ce dernier trait exalta juſqu'au dernier point le poiſon de l'envie. On fit enviſager au Roi, les tranſports du peuple pour Andoloſio, comme une marque de mépris pour le Prince, & comme une révolte. Le Roi ſe ſouvenoit de la récompenſe que l'étranger lui avoit demandée : il traita avec l'indignation qu'ils méritoient, les courtiſans envieux ; mais il ne put ſe défendre d'une impreſſion déſagréable contre Andoloſio : car tel eſt l'effet de la calomnie, quelque abſurdes que ſoient ſes imputations, ſon venin eſt ſi corroſif que l'empreinte reſte toujours dans l'ame qu'elle a choſi pour l'y dépoſer.

Quelque tems après D. Andoloſio demanda à la Reine & à ſa fille, la permiſſion de leur donner une fête : le Roi y conſentit. Le feſtin fut magnifique, & ſuivi de toute ſorte de divertiſſemens pour le peuple. An-

dolosio, ce vainqueur si redouté, ne put se défendre des charmes de la jeune Princesse. Il est vrai qu'Agripine réunissoit en elle la beauté, les graces, l'esprit & les talens; elle l'emportoit autant à cet égard sur toutes les sujettes de son pere, que par l'éclat de la naissance. Andolosio en fut si frappé, qu'il ne mit plus sa gloire qu'à lui plaire. Le Roi flatté de la fête que son favori avoit donnée à son épouse & à sa fille, témoigna qu'il auroit été charmé d'en être. Andolosio lui dit que c'étoit par respect qu'il n'avoit osé le prier d'y venir; mais que puisqu'il vouloit lui faire cet honneur, il le prioit de lui fixer le jour qui lui seroit le plus commode : le Roi ne le remit qu'au lendemain. Il y arriva avec dix personnes choisies de la Cour : la fête fut si brillante & si somptueuse, que le Roi en conçut quelque dépit : il résolut de s'en venger, & s'invita encore pour le troisieme jour. Pour jetter Andolosio dans l'embarras, ayant su par des espions qu'il avoit apostés, que le bois & le charbon manquoient dans la cuisine, le Roi envoya chercher le Magistrat chargé de la police de Londres, & lui fit promettre de défendre à tous les Marchands de bois, de vendre ni bois à brûler, ni charbon pendant trois jours à Andolosio, qui ne trouvant pas d'autre moyen, envoya chez tous les Marchands d'épiceries, & fit acheter la canelle & tous les bois odoriférans qu'ils avoient dans

leurs magasins. Le Roi arriva avec une partie de la Cour à l'heure indiquée, se promettant bien de rire de l'embarras de D. Andolosio : en entrant chez lui ; ils sentirent un parfum délicieux, une odeur céleste qui les surprit. Le Roi voulut en savoir la cause ; quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui apprit la ressource dont son hôte s'étoit servi pour préparer le dîner du Roi, & sur-tout lorsqu'on servit ce dîné plus somptueux & plus abondant que le premier. Les courtisans furent humiliés, & le Roi dissimula son ressentiment : ce qui l'étonna le plus, fut la libéralité d'Andolosio envers les gens de la suite du Roi, au nombre de cinq cens chevaux, & envers ceux des courtisans. Il donna à chacun cinq ducats. Le Roi ne concevoit pas d'où Andolosio pouvoit tirer une si grande quantité d'or & d'argent, en parla à la Reine à son retour, & lui témoigna un grand desir d'en connoître la source.

La Reine s'étoit apperçue de la passion d'Andolosio pour sa fille : elle imagina de flatter ses feux, afin de pouvoir lui arracher son secret ; elle communiqua son idée au Roi qui la laissa la maîtresse de faire ce qu'elle jugeroit à propos. Elle fit appeller Agripine ; je sais, lui dit-elle, qu'Andolosio éleve ses vues jusqu'à vous ; j'ai vu sa folle passion éclater dans ses yeux ; il est très-important que je sache quels sont vos sentimens à son égard ; si vous l'aimez, il n'est pas impossible qu'il

devienne votre époux ; ses richesses immenses, son grand courage, & d'autres circonstances peuvent l'élever au trône ; non pas peut-être d'Angleterre, mais d'Ecosse ou d'Irlande : avec le scours de vore pere, il peut conquérir aisément l'un ou l'autre ; si vous ne l'aimez pas, l'amour qu'il a pour vous peut nous être d'une grande utilité : avant que je m'explique, ouvrez-moi sincérement votre cœur : vous savez ma chere Agripine que je suis encore plus votre amie que votre mere, ne me cachez rien. Madame, répondit Agripine, je n'aime ni ne hais Andolosio ; je le regarde comme un jeune témeraire dont je voudrois punir l'audace ; je me suis apperçue de son amour, & le mépris que je lui ai marqué, n'a fait que l'enflammer davantage ; mais s'il faut humilier son orgueil, indiquez-moi quelque moyen, & je vous promets de les mettre en usage ; quand à l'épouser, n'esperez pas que ma fierté se rabaisse jusques là. La Reine fut contente de cette réponse : Agripine, dit-elle, il faut lui cacher votre indignation : le Roi desire savoir d'où Andolosio peut tirer de si grandes richesses ; il y a peu de Souverains qui puissent faire les dépenses qu'il fait, & néanmoins il ne posséde aucun fonds de terre ; il faut que vous lui laissiez entrevoir quelque espérance, & que profitant de son amour, vous l'engagiez à vous découvrir un mystere qui ne me paroît pas naturel ; je

vous facilitairai les occaſions de vous trouver tête à tête avec lui : s'il a l'audace de vous donner quelque rendez-vous, acceptez-le. Votre honnêteté, & le peu d'inclination que vous avez pour lui, me laiſſent ſans inquiétude à ce ſujet.

Agripine dès ce moment commença de laiſſer entrevoir quelque eſpérance à Andoloſio ; elle le conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'il ſe hazarda de lui demander la permiſſion de la voir dans ſon appartement : après une longue réſiſtance, elle y conſentit : elle lui exagéra le ſacrifice qu'elle lui faiſoit ; peu à peu, elle alluma dans ſon cœur la paſſion la plus vive. Dans une ſeconde entrevue, elle lui fit ſentir que le Roi ſon pere n'étoit pas éloigné de les unir ; mais qu'il craignoit que les dépenſes exceſſives auxquelles il s'expoſoit, n'épuiſaſſent ſa fortune. Andoloſio l'aſſura que ſes tréſors étoient inépuiſables, qu'il n'étoit pas moins riche que Fortunatus, dont la libéralité étoit connue de toute la terre ; que quoique Fortunatus eut beaucoup dépenſé dans ſes voyages, il étoit en état de dépenſer encore davantage.

Agripine changeant de converſation, lui demanda ſi dans les différentes Cours qu'il avoit vues, il n'avoit jamais rencontré quelque beauté qui eût captivé ſon cœur. Andoloſio lui répondit qu'il avoit porté les armes ſous ſix Rois différens, qu'il avoit vu dans

leurs Cours de très-belles Dames, & qu'il n'en avoit jamais vu aucune qui pût lui être comparée pour la beauté, les graces & l'eſprit ; qu'elle avoit ſi bien ſubjugué ſon cœur, que rien au monde ne pourroit le détacher d'elle, & qu'enfin s'il pouvoit ſe flatter de lui plaire, elle pourroit diſpoſer entiérement de lui.

Lorſqu'Agripine vit qu'Andoloſio étoit entierement ſoumis à ſes volontés, elle lui parla encore de ſes richeſſes ; ſi vous voulez me ſatisfaire là-deſſus, dit-elle, il n'y a rien que vous ne puiſſiez exiger de moi. Le don de mon cœur & de ma main ſera le prix de votre confiance. Andoloſio exigea d'elle le ſecret le plus inviolable & le ſerment le plus ſacré, qu'elle accompliroit la promeſſe qu'elle venoit de lui faire : après qu'il crût s'en être bien aſſuré, il lui fit voir la ſource de toute ſon opulence, il lui expliqua le myſtere de la bourſe ; il en tira dix mille guinées, dont il lui fit préſent. Agripine fut étonnée, & témoigna la plus grande ſenſibilité de la confidence qu'Andoloſio venoit de lui faire ; elle lui renouvella toutes ſes promeſſes, & lui jura qu'elle alloit travailler avec ſa mere à leur bonheur commun.

En effet Agripine courut à la Reine, & lui apprit la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui en donna pour preuve les dix mille guinées dont Andoloſio lui avoit fait préſent. La Reine lui demanda ſi elle ſe rappelloit

comment la bourſe étoit faite ; & ſur la deſcription qu'Agripine lui en fit, elle lui ordonna d'en faire faire une ſemblable. Le lendemain Andoloſio ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous. Agripine le reçut avec les témoignages de la plus vive tendreſſe ; il tomba à ſes genoux & lui demanda enfin des gages de l'amour qu'elle lui juroit. Le Roi étoit à une partie de chaſſe, d'où il ne devoit revenir que le lendemain : la Reine avoit profité de ſon abſence pour aller paſſer un jour dans une maiſon royale à quelques milles de Londres. Les momens étoient précieux ; Agripine ſans paroître conſentir aux deſirs de ſon amant, l'invita à ſouper avec elle : la reine avoit fait mêler au vin qu'on devoit ſervir à Andoloſio, quelques drogues aſſoupiſſantes. Une ſuivante d'Agripine étoit chargée d'avoir ſoin qu'il n'y eût point de mépriſe. Lorſque l'heure fut arrivée, cette même ſuivante conduiſit Andoloſio avec beaucoup de myſtere dans la chambre de la Princeſſe. Elle joua la pudeur, la tendreſſe, les remords, la fureur : elle paroiſſoit être ſur le point de ſe livrer au penchant qui l'entraînoit, & un moment après elle repouſſoit Andoloſio & verſoit un torrent de larmes : il étoit à ſes genoux, & s'enflammoit toujours davantage ; elle l'obligea de ſe relever, & comme ſi elle n'eût pu conſentir à ſa défaite, qu'à la derniere extremité, elle la retarda juſqu'après ſouper : elle ne

manqua pas de l'exciter à boire, buvant elle même comme pour s'étourdir sur sa honte. Andolosio fut toujours la dupe de sa perfidie; à peine eut-il bû la liqueur fatale, qu'il tombe dans la léthargie la plus profonde. C'est alors que dépouillant en effet toute pudeur, elle se fait aider par sa suivante à fouiller sa victime: elle trouve la bourse cousue sous son pourpoint, elles l'arrachent, & mettent à la place celle qu'elle avoit fait faire. Agripine essaya si elle avoit la même vertu; & en insultant à sa dupe, elle en tira une grande quantité de piéces d'or : elle laissa Andolosio plongé dans le sommeil, & courut en triomphe chez la Reine qui étoit revenue; elles essayerent encore la bourse, & après y avoir puisé des trésors dont leurs yeux ne pouvoient se rassassier, la Reine en apporta une partie à son époux pour le convaincre de la verité.

A peine la bourse fut-elle entre les mains de la Princesse, que le Roi jaloux d'un si précieux effet, desira de l'avoir en sa puissance; il fit agir la Reine auprès d'elle : Agripine étoit leur fille unique, leur amour aveugle ne leur avoit jamais permis de la contrarier dans ses goûts, ni dans ses penchants; son humeur altiere, son caractere inflexible, dur & capricieux, s'étoit fortifié par leur complaisance, dont enfin ils étoient devenus les premieres victimes.

A la seule proposition que la Reine lui

fit

fit de donner la bourſe à ſon pere, Agripine devint furieuſe. Eh quoi, dit-elle, pour venger le ridicule orgueil de mon pere qui rougiſſoit de ſe voir ſurpaſſé en magnificence par un ſimple particulier, pour ſatisfaire une vaine curioſité, je me ſerai avilie juſqu'à prêter l'oreille aux déclarations d'un homme de néant ; j'aurai fait les demarches les plus humiliantes, épuiſé tous les reſſorts de la coquetterie pour allumer des feux que je déteſtois, & pour flatter un eſpoir qui m'outrageoit : je me ſerai expoſée à la honte & à l'infamie, & l'on voudroit m'en ravir le prix. Non, dites au Roi qu'il peut m'ôter la vie, mais que je ne lui céderai jamais une proie qui m'appartient à tant de titres. Si Andoloſio ſe fût éveillé dans le tems que je la lui raviſſois, n'y alloit-il pas de mes jours? Vous n'avez pas craint de les expoſer pour parvenir à votre but, & vous voudriez que lâchement complaiſante, je livraſſe ma conquête! Je veux bien lui en faire part, mais je ne la lui céderai jamais. Le Roi employa vainement les prieres & les menaces, il ne put rien obtenir : ſeulement il fut convenu qu'elle lui donneroit tous les jours mille guinées, à quoi elle ne conſentit qu'avec beaucoup de peine, parce que ſon avarice lui faiſoit craindre que ſi elle rendoit les richeſſes trop communes, l'or ne perdît de ſon prix.

Cependant Andoloſio s'éveilla, & ne voyant plus Agripine auprès de lui, il maudit mille fois

ſon ſommeil qui lui avoit fait perdre une ſi belle occaſion : il demanda à la ſuivante qui étoit reſtée, ce que la Princeſſe étoit devenue; elle lui répondit que le voyant ſi profondément endormi, Agripine avoit pris ſon ſommeil pour une marque d'indifférence, qu'elle avoit beaucoup pleuré, & qu'elle étoit ſortie avec indignation. Andoloſio s'en prit à la ſuivante, & la gronda vivement de ne l'avoir pas éveillé : elle lui proteſta que ſa maîtreſſe & elle avoient fait l'impoſſible pour y réuſſir, qu'il falloit que ce ſomeil tînt de l'enchantement, puiſqu'il avoit reſiſté aux efforts d'une amante emportée par ſa paſſion, & aux ſiens même qu'animoit l'eſpoir d'une récompenſe proportionnée au ſervice qu'elle lui rendoit. Andoloſio la conjura à genoux de ramener ſa maîtreſſe la nuit ſuivante ; il ſe diſpoſoit à lui faire un préſent conſidérable pour l'y engager ; mais elle le retint en lui diſant qu'elle ne vouloit de récompenſe que lorſqu'elle l'auroit méritée. Andoloſio n'inſiſta pas, eſpérant que ce motif la rendroit plus preſſante ; il revint chez lui triſte, affligé, & ne ſe doutant pas encore du malheur qui lui étoit arrivé.



CHAPITRE IV.

Infortune d'Andolosio : vision, avantures extraordinaires. L'hermite & les pommes enchantées.

Le Roi se persuada qu'Andolosio avoit encore une bourse ; il ne pouvoit pas croire que n'en ayant qu'une seule, il l'eût gardée avec aussi peu de soin. Ce Prince n'avoit sans doute jamais aimé ; il auroit su qu'il n'y a pas de sacrifice que l'amour n'obtienne, & qu'il n'y a presque point de secret qu'il ne penetre ou qu'il ne divulgue. Soit que le Roi voulût se convaincre de la verité du fait, soit qu'il eût en vue d'humilier Andolosio, il s'invite à dîner chez lui le lendemain. Andolosio appelle ses gens, leur donne les ordres nécessaires, & veut payer son maître d'hôtel, il veut chercher de l'argent. Quel fut son désespoir quand il vit que la bourse dans laquelle il fouilloit, n'étoit pas la sienne, & qu'elle ne rendoit rien. Il vit d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur ; qu'elle chute effrayante ! il se ressouvint alors de l'avis que son pere lui avoit donné, de ne jamais dire à personne qu'il fût possesseur d'une mine aussi féconde. Voyant que sa perte étoit irréparable, il songea à se défaire de ses domestiques : il les appella,

leur partagea le peu qui lui reſtoit, & les congédia. Tous fondoient en larmes, aucun ne vouloit le quitter ; ils ne pouvoient pas comprendre comment en ſi peu de tems, un homme auſſi riche, avoit pu tomber dans l'indigence. Dans d'autres circonſtances Andoloſio eût pu trouver une reſſource dans ſes bijoux ; il les avoit donnés à la Reine, à Agripine, & à une foule de courtiſans qui lui vendoient à ce prix une amitié apparente. Un de ſes écuyers crut que ce revers venoit de quelque tort qu'on avoit fait à ſon maître, il lui offrit de le venger au péril de ſa vie ; chacun de ſes gens en jura autant. Andoloſio plus ſage, ſe garda bien de leur donner rien à connoître : il les remercia, les exhorta à prendre leur parti, & leur promit de les récompenſer avec uſure, ſi la fortune lui ſourioit encore ; il leur dit de ſeller ſon cheval, & de ne pas le ſuivre ; ils pleuroient tous en lui rendant ce dernier ſervice : on eut dit qu'ils alloient à la pompe funebre de leur pere, & leurs cris redoublerent quand ils le virent partir.

Andoloſio prit la route de Famagouſte, s'embarqua à Douvres, traverſa la France ſans ſe faire connoître, ne tenant qu'à lui de mettre à l'épreuve ceux qui lui avoient témoigné dans ſa ſplendeur, une amitié que rien ne pouvoit altérer ; il préféra de conſerver d'eux, la bonne opinion qu'ils avoient tâché de lui donner, à une conviction affligeante. Il arrive enfin à

Famagouſte ; il y avoit dix ans qu'il en étoit abſent ; ſon frere fut au comble de la joie en le voyant ; il fut ſurpris de le voir ſeul, ſans équipage & ſans ſuite : Ampedo lui demanda où il avoit laiſſé ſes gens. Hélas! mon frere, je m'eſtime encore heureux, répondit Andoloſio, d'avoir pu parvenir juſqu'à vous. J'ai à vous apprendre des choſes qui diminueront peut-être l'amitié que vous avez pour moi. Que dites-vous? reprit Ampedo, non mon frere, cela n'eſt pas poſſible. Euſſiez-vous commis les crimes les plus atroces, mon eſtime pourroit diminuer, mais jamais mon amitié qui, j'en ſuis bien certain, vous rameneroit à la vertu. Je n'ai point de crimes à me reprocher, dit Andoloſio, mais de grandes imprudences à expier. J'ai perdu la bourſe que vous m'aviez confiée : j'en ai une douleur mortelle, non pour moi, qui ai aſſez vu que des grandes richeſſes ne nous attirent que de grands ennemis, & que l'homme qui vit tranquille dans une obſcure médiocrité, eſt plus heureux que l'homme opulent, dont le faſte excite au-tour de lui les cris des envieux ou le zéle hypocrite des flateurs : c'eſt pour vous à qui la ſageſſe a appris à faire un bon uſage des dons de la fortune. Ampedo lui demanda par quel accident il avoit perdu ce don précieux. Ma premiere imprudence, répondit-il, eſt de n'avoir pas ſuivi le conſeil que mon pere nous donna de ne dire à per-

sonne les merveilles de la bourse ; la seconde est de m'être livré trop inconsidérément à une folle passion, & d'avoir aidé moi-même à tendre les filets où je me suis pris. Il lui raconta les ruses perfides de la fille du Roi d'Angleterre, la jalousie de son pere, & tout ce qui lui étoit arrivé dans ce pays. Mon cher frere, reprit Ampedo, vous avez voulu voyager, c'étoit contre mon avis ; vous voyez que mon amitié pour vous prévoyoit ce qui vous arrive. Ah ! mon frere, disoit Andolosio, n'augmentez pas mes regrets, le chagrin me consume, & je ne forme d'autre vœu que de cesser de vivre.

Ampedo pénétré du chagrin de son frere, l'exhorta à la modération, aussi nécessaire dans la tristesse que dans la joie : la perte que vous avez faite, ajouta-t-il, nous est commune ; ne croyez pas que je m'en afflige un moment. Nous sommes encore plus riches qu'aucun particulier de l'isle de Chypre, je n'ai dépensé pendant votre absence qu'un des coffres que vous remplites d'or avant votre départ ; nous n'avons qu'à écrire au Sultan, & il nous donnera tout ce que nous voudrons du chapeau. Ces trésors nous suffiront pendant notre vie, & nous les économiserons de maniere que personne ne s'appercevra que notre fortune ait diminué ; si nous nous marions, & qu'il nous survienne des enfans, ils seront encore assez riches après notre mort. Ce palais, les

terres que mon pere a laiſſées, & ce que nous leur épargnerons, pourront les mettre au-deſſus des perſonnes les plus aiſées. D'ailleurs la fortune eſt ſouvent un obſtacle aux talens: tel qui, pour acquérir du bien, eût été obligé de donner l'eſſor à ſon génie, languit dans une molle oiſiveté, lorſque rien ne lui manque : la médiocrité eſt la mere du travail, & celui-ci n'a jamais marché ſans la vertu. Ainſi, mon frere, tranquiliſez-vous, & dès ce moment partagez avec moi ce qui nous reſte. Mon frere, dit Andoloſio, je ſens que vous avez raiſon ; cependant ne fut-ce que pour punir la perfide, je voudrois lui enlever la bourſe, & j'en ſais un ſûr moyen, ſi vous conſentez à me prêter le chapeau. Ampedo lui repréſenta la difficulté d'une telle entrepriſe, & lui témoigna qu'il craignoit qu'il ne perdît le chapeau, comme il avoit fait la bourſe : il ne lui conſeilla pas de s'en ſervir à cet uſage, il lui permit ſeulement de le prendre pour ſon plaiſir, & de s'en amuſer quelquefois.

Andoloſio parut quelque tems ſe conformer aux volontés de ſon frere. Un jour il envoya tous les domeſtiques d'Ampedo à la chaſſe, en leur promettant de les ſuivre de près : lorſqu'ils furent partis, il vint trouver ſon frere, & le pria de lui prêter ſon chapeau pour s'amuſer. Ampedo qui étoit bon, & qui ne ſavoit rien refuſer, & ſur-tout à ſon frere,

le lui remit. Dès qu'Andolosio l'eut en son pouvoir, il abandonna les chasseurs & se transporta à Gênes. Il s'informa où l'on vendoit les plus beaux bijoux ; il envoya chercher les marchands, leur en demanda le prix, fit peu de difficultés, & les ayant tous enveloppés, comme pour les faire peser, il desira d'être transporté à Florence, & disparut au grand étonnement des Marchands qui se crurent ruinés ; il en fit autant à Florence & ensuite à Venise. Lorsqu'il fut bien chargé de bijoux, il alla à Londres : il s'informa de l'église où devoit aller Agripine, dressa une table dans la rue par où elle devoit passer, & y étala toutes ses pierreries ; les mettant à un prix excessif, afin qu'aucun particulier ne fût tenté d'en acheter.

Il attiroit beaucoup de monde, soit par ses propos singuliers, soit par la quantité & par la beauté de ses bijoux, soit encore par la bizarrerie de sa figure qu'il avoit noircie & entiérement changée au moyen d'un nez postiche qu'il avoit si bien adapté au sien que personne ne le reconnut. Il vit arriver la Princesse ; elle étoit précédée d'un grand nombre de Gardes, & entourée d'un grand cortege de courtisans & de domestiques ; car depuis qu'elle avoit en son pouvoir la source des richesses, on avoit abandonné la Cour pour s'attacher à elle.

Les Gardes eurent bien de la peine à s'ouvrir

un passage à travers la foule qui entouroit le marchand de bijoux ; Agripine s'arrêta un moment devant sa boutique qui éblouissoit. Andolosio reconnut la maudite suivante qu'il avoit trouvée auprès de lui en s'éveillant ; il lui présenta deux diamans de grand prix ; & en donna un à chacune des femmes qui lui parurent les plus attachées à Agripine. Il les pria d'engager la Princesse de le faire venir dans son palais pour voir ses pierreries à loisir, & promit à chacune un autre diamant, si elles pouvoient lui faire vendre une partie de ses bijoux. Agripine ne voulut pas s'arrêter plus long-tems. Au sortir de l'église ses femmes lui firent voir les présens que le marchand leur avoit fait : elle fut frappée de l'éclat de ces diamans ; elles lui dirent que ce n'étoient que ceux de la seconde espece, & que si la Princesse desiroit de le faire venir au palais, il lui en montreroit dont elle seroit contente. Agripine donna ordre qu'on le fît venir, & lui fit dire d'apporter tout ce qu'il avoit.

C'étoit tout ce que desiroit Andolosio. Il ne manqua point à l'heure indiquée ; il étala ses diamans dans l'anti-chambre de la Princesse, & ses deux suivantes allerent l'avertir. Quoiqu'elle eût autant de richesses qu'elle pouvoit en desirer, Agripine étoit avare ; tant il est vrai que ce vice est dans le cœur, indépendamment de la richesse & de la pauvreté : elle choisissoit ce qu'il y avoit de plus beau, &

n'offroit jamais que la moitié de la valeur. Eh! quoi, Madame, disoit le faux marchand! vous la plus belle, la plus généreuse & la plus riche des Princesses, pour qui j'ai cherché ce qu'il y avoit de plus beau dans le monde; vous voudriez que la peine que j'ai prise, fût perdue; ou du moins la récompenser par la perte de la moitié du prix de ma marchandise: Si vous ne les achetiez point, vous auriez le chagrin de savoir qu'une autre Princesse moins belle & moins puissante s'empareroit, & se vanteroit d'avoir des bijoux plus beaux que les vôtres. Choisissez donc tous ceux que vous voudrez, & nous ferons un prix commun. La Princesse en mit plusieurs à part; après bien des difficultés elle convint d'en donner quatre mille ducats, au lieu de cinq mille que le marchand en demandoit, ce qui étoit le prix le plus bas. Elle alla prendre sa bourse qu'elle noua à sa ceinture, mais tandis qu'elle étoit occupée à compter, Andclosio la saisit par le milieu du corps, & desira d'être dans un désert.

A peine eut-il fait ce souhait, qu'ils se trouverent dans une isle stérile, entourée de rochers affreux, & bordée par des mers orageuses. Il n'y croissoit que quelques ronces & des pommiers sauvages. Ils se trouverent sous un de ces pommiers. Agripine étonnée & confondue, & ne sachant où elle étoit, tenant encore dans ses mains les bijoux qu'elle avoit

achetés. Mon ami, dit-elle au marchand, est-ce un songe : comment me trouvai-je ici avec vous ? comment y sommes-nous venus en si peu de tems ? Le malheureux Andolosio plus frappé de la beauté d'Agripine, qu'ému du souvenir de sa perfidie, étoit à ses genoux & la regardoit sans lui répondre : il eut peut-être vaincu sa timidité & profité de l'occasion que son sommeil lui avoit fait manquer, lorsque la Princesse prenant la posture où il étoit, pour une marque du respect qu'un homme de son état devoit à la fille d'un Roi, qui se trouvoit seule avec lui, le fit relever avec le ton de cette bonté orgueilleuse & basse que les Grands prennent lorsqu'ils ont besoin de leurs inférieurs : mon ami, ajouta-t-elle, je me sens défaillir ; je voudrois avoir une de ces pommes qui pendent au haut de ces branches : l'ordre n'étoit point donné, qu'Andolosio étoit au haut du pommier ; malheureusement avant de monter, s'appercevant qu'Agripine étoit sans coëffure à l'ardeur du soleil, il ôta son chapeau & le mit sur la tête de la Princesse. Par hazard, dans le tems qu'Andolosio cueilloit les plus belles pommes, elle s'écria : ô ciel ! que ne suis-je dans mon palais. Aussi-tôt Agripine y fut transportée : le Roi & la Reine qui étoient dans les plus vives allarmes, furent aussi surpris de la voir reparoître, qu'ils l'avoient été de son enlevement. La Reine lui fit mille questions à la fois. Qu'est devenu

le marchand? Dans quel endroit vous a-t-il menée? Qu'a-t-il fait? Le Chancelier du Roi disoit, il est sorcier, il faut le brûler en éfigie, & je confisque les bijoux au profit de qui il appartiendra. Le Roi demandoit à sa fille, où l'avez-vous laissé? Sur un pommier, répondit-elle, où il me cueille des pommes dans une isle déserte : je meurs de fatigue & de sommeil, je vais me reposer : bon soir. Le Chancelier trouvoit les preuves très-claires : un enlevement, des bijoux, un pommier, & une isle déserte, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour convaincre de sortilége tous les bijoutiers du monde.

Cependant Andolosio étant descendu de l'arbre, ne vit ni la Princesse, ni son chapeau, ni les diamans, qui dans sa misere auroient pu lui servir de ressource; il maudit l'arbre, la Princesse & soi-même : il étoit désolé, il erroit de côté & d'autre, appellant la mort à son secours. O! mon frere, mon cher frere, s'écrioit-il, que direz-vous en apprenant ma funeste avanture? Bourse, chapeau, tout est perdu : maudit amour, infernale furie! Parmi tant de folles malédictions, il oublioit d'execrer son imprudence. Déja la nuit couvroit l'isle de son ombre : il se rappella le rocher contre lequel il avoit fait naufrage, & il se trouva moins malheureux; car enfin toute horrible qu'étoit cette isle, il y avoit vu des pommes, & il étoit possible que

quelqu'un l'habitât. Il se proposa de la parcourir dès que le jour seroit venu. Il se coucha sous un arbre, accablé de tristesse, & présageant les plus grands malheurs, si en effet cette isle étoit inhabitée.

Vers le milieu de la nuit, il apperçut dans les airs, un globe étincelant de lumiere qui s'arrêta sur l'arbre voisin ; à la clarté de ses rayons, il vit aux branches de l'arbre, les différens membres d'un corps humain suspendus comme des fruits ; la tête étoit attachée à la branche supérieure ; la bouche soufla. Un vent impétueux agita l'arbre & tous ces membres se mirent en mouvement : alors il vit les oreilles se détacher, & se joindre à la tête, les yeux allerent se placer dans les cavités qui leur étoient destinées, le nez se fixa au milieu de la face. Andolosio effrayé, crut reconnoître cette figure : il voulut fuir ; la tête lui ordonna de demeurer, & il n'osa désobéir : chacune des parties du corps se détacha d'elle même, & vola successivement vers le muscle qui devoit l'accrocher à sa partie supérieure. Lorsque le corps fut tout formé, Andolosio reconnut son pere, tel qu'il s'étoit peint dans ses mémoires à l'âge où le génie de la forêt lui donna à choisir de la fortune ou des vertus. Un rayon du globe lumineux alla frapper ce corps qui se détacha de l'arbre ; un second rayon partit, le frappa encore, & le corps s'anima. Andolosio se prosterna aux

pieds de Fortunatus. O mon fils, lui dit-il, que j'ai plus chéri que ma vie : voilà donc où t'a conduit une passion aveugle, ou plutôt ta désobéissance à mes dernieres volontés : celles d'un pere devoient être sacrées: j'avois ordonné à ton frere & à toi, de ne jamais séparer la bourse & le chapeau. Malgré lui tu les a séparés : contre mes ordres, tu as dévoîlé à Agripine la propriété de la bourse, & tu reçois le prix de ton indiscrétion. Cependant tu as été sensible aux pleurs des malheureux; le ciel a vu avec satisfaction que tu leur as fait part de tes richesses ; en voici la récompense. Je te donne à choisir. Tu peux r'avoir ces dons funestes ; mais tu ne les obtiendras qu'après avoir essuyé des travaux pénibles, & leur possession sera entourée de dangers auxquels il faudra enfin que tu succombes. Si au contraire tu veux y renoncer, tu jouiras, au sein d'une douce médiocrité, d'une vie longue & tranquile. Andolosio hésita : enfin il dit à son pere qu'aucun danger ne l'effrayoit ; qu'il préféroit peu de jours passés avec gloire, à une vie longue coulée dans l'oisiveté ; qu'il mourroit heureux, s'il pouvoit avant sa mort remettre à son frere la bourse & le chapeau dont il l'avoit privé si long-tems. Fortunatus le regarda avec une douleur mêlée de tendresse. Andolosio se levoit pour l'embrasser : soudain le globe s'entr'ouvrit, sa lumiere environna Fortunatus, un faisceau de rayons se

plaça sur sa tête, un coup de foudre renversa Andolosio ; tout disparut à ses yeux éblouis ; il se retrouva dans les plus profondes ténebres.

A la premiere clarté du jour, Andolosio à la place de l'arbre sous lequel s'étoient passés les prodiges de la nuit, trouva une pyramide formée d'ossemens entrelassés, dont la base étoit portée sur quatre énormes crapaux : un cri perçant lui fit lever la tête ; il vit un hibou plus gros qu'un aigle sur le sommet de la pyramide : il déploya ses aîles ; le vent qu'il fit en les agitant, ébranla les ossemens ; la pyramide s'écroula, & laissa voir une femme d'une beauté éclatante, foulant à ses pieds des couronnes, & répandant au tour d'elle l'or & les pierreries. A peine en eut-elle jetté une certaine quantité, que les ossemens dispersés sur la terre, prirent la forme de serpens & de viperes ; ils s'élancerent sur cette femme, elle jetta des cris affreux ; envain s'efforçoit-elle d'éviter leurs morsures. Andolosio couroit vers elle pour la défendre, lorsqu'un des crapauds l'arrêta ; le second dévora la femme, & le troisiéme, en un instant, eut avalé tous les serpens. Le premier de ces hideux animaux quitta Andolosio, fixa ses yeux sur le second qui vint se précipiter dans sa gueule ; le troisiéme ouvrit la sienne qui servit de tombeau au premier. Andolosio trembloit pour lui-même ; mais le hibou qui s'étoit

perché ſur un cyprès voiſin, s'élança ſur le ſeul crapaut qui reſtoit, & le dévora. Il s'envola dans les airs : Andoloſio remarqua la route qu'il avoit priſe, & dirigea ſa marche ſous ſes auſpices.

Le ſoleil avoit déjà fait un tiers de ſa courſe. Andoloſio ne voyoit aucun veſtige d'homme; plus il avançoit dans le déſert, & plus ce déſert paroiſſoit s'étendre devant lui : il étoit accablé de fatigue & de faim; il apperçut un arbre chargé de pommes rouges, il en cueillit deux ; à peine les eut-il mangées, qu'il ſentit aux tempes une énorme péſanteur ; il y porta ſes mains : ô prodige ! deux cornes ſemblables à celles d'un bouc, excepté qu'elles étoient plus longues, formoient des volutes au tour de ſa tête, ombrageoient ſon front. Dans ſa colere il en frappa l'arbre, dans l'eſpérance de les ébranler & de les arracher plus facilement ; tous ſes efforts furent inutiles. Malheureux que je ſuis! s'écria-t-il, le ciel commence à ſe venger du mauvais choix que j'ai fait ; & de quoi me ſerviront les dons funeſtes de mon pere dans l'état horrible où je ſuis? Ah ! ſi j'avois préféré cette heureuſe médiocrité à laquelle ne s'attachent jamais les ſerpens de l'envie, tranquille ſur mes foyers, je n'aurois à craindre ni ces horribles cornes, ni d'être dévoré par ces reptiles vengeurs, comme cette femme dont ils ont outragé la beauté ; & dont l'éclat & la généroſité irritoient

irritoient leur fureur. Ah ! je ne vois que trop le ſort qui m'eſt reſervé. O ciel ! viens à mon ſecours ; s'il exiſte un mortel dans ces lieux ſauvages, guide-moi vers lui, afin qu'il me conſeille dans cette affreuſe extrémité.

Andoloſio erra encore quelque tems ; il revit le hibou qui voltigea devant lui, allant, venant & pouſſant des cris : Andoloſio le ſuivit ; & lorſqu'il s'écartoit de la route que lui traçoit ſon guide, l'oiſeau redoubloit ſes cris, battoit des aîles, & le remettoit dans ſon chemin. Andoloſio rencontra enfin une caverne creuſée dans le rocher, & ombragée de quelques plantes ſauvages. Le hibou ſe percha ſur la roche, & battit des aîles à ſa voix. Un vieux hermite ſortit de la grotte, & leva la tête vers le hibou, qui deſcendit & ſe percha ſur les cornes d'Andoloſio. Il ſe reſſouvint que cet oiſeau avoit dévoré le crapaud qui avoit mangé ſes deux compagnons, leſquels avoient englouti les ſerpens de l'envie, & la femme orgueilleuſe. Andoloſio frémit ; le hibou pouſſa trois cris & s'envola. L'hermite s'approcha d'Andoloſio : malheureux, lui dit-il, qui t'a conduit ici ? Il y a trente ans que je ſuis dans ce déſert, & tu es le premier mortel que j'y vois. O mon pere, s'écrie Andoloſio, plût-à-dieu que je n'y fuſſe jamais venu ! je meurs de faim. L'hermite le mena dans ſa grotte ; il y avoit trente ans qu'il ne connoiſſoit plus l'uſage du pain ni du vin ; il lui

donna quelques racines & de l'eau pure. Andolosio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis trois jours, & lui demanda comment il pourroit se délivrer de ses deux cornes. L'hermite lui dit qu'aucun remede, qu'aucun effort humain n'en viendroient jamais à bout, mais qu'il alloit les lui ôter : il le prit par la main, le conduisit vers un pommier, cueillit deux pommes blanches & les fit manger à Andolosio : aussi-tôt ses cornes disparurent. O mon pere, s'écria-t-il, que cette isle est merveilleuse ! pourquoi le ciel se plaît-il à opérer tant de miracles dans un désert, où personne ne peut en profiter ? L'hermite sourit : de quels miracles, reprit-il, Dieu a-t-il besoin pour manifester sa puissance ? Ce monde, son ordre, son existence, la reproduction & la destruction continuelle des êtres, ne sont-ce pas des miracles assez frappans ? Le plus grand de tous les prodiges est l'aveuglement de l'insensé qui ne veut pas les reconnoître. Tout est hazard, tout est concours fortuit des causes secondes pour l'impie : rien n'est miracle pour l'insensible, qui voit avec indifférence les mondes rouler sur sa tête, la marche reglée & majestueuse du soleil, le spectacle toujours uniforme & toujours inconstant de la nature. D'un autre côté, la superstition qui dédaigne toutes ces merveilles, érige en prodiges les fantômes de notre imagination, & explique au gré de nos passions & de ses intérêts, les

mouvemens d'une conſcience qu'elle trouble. Tu regardes comme un miracle, les pommes qui ont produit tes cornes, & comme un plus grand miracle encore celles qui te les ont ôtées : tu en juges par le bien & par le mal qu'elles t'ont fait : eh bien, apprens que ces pommes ne ſont pas plus merveilleuſes que les eaux de certaines rivieres, qui donnent à ceux qui habitent ſur leurs bords, ce que dans notre Europe on appelle des goëtres. L'Eternel en créant les êtres, a attaché à chacun d'eux une propriété qui lui eſt particuliere, & dont la cauſe n'eſt autre choſe qu'un certain arrangement dans les parties de la matiere. Mais pourquoi les unes ſont-elles ſalutaires, & les autres nuiſibles ? Homme orgueilleux & borné, crois-tu que tout a été créé pour toi : ce que tu trouves malfaiſant eſt ſalutaire à mille individus que tu ne connois pas ; & ce qui fait tes délices, eſt un poiſon pour mille autres qui devoreroient ou tes alimens ou toi-même. La vie & la mort te paroiſſent ſans ceſſe aux priſes ſur la terre ; mais ſaches que pour éclore, une infinité de germes renfermés dans ton ſein, n'attendent que ta deſtruction.

Andoloſio étoit étonné du diſcours de l'hermite ; il commençoit à admirer ce que juſqu'à ce moment, il avoit regardé comme des choſes communes & vulgaires, & à regarder avec dédain ce qu'il avoit admiré mille fois. Je vois

bien, dit-il, que je n'ai eu juſqu'aujourd'hui que de fauſſes notions de la nature, & je commence à croire que bien des événemens, qui ne ſont qu'une ſuite de l'ordre que la providence à établi, ſervent de prétexte à l'impoſture des impies ou des ambitieux: qu'il eſt des vrais miracles, tels que les objets que j'ai vu la nuit derniere. L'hermite fit un éclat de rire qui démonta tous les raiſonnemens d'Andoloſio. Ce que tu as vu n'eſt pas plus merveilleux que tes cornes, ou plutôt tu n'as rien vu, car tu dormois. Andoloſio fut prêt à le démentir; il lui rapporta les propres paroles de Fortunatus, lui parla de cet arbre, aux branches duquel ſes membres étoient ſuſpendus. L'hermite reprit: purs effets de ton imagination qui donnoit un corps aux remords de ta conſcience: là-deſſus il lui expliqua la théorie des ſonges; & après lui avoir fait comprendre comment notre ame agiſſoit ſur nos ſens, il ajouta que la déſobéiſſance aux volontés de ſon pere étoit un des crimes qu'il ſe reprochoit ſans doute le plus; que ſa conſcience en étoit troublée, & que ſon imagination lui retraçoit ſouvent le crime & ſes ſuites; que quoiqu'il cherchât à étouffer par des diſtractions, les cris de ſon cœur, lorſque l'objet de ces diſtractions avoit diſparu, & que l'ame plus libre pouvoit prendre le deſſus, ſes remords éclatoient dans toute leur force: il ajouta que c'étoit ſur-tout pendant le ſommeil, qu'ils

exerçoient un empire plus deſpotique ſur l'ame dégagée d'une partie de l'eſclavage des ſens : que le vrai miracle dont il devoit profiter & remercier la providence, conſiſtoit dans les remords & les préſentimens d'un avenir funeſte qu'elle lui envoyoit.

Malgré cette explication, l'imagination d'Andoloſio n'étoit pas moins frappée de ce qu'il avoit vu ou cru voir. L'hermite profita de cette diſpoſition pour l'exhorter à ſe livrer à la retraite, à abandonner ſes chimeres ambitieuſes ; il lui peignit le contentement d'une ame qui ayant pénétré les ſecrets de la nature, y reconnoît la main inviſible qui l'anime, & qui parvient à entrevoir la grandeur d'un être au-deſſus de tous les êtres. Andoloſio, après l'avoir écouté avec plaiſir, ſoupira & le pria de lui enſeigner une route qui pût le conduire hors de ce déſert. Il lui demanda en même tems de lui permettre d'emporter quelques pommes de celles qui faiſoient venir des cornes, & de celles qui les faiſoient diſparoître. Elles ne m'appartiennent pas plus qu'à vous, lui répondit l'hermite ; je ne puis ni vous en donner, ni vous en refuſer ; prenez celles que vous jugerez à propos : tout ce que je deſire, c'eſt que vous en faſſiez un bon uſage, & que vous en retiriez du profit. Andoloſio en prit une demi-douzaine de chaque eſpece, & l'hermite lui fit préſent d'un panier de jonc pour les emporter : il le prit par la main

& le conduisit sur un chemin qu'il l'exhorta de ne jamais quitter.

Andolosio suivit exactement le conseil de l'hermite ; il arriva dans un village où il demanda ce qui lui étoit nécessaire ; & après avoir fait un des meilleurs repas de sa vie, parcequ'il avoit faim, & qu'il avoit fait près de vingt lieues depuis la caverne de l'hermite, il demanda le chemin le plus court pour arriver à Londres en peu de tems. Il apprit qu'il étoit encore en Irlande, & qu'il avoit l'Ecosse à traverser avant d'arriver en Angleterre. Andolosio fut effrayé de la longueur du chemin, non pour lui, mais parcequ'il craignoit que ses pommes ne se gâtassent : on lui dit que s'il étoit bien pressé d'arriver, il n'avoit qu'à continuer sa route, qu'elle le meneroit à un port, d'où il partoit tous les jours des vaisseaux pour Londres, pour l'Ecosse & pour la Flandre. Andolosio paya son écot, passa son bras dans l'anse du panier, & partit. Il arriva sur le port, au moment où un paquebot faisoit route pour l'Angleterre ; il y entra. Tout le monde fut frappé de la beauté de ses pommes ; on vouloit lui en donner le prix qu'il en auroit voulu. Andolosio fut obligé de leur dire qu'elles n'étoient point à vendre, & que c'étoit un présent que le Roi d'Irlande envoyoit à celui d'Angleterre, pour en peupler son jardin.

CHAPITRE V.

A trompeur, trompeur & demi. Bourſe reconquiſe. Vengeance d'Andoloſio.

En trois jours Andoloſio fut rendu à Londres par la Tamiſe. Pour n'être pas reconnu, il changea aiſément ſon habit, qui étoit riche, pour un beaucoup plus ſimple. Il mit des cheveux empruntés ſur ſa tête, & ſe couvrit l'œil gauche d'un grand emplâtre; il acheta une petite table qu'il plaça à côté de l'Egliſe où Agripine devoit venir. Il étala ſes pommes ſur un linge bien blanc, & ſe mit à crier de toutes ſes forces : POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Ce cri ſingulier fit approcher beaucoup de monde. On lui demanda pourquoi il les appelloit pommes de beauté ; & il dit qu'il ſuffiſoit d'en manger deux pour l'acquérir, quand on n'en avoit point, & pour la conſerver juſqu'à la mort, quand on l'avoit, & qu'elles ne produiſoient cet effet que ſur les femmes : pluſieurs les marchanderent, & ſur-tout les pommes qui faiſoient venir les cornes, parce qu'elles avoient la plus belle apparence : il les tenoit à un ſi haut prix, que perſonne n'étoit aſſez riche pour en acheter.

Lorſqu'il vit approcher la Princeſſe, il retira adroitement les ſix pommes qui guériſſoient, & ne laiſſa que les ſix autres : il cria plus fort que jamais, POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Agripine, qui vit beaucoup de monde au tour du marchand, en fit demander la cauſe ; elle lui fit défendre de vendre ces pommes à d'autres qu'à elle ; mais elle ne voulut en prendre que deux : le marchand qui vouloit s'en défaire, lui repréſenta que ſi d'autres en mangeoient, elles pourroient devenir auſſi belles qu'elle, & d'un eſprit auſſi pénétrant ; car il l'aſſura qu'elles avoient encore cette propriété : qu'à la verité deux ſuffiſoient ; mais qu'il ne pouvoit pas répondre que les quatre qu'elle laiſſoit, ne fuſſent mangées par d'autres:qu'au ſurplus elle ne les payeroit que lorſqu'elle auroit éprouvé l'effet des deux premieres. Agripine prit donc les ſix pommes, en paya deux, & foula aux pieds les quatre autres, afin que perſonne n'en mangeât.

Agripine crédule, comme le ſont toutes les femmes ſur ce qui regarde leur beauté, rentra au plus vîte dans ſon palais, & après avoir beaucoup ricané ſur la laideur des femmes de la Cour, elle s'enferma & dévora ſes pommes : elle leur trouva un goût délicieux; à peine les eût-elles mangées, qu'elle ſentit une péſanteur affreuſe à la tête : elle s'étendit

ſur ſon lit, & lorſqu'elle voulut ſe relever, ſa tête ſe ſentit ſurchargée d'un poids ſingulier : elle y porta la main, & la retira auſſi-tôt lorſqu'elle eut touché des excroiſſances qui l'effrayerent. Elle approcha d'un miroir, & jetta un grand cri : ſon front étoit orné de deux cornes placées à quatre doigts de diſtance l'une de l'autre ; elles étoient un peu recourbées vers le derriere de la tête, & leur groſſeur d'un pouce & demi de diamêtre dans leur baſe, alloit toujours en diminuant : elle fit les plus grands efforts & les plus inutiles pour les arracher : enfin il fallut ſe réſoudre à appeller les deux femmes en qui elle avoit le plus de confiance. O Dieux ! s'écrierent-elles en réculant d'horreur, par quel accident cet ornement ſi peu fait pour notre ſexe, a-t-il été ſe placer ſur votre front ? Elle leur recommanda le plus grand ſecret ; elle leur promit une récompenſe conſidérable ſi elles venoient à bout de l'en délivrer : elles y eſſayerent envain, & Agripine leur demanda grace ; car il lui ſembloit qu'on lui enlevoit le crâne. Elle prit le parti de ſe mettre dans ſon lit, & de faire dire qu'elle n'étoit viſible pour perſonne. Cependant elle envoya une de ſes femmes chez tous les Médecins de Londres pour les conſulter ſur ſa maladie.

Andoloſio, après avoir vendu ſes pommes, étoit allé au plus vîte changer d'habits, & en acheter un d'une eſpece bien différente de ceux

qu'il avoit : Il s'habilla en médecin, couvrit ſa tête d'un énorme chapeau, & ſon nez d'un nez poſtiche ; il s'affubla d'une robe longue & fourrée, & ſe fit annoncer comme un médecin Arabe.

Cependant la ſuivante de la Princeſſe avoit conſulté tous les Médecins. Chacun vouloit voir la malade ; elle leur diſoit, comme elle en étoit convenue avec ſa maîtreſſe, qu'ils ne la verroient qu'autant qu'ils promettroient de la guérir, & qu'il y alloit de leur vie, ſi après l'avoir vue, ils n'y réuſſiſſoient pas. Aucun ne voulut s'y engager : les uns diſoient, j'ai un ſpécifique pour guérir les cornes qui viennent au front des maris, quand leurs femmes leur ont fait infidélité ; les autres avoient des remedes contre celles qui viennent à la tête des courtiſans diſgraciés, ou d'un auteur tragique qui vient d'être ſiflé ; mais aucun ne connoiſſoit la nature des cornes ſur leſquelles on le conſultoit.

La ſuivante s'en retournoit auſſi triſte que ſi elle eût eu les cornes de ſa maîtreſſe à la tête, lorſqu'elle rencontra le Médecin Arabe. Sa figure la frappa, quoiqu'elle trouvât ſon nez fort extraordinaire : elle l'arrêta ; il lui répondit bruſquement qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre, qu'on venoit de l'appeller pour guérir une ulcere à la gorge ; qu'il avoit ordonné qu'en l'attendant, on fît couper la tête au malade ; que l'opération devoit être faite,

& que s'il manquoit le moment, il ne pourroit ni guérir l'ulcere, ni rajuster la tête, à cause de l'hémorragie. Cette cure parut si extraordinaire à la suivante, qu'elle se jetta à ses genoux ; elle lui demanda la permission de l'accompagner & de lui expliquer, chemin faisant, la maladie pour laquelle elle le consultoit : il y consentit, & promit sur sa vie de guérir la malade. Elle lui demanda où elle pourroit le trouver : Andolosio lui donna son adresse. Mais ce nez, M. le Docteur, disoit-elle, est bien effrayant ; vous qui faites disparoître les cornes, est-ce que vous n'auriez pas quelque remede pour raccommoder votre nez ? car il faut convenir qu'il est bien monstrueux. Le Docteur sourit, l'avertit d'être chez lui dans une heure au plus tard, & passa par une rue détournée pour l'y attendre.

Elle vint chez sa maîtresse au comble de la joie : elle lui raconta la découverte qu'elle venoit de faire ; elle n'oublia point de lui dire qu'il se faisoit un badinage de rajuster une tête coupée ; qu'à la verité ses cures étoient un peu cheres, mais qu'il s'étoit engagé de guérir la Princesse sous peine de la vie. Agripine la gronda de ce qu'elle ne l'avoit pas amené avec elle ; elle s'en excusa sur la cure qu'il alloit faire, & sur l'argent qu'il demandoit d'avance, & qu'elle n'avoit pu lui donner. Agripine la renvoya avec cinq cens ducats : la suivante la prévint sur le grand nez du

Docteur ; ce qui inquiéta peu sa maîtresse.

Andolosio étoit flatté de ce que tout lui réussissoit au gré de ses desirs : il vit bientôt arriver la suivante, qui après lui avoir remis les cinq cens ducats, lui recommanda d'entrer dans le palais *incognito*, parce que le pere & la mere de la malade ne savoient rien de sa maladie ; qu'il se gardât bien sur-tout d'en parler à personne. Il la renvoya, en l'assurant qu'il la suivroit de près ; qu'il falloit qu'il prît quelques drogues chez l'Apothicaire. Il y entra & acheta de la rhubarbe & quelques herbes aromatiques, revint ensuite chez lui, & plia le tout ensemble, en y mêlant une moitié de pomme de celles qui faisoient disparoître les cornes. Quand il eut fait une conserve, il alla au palais, où la femme de chambre qui s'étoit accoutumée au grand nez du Docteur, l'attendoit : elle l'introduisit chez la Princesse qui étoit dans son lit, & qui le salua d'une voix plaignante. Est-il vrai, lui dit-elle, que vous avez un secret pour me guérir ? Oui, répondit Andolosio, votre maladie vient d'une lymphe acre & épaissie, causée par la joie maligne d'avoir trompé quelqu'un ou de lui avoir fait le plus de mal que vous avez pu, du moins telle étoit la cause d'une corne que je guéris il y a deux ans en Espagne à la fille d'un Grand. Par une tendresse feinte, elle avoit embrâsé le cœur d'un jeune Seigneur ; & lorsqu'elle se fut rendue la maîtresse de ses

volontés, elle le ruina, & se fit ensuite un plaisir de lui reprocher sa foiblesse : elle fut attaquée d'une colique violente ; l'humeur âcre de cette fille circula pendant deux jours dans tout son corps, & heureusement le troisieme, elle se porta à la tête, sortit avec force en se durcissant peu à peu, & forma une corne au milieu du front, que j'extirpai le troisieme jour.

La Princesse nia d'avoir fait du mal à personne ; elle dit seulement qu'elle croyoit que cela lui venoit de deux pommes extraordinaires qu'elle avoit mangées. Quoi qu'il en soit, reprit le faux Docteur, je vous guérirai : faites-moi voir votre mal, afin que je sache quelle dosé de mon remede je dois vous donner. La Princesse étoit honteuse de montrer ses cornes. Andolosio les pressa dans ses mains ; ensuite il ordonna qu'on eût la peau d'un singe nouvellement écorché, & qu'on en fît un fourreau pour chaque corne. Le singe du Roi étoit l'unique qu'il y eût dans le palais : comment proposer de le tuer ? La femme de chambre s'en chargea : cet animal l'aimoit de préférence ; elle lui porta quelques noix & se fit suivre jusqu'à l'appartement de sa maîtresse : les deux femmes se saisirent de lui, le lierent en jouant, & lorsqu'il ne put plus se défendre, elles l'égorgerent impitoyablement, l'écorcherent & firent ce que le Médecin avoit ordonné. Afin qu'on ne les soupçonnât pas, elles

rassemblerent les tristes restes du singe, & les jetterent par dessus les murs, dans le jardin d'un des ministres qui avoit désaprouvé hautement la rapacité de deux publicains, freres des soubretes, que la Princesse protegeoit : le ministre fut accusé ; il ne daigna pas se défendre : on le traita en rebelle ; on ne lui sauva la vie qu'à cause de sa vieillesse, qu'on l'envoya terminer dans un cachot à l'extremité du Royaume : ses dépouilles furent confisquées ; les traitans les firent acheter sous main, & se les partagerent.

Cependant Andolosio avoit appliqué la peau au tour des cornes de la Princesse, afin de les ramollir; & afin d'attirer en bas cette humeur, il lui remit la conserve qu'il lui ordonna de manger. Il lui recommanda sur-tout de l'avertir lorsqu'elle sentiroit les premiers effets de la médecine. Elle s'endormit, & quelque tems après la rhubarbe qu'il avoit mêlée avec la moitié d'une des pommes du désert, faisant son effet, Agripine s'éveilla ; ses femmes accoururent : on avertit le Médecin, qui ne manqua pas, dès que la Princesse eut satisfait à ses besoins, d'examiner ses cornes : elles se trouverent diminuées d'un quart. Agripine fut au comble de la joie ; elle eut embrassé le Docteur si sa dignité ne s'y étoit opposée ; elle le conjura de ne pas laisser une si belle cure imparfaite. Le Médecin promit de revenir la nuit même avec la même dose de son remede. Il revint

chez l'Apothicaire, acheta les mêmes drogues, prépara une autre moitié de pomme, & lui donna un goût différent. Après avoir encore ajusté la peau du singe aux cornes, il fit prendre son remede à Agripine : il opéra le même effet.

A mesure que ses cornes diminuoient, sa joie & son orgueil augmentoient. Elle avoit besoin du Docteur, aussi le traita-t-elle avec la plus grande amitié : il promit de revenir la nuit suivante ; il fit la même opération. Tandis qu'elle dormoit, Andolosio, qui étoit auprès de son lit, formoit mille projets pour ravoir son chapeau, bien assuré par ce moyen de lui enlever bientôt sa bourse. Elle croira, disoit-il en lui-même, m'avoir beaucoup payé en me donnant une somme considérable ; mais ce n'est pas là mon compte. Il projeta de lui demander son chapeau avant la fin de la cure : si elle le refuse, ajoutoit-il, je saurai à quoi m'en tenir. Alors je ferai semblant de lui donner la derniere dose, & je lui donnerai un autre remede ; & dans le tems qu'elle en attendra l'effet, je sortirai du Royaume. Je lui écrirai que si elle veut que je la délivre de ses cornes, elle vienne & m'apporte mon chapeau, en m'assurant un état pour le reste de mes jours.

Dans le tems qu'il formoit ces projets, la femme de chambre vint savoir si le remede opéroit : sa maîtresse dormoit encore : malgré

ſon grand nez, le Docteur ne lui étoit point indifférent ; il ſe mit à jouer avec elle. En répondant à ſes agaceries, elle fit tomber le bonnet de la tête du Médecin : comme il ſe baiſſoit pour le relever, il apperçut ſon chapeau enchanté ſous le lit de la Princeſſe, & perſonne ne paroiſſoit y faire aucune attention. Andoloſio ſe douta que ſa vertu étoit inconnue à tout le monde & à Agripine, qui l'eût conſervé plus précieuſement. Il pria auſſi-tôt la ſuivante de lui aller chercher dans la chambre voiſine une boëte dans laquelle il ſuppoſa qu'il avoit laiſſé quelque drogue dont il avoit beſoin : il profita de ſon abſence, prit le chapeau, & le cacha ſous ſa robe. Agripine s'éveilla, & ſes cornes ſe trouverent diminuées des trois quarts ; elles n'avoient plus que cinq pouces de haut ſur environ un pouce & quelques lignes de circonférence à leur baſe. Vous voilà, Madame, dit le Docteur, aux trois quarts de votre guériſon ; ce qui reſte à faire eſt le plus difficile ; il faut extirper les racines de la tête. Il y a deux moyens, l'un de faire une profonde inciſion de chaque côté du front, au tour de chaque corne, & de brûler avec le fer chaud, l'origine de la racine qui eſt adhérente à la dure-mere. Je ne dois pas vous cacher que cette opération eſt ſujette à bien des inconvéniens ; le moindre eſt de vous faire mourir ſubitement, mais c'eſt peu de choſe auprès des autres. Et quels peuvent-ils donc être,

être, s'écria la Princesse effrayée? C'est, reprit-il, de vous faire devenir folle, ou de vous rendre aveugle, sourde & muette pour le reste de vos jours : je compte pour rien les cicatrices dont votre front sera entierement sillonné, sans que mon art puisse prévenir ce malheur. N'en parlons plus Docteur, dit Agripine. Il me semble que vous m'avez parlé d'un second moyen : quel est-il? Celui-ci, répondit-il, n'a qu'un seul inconvénient, c'est qu'il est fort cher ; parce qu'il faut que j'aille moi-même, ou du moins que j'envoie quelqu'un de la plus grande confiance, cueillir sur des bords fort éloignés, des plantes qu'on chercheroit inutilement dans ce pays-ci ; or cela ne peut se faire qu'à très-grands frais. Je ne puis l'entreprendre si je ne sais pas quelle est la récompense que vous me donnerez. N'en soyez point embarassé, répondit Agripine, restez auprès de moi ; envoyez qui vous voudrez, pourvu qu'il soit diligent, & n'épargnez rien. Ce seroit au mieux, répondit Andolosio, si j'avois de quoi faire les avances. La Princesse étoit avare ; mais elle étoit si contente du savoir du Docteur, & avoit une si grande envie d'être guérie, qu'elle se leva, & alla à sa cassette ; elle l'ouvrit, étala ses bijoux, & en retira la bourse enchantée qu'elle attacha à sa ceinture : elle y fouilla & compta trois cens pieces d'or. Alors le Docteur feignant de tirer la bourse pour y mettre cette somme,

prit son chapeau, le mit sur sa tête, saisit Agripine & désira d'être dans un désert avec elle. Aussi-tôt ils y furent transportés.

La suivante qui les avoit vus ainsi disparoître courut à la Reine, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis que les cornes étoient venues à Agripine, jusqu'au moment de son enlevement. La Reine en fut très-affligée ; elle espéra que puisqu'elle étoit déja revenue une fois, elle reviendroit encore. Lorsqu'il se fut écoulé environ un mois, elle commença à désespérer ; elle alla trouver le Roi à qui elle avoit caché la cause de l'absence de sa fille; elle lui dit que c'étoit son Médecin qui l'avoit enlevée : il comprit que c'étoit Andolosio. Vous l'avez indignement trompé, dit-il à la Reine, & il s'est servi de son déguisement pour se venger, & pour ratraper la bourse que vous lui avez volé. Le trône d'Angleterre ne m'appartient pas plus que la bourse n'appartenoit à Andolosio. Qu'auriez-vous dit de lui, s'il fût venu à main armée me le disputer & me le ravir ? Cependant il auroit commis un moindre crime que celui dont nous sommes coupables à son égard ? Car j'aurois pu défendre ma couronne ; au lieu que vous l'avez lâchement surpris, en vous servant d'une passion que vous avez fait naître, & que vous avez favorisée. Il est moins permis aux Rois d'être injustes, parce qu'ils le sont impunément, qu'aux autres hommes, parce que leurs injusti-

ces ſont punies par la rigueur des loix. Quoique je ſois fâché d'avoir perdu ma fille, je n'en puis ſavoir mauvais gré à Andoloſio. La Reine affligée ſe jetta aux genoux de ſon mari pour l'engager d'envoyer des émiſſaires de tous côtés afin de retrouver ſa fille. Je m'en garderai bien, répondit le Roi; car tout l'univers nous diroit : pourquoi ne l'avez-vous pas mieux gardée? Un Souverain qui s'expoſe à ce reproche, doit autant qu'il le peut cacher ſa honte : comment gardera-t-il ſes ſujets, diroit-on, puiſqu'il laiſſe enlever ſa fille de ſon propre palais? Publions plutôt que pour des raiſons à nous connues, nous l'avons fait enfermer dans un fort, juſqu'à nouvel ordre; ſi elle ne ſe retrouve pas, on l'oubliera; ſi elle revient, nous publierons que je me ſuis à la fin laiſſé fléchir. J'aime mieux paſſer pour un pere trop ſevere, que pour un Roi négligent. Ce fut tout ce que la Reine put obtenir de ſon époux qui connoiſſoit le mérite d'Andoloſio, & les défauts de ſon orgueilleuſe fille.

Lorſqu'Andoloſio ſe trouva ſeul dans le déſert avec Agripine, il jetta ſa robe & quitta ſon énorme nez; il ſe fit reconnoître, ſes yeux éteinceloient de fureur, ſa bouche étoit écumante. Agripine effrayée reſta comme immobile : ſon effroi augmenta bien d'avantage lorſqu'elle vit Andoloſio furieux s'avancer, un couteau à la main; elle ſe mit à genoux

pour lui demander la vie. Ne craignez rien scelerate, lui dit-il, je vous méprise trop pour vous donner la mort; & aussi-tôt il lui coupa la ceinture, reprit la bourse & la r'attacha sous son habit. A présent, ajouta-il, ne suis-je pas autorisé à me venger de votre odieuse conduite à mon égard ? Fille lâche & perfide, vous avez ajouté la dureté la plus barbare à la bassesse la plus honteuse. Vous ne vous êtes pas contentée de m'inspirer & de flatter une passion aveugle; en affectant d'en ressentir une véritable pour me réduire à une pauvreté humiliante, vous m'avez encore refusé jusqu'au moindre secours. O Agripine! comment se peut-il que vous ayez été capable d'un tel excès d'inhumanité pour un homme qui vous avoit tout sacrifié, qui vous eût donné sa vie si vous l'eussiez demandée? Vous m'avez livré au plus cruel désespoir ; le Roi & la Reine ont cru que ma raison étoit égarée, & vous en riez avec eux comme d'une folie véritable! Quelle récompense pour tant d'actes de générosité, tant de lances que j'ai rompues pour vous! Vous m'avez vu d'un œil sec, donner congé à mes domestiques qui fondoient en larmes ; je partis tout seul pour m'en retourner auprès de mon frere; vous saviez que j'étois sans argent, que pour me soulager, vous n'aviez qu'à puiser dans ma bourse, sans craindre que les libéralirés les plus abondantes pussent vous gêner, & vous m'avez

abandonné à la plus cruelle indigence. Barbare! ne meritez-vous pas que je vous traite avec la même dureté? O Andolosio! s'écriat-elle, ma vie est entre vos mains, je sens toute l'infamie de mon ingratitude; mais considerez que si l'homme peut tomber dans de semblables excès, une femme a cent fois plus de foiblesse. Vous êtes le plus généreux des hommes, & c'est en cela que mon crime est encore plus grand. Ah! quel que soit le mal que je vous ai fait, plus il est grand, & plus il y aura de générosité à me le pardonner. Non, reprit Andolosio, je ne puis me vaincre à ce point; la honte dont vous m'avez couvert excite ma fureur, il y auroit de la lâchêté à ne point me venger. Contre qui? s'écria la tremblante Princesse; contre une femme seule au milieu d'un désert, s'avouant coupable & vous demandant grace. Pensez-vous effacer votre honte par une action honteuse, qui terniroit la vie la plus éclatante? Si je vous voulois encore du mal, j'essayerois de vous exciter à m'ôter la vie, afin que la posterité dît: « cet Andolosio qu'on nous vante comme un des plus braves Chevaliers, fut un infâme assassin qui teignit la terre du sang d'une infortunée qui imploroit sa clémence. » Andolosio fut frappé de ces dernieres paroles comme d'un coup de foudre; sa colere s'appaisa; il se contenta pour toute vengeance de laisser le peu de cornes qui lui restoient à la tête, afin

qu'elle n'oubliât jamais son ingratitude; elle avoit été si troublée jusqu'à ce moment, qu'elle n'avoit plus pensé à sa maladie. Lorsqu'Andolosio l'eut assurée qu'il ne lui feroit aucun tort & qu'elle eut repris ses sens, elle s'écria : ciel délivre-moi de mes cornes & ramene-moi dans le palais de mon pere ! Andolosio ne perdit pas un mot de cette exclamation ; il vit que le chapeau étoit auprès d'elle, il y courut au plus vîte & le cacha bien soigneusement. Agripine remarqua ce mouvement, & se ressouvint que lorsqu'elle avoit été transportée dans la maison de son pere, elle avoit le chapeau sur la tête : elle en devina la vertu ; il n'étoit plus tems : elle étoit au désespoir d'avoir eu en sa puissance ces deux trésors, & de les avoir si mal gardés. Elle dissimula son dépit ; mais elle se jetta aux genoux d'Andolosio, en le suppliant de lui ôter entierement ses cornes, & de la remettre dans le palais de son pere. Je consens, lui dit-il, de vous remettre à portée de rentrer dans le palais, pourvu que je n'y entre pas : quant aux cornes, il faut que vous les gardiez jusqu'à la mort ; c'est moins pour me venger, que pour vous corriger de cet excès d'orgueil qui vous rend insupportable aux femmes de la Cour : il est bien juste qu'elles aient ce petit avantage sur vous. Vous étiez Princesse, & passablement belle ; vous vous étiez arrogé le droit de les regarder toutes comme des

monſtres ; vous n'épargniez pas plus leur conduite que leur beauté ; & ſi quelqu'un s'aviſoit de ne pas vous trouver la plus belle, la plus aimable, la plus ſpirituelle des femmes, vous profitiez de la foibleſſe de votre pere pour vous, & vous le faiſiez envoyer en exil. Quant à leurs mœurs, vous ne manquiez jamais d'appeller la calomnie au ſecours de la médiſance ; il faut que chacun ait ſon tour ; les épigrammes pleuvront contre vous ; nous verrons comme vous les prendrez : en attendant voici une hiſtoire qui vous conſolera. Midas étoit un bien plus grand Seigneur que vous ; il s'aviſa de faire l'inſolent avec Apollon, qui lui fit préſent d'une belle paire d'oreilles. Il fit l'impoſſible pour les cacher : précaution inutile ! L'élévation des Princes ne ſert qu'à rendre plus éclatans leurs vertus & leurs vices. Le barbier de Midas découvrit ſon ſecret : il falloit bien que Midas eût un barbier. Il lui défendit ſous peine de la vie de parler des oreilles du Roi. La vertu la plus ordinaire des barbiers, n'eſt pas le ſecret ; celui-ci ſur-tout n'en avoit jamais pu garder aucun ; il craignoit pour ſa vie. Pour ſe mettre à couvert du reſſentiment du Roi, & pour ſatisfaire en même tems à ſon penchant, il fit un trou dans la terre ; tous les matins il y alloit enterrer ſa découverte ; bien ſûr de n'être entendu de perſonne, il y répétoit mille fois, le Roi Midas a des oreilles d'âne. Le terrein étoit aquatique ; il y crut

des roseaux, & leur sifflement publia mieux que n'auroient pu faire tous les barbiers du monde, que le Roi avoit des oreilles d'âne.

Ce conte n'amusoit pas la Princesse ; elle eût préféré les oreilles de Midas ; sa faiseuse eût imaginé quelque mode nouvelle qui les eût cachées. Mais comment paroître à la Cour avec des cornes au front? L'idée seule lui en eût fait venir, si elle n'en avoit pas eu. Elle se mit à pleurer : quoi ! passer ma jeunesse avec ce panache horrible? Par grace, Andolosio, arrachez-moi mes cornes ou la vie. Ni l'un ni l'autre, dit-il un peu ému ; mais décidez-vous vîte ; voulez-vous retourner au palais de votre pere? Non, dit-elle, non, je n'aurois jamais la force d'y paroître. Qui ! moi, je deviendrois le jouet de mes sujettes ! Que le diadême, diroient-elles, siéra bien sur ce front majestueux ! Quel sera le Prince assez hardi qui voudra épouser cette nouvelle Amalthée, & devenir le rival des boucs des trois royaumes. O Andolosio, que votre vengeance est cruelle ! Il lui représenta que son pere & sa mere seroient intéressés à lui garder le secret ; qu'elle ne sortiroit que rarement & la tête bien envelopée. Tous ces moyens paroissoient à Agripine aussi tristes qu'impraticables ; enfin elle prit le parti du couvent ; elle pria Andolosio de la conduire dans la retraite la plus obscure. Il lui demanda plusieurs fois si c'étoit son intention ; & lorsqu'il s'en fut bien assuré,

il la prit dans ses bras, & se transporta à l'extremité de l'Irlande dans une plaine immense & déserte, au milieu de laquelle étoit un chapitre très-riche & très-nombreux, où l'on ne reçoit que des personnes de distinction.

Andolosio exhorta Agripine de bien se consulter encore ; il lui dit, pour la consoler, qu'il n'étoit pas en son pouvoir dans ce moment de faire entierement disparoître ses cornes, parce que les drogues dont il avoit besoin lui manquoient, mais que peut-être un jour il viendroit à bout de s'en procurer ; qu'alors sa guérison dépendroit entierement de la conduite qu'elle auroit tenue au couvent, & de son amandement, parce qu'il avoit des desseins sur elle. Personne encore, ajouta-t-il, n'avoit osé vous dire aussi ouvertement la vérité : les Princes ne l'aiment pas plus que le reste des hommes. Croyez-moi, accoutumez-vous à l'entendre; vous ne connoîtrez sa beauté, vous ne profiterez bien de ses conseils, que lorsque vous vous serez familiarisée avec elle. Oh! que les peuples seroient heureux, si les Souverains pouvoient de tems en tems se trouver dans un désert, loin de leurs flatteurs, tête à tête avec un sage qui fût leur ami !

Après cette nouvelle leçon qu'Agripine écoutoit avec patience, Andolosio la quitta un moment, alla frapper à la porte du cloître & demanda à parler à l'Abbesse. Il lui dit qu'une jeune personne, aimable, d'une grande

naiſſance, déſiroit vivre quelque tems dans la retraite, & qu'elle avoit choiſi ce couvent dont elle avoit beaucoup entendu parler; qu'à la verité, quoique ſa retraite fût libre & volontaire, elle n'y eût peut-être pas ſongé, ſans un événement fort extraordinaire qui lui étoit ſurvenu. Je ne ſai quelle en eſt la cauſe, ajouta-t-il; il lui a pouſſé au front deux cornes qui la rendent un peu difforme. Si cet inconvénient ne vous empêche pas de la recevoir, vous n'aurez pas lieu d'en être mécontente; pour qu'elle ſoit mieux, & pour vous engager à paſſer ſur ſa difformité, je payerai ſa penſion d'avance & triple. L'Abbeſſe l'aſſura qu'elle n'excluoit de ſon couvent que les difformités de l'ame; qu'à la verité, comme celle dont il lui parloit étoit fort ſinguliere, il étoit bon qu'elle prévînt ſes penſionnaires; que tout dépendoit de la maniere dont elle la leur annonceroit. Elle pria Andoloſio de la faire venir; & dans le tems qu'il alla la chercher, l'Abbeſſe prévint tout le couvent ſur l'incommodité d'Agripine, en leur perſuadant que cette maladie, toute extraordinaire qu'elle leur paroîtroit, étoit commune dans certains pays.

L'Abbeſſe revint au parloir; elle y trouva Agripine qui la remercia avec tant de grace & & d'une maniere ſi honnête, qu'elle gagna ſon amitié : le chagrin & les exhortations d'Andoloſio avoient amoli ce caractere dur & fier; Agripine d'ailleurs ne manquoit pas d'eſprit,

& l'esprit est une grande ressource pour les Grands, lorsque la fortune ou la faveur les abandonne. A sa démarche & à son maintien, l'Abbesse jugea qu'Agripine avoit reçu l'éducation la plus brillante. Les cornes étoient un objet auquel elle auroit bien voulu s'accoutumer ; Agripine s'apperçut de son étonnement : je crains bien, Madame, lui dit-elle en soupirant, d'effrayer votre Communauté ; je mourrai de honte, si je dois être le jouet de vos pensionnaires. Mademoiselle, lui répondit l'Abbesse, votre infirmité est bien singuliere. Y a-t-il long-tems que ce mal vous tient? Hélas, répondit Agripine, il y a huit jours. Vive St. Patrice, s'écria l'Abbesse, quoi si longues & si jeunes ! & si elles alloient augmenter encore ? Au contraire, reprit la Princesse, voilà Monsieur qui peut vous certifier que les remedes les ont fait décroître des trois quarts. Andolosio l'interrompit & dit à l'Abbesse, que la cure n'avoit pu être achevée, parce que le Médecin n'avoit pas pu trouver assez de drogues dans le pays ; qu'il espéroit qu'on en trouveroit dans les lieux où l'on avoit envoyé. L'Abbesse dit à Agripine, qu'elle pouvoit être tranquille sur le compte de ses pensionnaires ; qu'elle les avoit prévenues, & que le meilleur moyen de les empêcher de tourner la chose en plaisanterie, étoit d'en plaisanter la premiere ; qu'un caractere doux & liant, venoit toujours à bout de mettre les rieurs de son côté. Au reste la

regle de notre Ordre n'eſt point auſtere. Vous y ſerez libre ; & s'il ſe préſente un parti qui vous convienne, vous pouvez vous marier ; ſeulement nous ne rendons point l'argent que nous avons reçu ; c'eſt la régle. La penſion eſt de ſoixante ducats par année. Andoloſio en donna deux cens, & en remit trois fois autant à Agripine en cas de beſoin, & pour ſes menus plaiſirs. Elle avoit quelque répugnance à recevoir cette ſomme: l'eſpérance qu'elle avoit qu'enfin Andoloſio ſe laiſſeroit fléchir & la guériroit entiérement, l'empêcherent de marquer trop de délicateſſe. Elle lui demanda en grace de ne pas l'abandonner, & de venir la voir quelquefois ; il le lui promit, & lui recommanda d'être toujours ſage, honnête, douce & ſur-tout modeſte ; elle ne put s'empêcher de fondre en larmes en le voyant partir. Vertueux Chevalier, lui dit-elle, ſongez que je ne puis ni voir le monde, ni ſervir Dieu tant que j'aurai ces fatales cornes ; amenez-moi le Médecin, je vous en conjure, le plus promptement que vous pourrez. Andoloſio ſentit ſon ancienne tendreſſe pour Agripine ſe reveiller ; les larmes lui vinrent aux yeux ; il ſavoit trop ce que lui avoit couté ſa paſſion : il ſalua l'Abbeſſe & partit.

On conduiſit Agripine dans ſa chambre ; on choiſit pour la ſervir deux filles de ſon âge & d'un caractere doux. En vain fit-elle dire qu'elle avoit beſoin de repos pour éviter de

voir la Communauté ; il falut qu'elle cedât à la curiosité des Religieuses & des Pensionnaires. L'Abbesse lui conseilla de se laisser voir ; elle la plaça dans le jour le plus favorable pour elle ; on ne les laissa entrer que deux à deux, afin qu'elles eussent moins de tems à rester. Agripine les reçut chacune en particulier, avec tant de bonté ; elle leur parla de ses cornes d'une maniere si simple & si indifférente, en les leur faisant toucher, que dès la premiere visite, elles y étoient faites ; le lendemain elle se fit conduire par une de ses filles, chez toutes ses compagnes, qui devinrent en peu de jours ses amies.

CHAPITRE VI.

A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'hermite. Remede contre les cornes.

QU'APRES les chagrins & les allarmes qu'Andolosio venoit d'essuyer, il trouva doux d'être encore le maître de n'avoir qu'à désirer pour jouir de tous les plaisirs ! A peine fut-il sorti du couvent, qu'il désira d'être transporté hors de l'Angleterre : il parcourut différens pays & s'arrêta quelques jours à Bruges. Ce fut là que commençant à respirer, & à oublier ses peines & ses travaux, il tira de

sa bourse des sommes considérables, qu'il employa à acheter le plus magnifique équipage; il prit un domestique nombreux, étala le faste le plus imposant, donna des tournois & des fêtes galantes. Il fit connoissance avec plusieurs Chevaliers, & leur proposa de voyager avec lui en Allemagne, & de parcourir tous les pays dépendans de l'Empire. Il leur arriva bien des aventures dont on conserve encore la mémoire dans le pays. Il ramena ses compagnons de voyage en Flandres où ils le quitterent à regret; ils auroient desiré de le suivre toute leur vie. Andolosio, après avoir traversé Venise, Florence & Gênes, reprit le chemin de Famagouste. En passant dans ces villes, il fit venir les Marchands dont il avoit enlevé les bijoux, lorsque pour ravoir sa bourse il s'étoit déguisé en marchand jouailler; il apprit que cet enlevement leur avoit porté un préjudice considérable: il leur paya non-seulement leurs pierreries le double de ce qu'elles valoient, mais il les indemnisa de tout ce qu'ils avoient perdu, en discontinuant leur commerce.

Enfin Andolosio arriva à Famagouste; son frere qui ne l'attendoit pas, l'accabla de caresses. Ampedo, qui depuis long-tems n'avoit pas reçu de ses nouvelles, craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Pourquoi, lui disoit-il tendrement, ayant le chapeau & pouvant me rassurer d'un moment à l'autre,

me laiſſez-vous dans l'inquiétude ? Ah ! mon frere, dit Andoloſio, c'étoit pour vous en épargner des plus grandes. Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & par quelle perfidie il avoit perdu la bourſe & le chapeau, & de quelle adreſſe il s'étoit ſervi pour ravoir l'un & l'autre. C'en eſt fait, ajouta-t-il, je renonce à ces funeſtes préſens : ſans vous, je n'aurois jamais tenté de les racheter par tant de peines ; vous n'en avez point encore joui, il eſt juſte que je vous les rende ; il les remit à Ampedo, qui refuſa la bourſe comme la ſource de tous les malheurs qui étoient arrivés à ſon pere & à Andoloſio qui penſoit bien différemment ; car après avoir fait encore quelques inſtances, il fut bien aiſe du refus d'Ampedo. Il lui laiſſa le chapeau, & lui fit préſent de pluſieurs coffres remplis d'or. Ampedo les reçut comme une marque de l'amitié de ſon frere, ſans y attacher d'autre prix. Il penſoit que les richeſſes contribuoient peu au bonheur de l'homme raiſonnable, & que le plus ſouvent elles rendoient malheureux ceux qui les poſſédoient.

Pendant qu'Andoloſio ſe plaiſoit à repandre l'or à pleines mains, à donner & à recevoir des fêtes, ſon frere, plus ſage, profita du chapeau pour ſe tranſporter dans tous les lieux qui pouvoient lui offrir quelque phénomene de la nature : du ſommet du Caucaſe, il deſcendoit dans les mines de la Dalecarlie ; il franchit

les mers, ne laissa aucun rocher, aucun abyme des Alpes & des Pyrenées à parcourir. Il eût voulu pénétrer dans les cavernes du Vésuve. Après avoir vu par lui-même tout ce que la nature offre de merveillèux, il voulut vérifier les faits les plus importans de l'histoire, par les monumens qui nous restent de l'antiquité. Que de mensonges, que de fausses traditions il découvrit! Il vit en gémissant combien les beaux arts avoient dégénérés! il en jugea par les ruines d'Athenes, de Rome, de Persepolis, de Palmyre & de tant d'autres villes dont il contempla les restes majestueux; quoique la plupart soient ensevelis sous l'herbe. Par-tout il s'apperçut que l'esprit & l'orgueil avoient fait plus de mal au bon goût que l'ignorance & la barbarie; car il pensoit qu'il valoit mieux laisser anéantir les arts, que de les faire servir à défigurer la nature. Il remarquoit qu'ils avoient eu par-tout & dans tous les siécles la même progression & la même décadence; que les siécles d'ignorance avoient précédé les siécles du génie, que ceux-ci avoient été suivis par le siécle de l'esprit, & enfin par celui des Philosophes: ce n'est pas que la Philosophie n'étincelle dans les beaux ouvrages d'Homere, de Virgile, d'Horace; mais on voulut la dépouiller de tout ornement; on se déchaîna contre la poésie & l'éloquence: la Philosophie perdit presque tout son prix, dès qu'on la vit toute nue: la Sculpture, la Peinture,

Peinture, la Muſique éprouverent les mêmes diſgraces; l'eſprit voulut ajouter à la nature, & il la gâta. Ampedo vit que la corruption des mœurs avoit entraîné la décadence des arts. Il parcourut tous les peuples & tous les climats : il vit les pays des plus grands Héros & des hommes les plus célébres, peuplés d'hommes lâches & vils, chériſſant leur ignorance & leurs préjugés. Il déplora l'inſtabilité des choſes humaines. Tel étoit le parti qu'Ampedo tiroit de ſon chapeau.

Son frere alla à la Cour de Chypre; le Roi le reçut avec bonté, & lui fit raconter ſes avantures; il cacha toutes celles où le chapeau avoit eu la meilleure part; il auroit été fâché que quelqu'un en eût pu deviner la vertu. Lorſqu'il en vint à l'hiſtoire d'Agripine, il eut ſoin de ne pas prononcer ſon nom; en quoi le hazard le ſervit mieux que la prudence; car le Roi de Chypre vouloit marier ſon fils à cette Princeſſe; il en demanda des nouvelles à Andoloſio : il avoit oui dire qu'elle avoit quitté la maiſon paternelle; il voulut en ſavoir la cauſe, parce que le Roi faiſoit plus de cas de la vertu de l'épouſe qu'il vouloit donner à ſon fils, que de la royauté que la Princeſſe devoit porter à ſon mari. Andoloſio raſſura le Roi ſur cette fuite; « elle n'a été cauſée, lui dit-il, ni par aucun enlevement, ni par aucune paſſion qui puiſſe porter la moindre atteinte à l'honneur de cette

Princesse : comme je l'ai vue & que j'étois étranger, elle m'a confié ses peines secretes.

La Reine sa mere vouloit la marier à un Prince qu'Agripine détestoit; elle étoit tous les jours exposée aux plus mauvais traitemens; on la forçoit à le recevoir; on étoit sur le point de le lui faire épouser. J'avois cru d'abord qu'elle ne le refusoit que par caprice, ou peut-être parce qu'elle avoit dans le cœur quelqu'autre inclination; la Princesse voulant que j'en jugeasse par moi-même, me donna une commission pour lui : je le vis; jamais la nature n'a produit rien d'aussi affreux : il est des bossus, mais, Sire, vous n'en avez jamais vu de semblables; sa bosse qui, par-devant est de niveau avec son nez, lui sert d'oreiller par derriere; de sorte que sa tête paroît enfoncée dans un croissant; cet être singulier est soutenu par deux colonnes tout-à-fait torses, portées sur des bases qui se croisent en marchant. Son caractere est encore plus hideux que sa figure, & quoique sans esprit il est le plus méchant des hommes : voilà le monstre à qui l'on vouloit donner Agripine : il est neveu du Roi & allié de la Reine, & c'est afin de perpétuer le trône dans la famille, qu'on vouloit faire ce mariage.»

Andolosio n'en imposoit point au Roi, il étoit vrai qu'on avoit projetté ce mariage, & que la Princesse avoit dit qu'elle n'y consentiroit jamais; mais les mauvais traitemens de

la Reine étoient ſuppoſés. Andoloſio qui avoit tout lieu d'eſpérer qu'Agripine changeroit au couvent, & qu'elle deviendroit une Princeſſe bonne & vertueuſe, digne de porter la couronne & de rendre ſes ſujets heureux, ne vouloit lui donner aucun tort. « Vous jugerez, Sire, continua-t-il, de la méchanceté de ce Prince, par les moyens qu'il a pris pour forcer la Princeſſe à lui donner la main. Ne pouvant réuſſir par ſes calomnies à la diffamer auprès des Princes qui pourroient la demander, il a cherché à les en dégouter. Je ne ſais par quel ſecret diabolique il a enchanté deux pommes qu'il a fait acehter à la Princeſſe, comme par hazard ; à peine les a-t-elle eu mangées que deux cornes plus grandes que celles de la plus forte chevre lui ont pouſſé ſur le front.»

A ces mots le Roi de Chypre fit un ſigne d'indignation, & dit qu'il ne conſentiroit jamais que ſon fils épouſât une Princeſſe qui auroit une telle infirmité. « Elle ne l'a preſque plus, reprit Andoloſio. Un habile Médecin s'eſt chargé de la guérir, & en trois jours il avoit fait diſparoître les trois quarts des cornes, lorſque ce Médecin ſéduit ſans doute par le méchant Prince a diſparu. Ses cornes étoient & ſont encore un ſecret pour toute la Cour, excepté pour moi : Agripine a gardé le lit depuis qu'elle s'apperçut de ſon incommodité jusqu'au jour qu'elle partit pour ſon couvent. Ce fut moi qui l'y conduiſis, il y a

environ un an ; car quoique ſes cornes ſoient bien diminuées, elle n'a cependant pas voulu les montrer à la Cour de ſon pere, & je puis vous aſſurer, Sire, qu'elle eſt adorée dans le couvent où elle eſt. « Ses cornes reſtent toujours, reprit le Roi, & ce mal-là me paroît ſi bizarre, que je n'imagine point qu'aucun Médecin veuille en tenter la guériſon ; je ne hazarderai pas de la demander pour mon fils, c'eſt un point décidé. Mais Sire, continua Andoloſio, ſi je vous répons ſur ma vie que la Princeſſe ſera guérie pour toujours, & que vous n'en ferez la demande que lorſque vos Ambaſſadeurs vous en auront bien aſſuré ! Oh ! je le deſire, dit le Roi, mais je ne l'eſpere pas. Eh bien ! Sire, j'ai retrouvé le Médecin, je lui ai donné une ſomme conſidérable, & il m'a promis de guérir radicalement Agripine, à condition que je le menerois dans quelque Royaume étranger, pour le ſouſtraire à la fureur du Prince boſſu : Il eſt à Londres, j'ai ſon adreſſe, & je vai lui dépêcher un exprès, avec la moitié de la ſomme que je lui ai promiſe, étant convenu avec lui que je ne lui donnerois le reſte qu'après la guériſon. Le Roi conſentit à tout ; Andoloſio prétexta pour le lendemain une affaire preſſante, & fut trouver ſon frere à qui il demanda le chapeau pour un jour ſeulement : Ampedo le lui prêta avec plaiſir. Andoloſio le mit ſur ſa tête, & ſe rendit à la porte du couvent.

Il fit venir l'Abbesse, & comme il y avoit un an révolu qu'Agripine étoit entrée, il prit pour prétexte qu'il venoit payer sa pension. Il demanda si l'on étoit content d'elle dans la Communauté; l'Abbesse fit les plus grands éloges de la bonté & de la douceur de son caractere; il n'y avoit ni Religieuse ni Pensionnaire qui ne recherchât son amitié, & il n'y en avoit aucune qui ne crût avoir la préférence; son esprit déja fort cultivé s'étoit orné par la lecture qu'elle aimoit beaucoup; la tristesse l'avoit un peu gagnée dans le commencement, ses compagnes, ajouta l'Abbesse, ont mis tant d'étude à l'amuser qu'elle s'est livrée à l'enjouement le plus aimable; un jour en jouant, elle a voulu savoir l'effet que faisoient ses cornes, elle en a fait d'artificielles, & les à posées sur la tête d'une jeune pensionnaire, qui non-seulement s'est prêtée à ce badinage, mais qui a sollicité la préférence. Le lendemain chacune en particulier est venue prier Agripine de lui faire des cornes, toutes en ont mis, & c'est aujourd'hui la parure à la mode dans le couvent. Andolosio étoit au comble de la joie; il demanda à voir Agripine, elle vint d'un air modeste & riant, elle témoigna beaucoup de plaisir de le revoir. Andolosio n'avoit pas entiérement oublié son ancien amour, & il se repentit presque d'avoir donné sa parole au Roi de Chypre; mais craignant d'être encore la victime de sa passion,

il la combattit & se dompta : il demanda à l'Abbesse la permission de parler en particulier à Agripine. Vous voyez, lui dit-il, que je ne vous oublie point ; ce qu'on vient de me dire de vous, me fait autant de plaisir que si vous étiez ma fille ; convenez Agripine qu'il est bien plus doux, plus satisfaisant pour soi-même d'être bon, juste, populaire & vertueux, que de se livrer à l'orgueil qui nous rend odieux aux autres, & souvent ridicule à nos propres yeux. Si vos cornes vous étoient enlevées seriez-vous encore vaine, médisante, comme vous l'étiez ? pardon si je vous parle librement des défauts que vous n'avez plus. J'ignore ce que je deviendrois, dit Agripine ; car on ne peut pas répondre de soi : ces réflexions que j'ai faites m'ont convaincue qu'il n'y avoit rien à gagner d'être méchant ; j'ai examiné ma conduite passée, sur-tout celle que j'ai tenue avec vous, j'en rougis ; mais je n'ai fait que la moitié du mal ; s'il étoit permis d'accuser ses parens, vous verriez que je ne suis pas tout-à-fait aussi coupable que je vous l'ai paru. Je ne veux pourtant point m'excuser, j'ai mérité l'affreuse vengeance que vous avez tirée de moi ; je n'en ai aucun ressentiment, puisqu'elle a tourné à mon avantage : je desirerois bien cependant d'être délivré de ces maudites cornes ; car enfin le trône de mon pere m'appartient, & comment y monter dans l'état où je suis ? Vous y

monterez & vous joindrez un autre Royaume au vôtre, dit Andolosio; je ferai dans peu de jours disparoître vos cornes; il lui apprit qu'il lui ménageoit un mariage avec le Prince de Chypre, jeune homme dont la beauté ne pouvoit être comparée à celle d'aucun des Princes destinés à regner, & dont le caractere étoit aussi beau que la figure : il lui répéta sa conversation avec le Roi de Chypre, & l'engagement qu'il avoit pris de la guérir, ce qu'il se promettoit d'effectuer incessamment. La Princesse auroit voulu que c'eût été dans le moment; il n'avoit pas ce qu'il lui falloit; il lui recommanda le plus grand secret, & la ramena à l'Abbesse. Agripine sentoit plus que de la reconnoissance pour Andolosio; elle ne put s'empêcher de le regarder avec un certain attendrissement; elle concevoit moins que jamais comment elle avoit pu avoir la foiblesse de se prêter aux manœuvres de ses parens pour lui enlever la bourse; ce souvenir l'humilioit; enfin elle ne put quitter Andolosio sans lui demander mille fois pardon du mal qu'elle lui avoit fait; elle le quitta, la larme à l'œil. Ah! quel cœur disoit-elle en elle-même. Quoi! cet étranger qui avoit fait gagner à mon pere la victoire la plus complette, que j'ai trompé si indignement, que mes parens & moi avons vu dans la plus grande misere, sans lui donnur aucun secours, après l'avoir dépouillé de sa fortune; que mon pere eût peut-être fait

périr, si son obscurité ne l'eût dérobé à notre ingratitude; ce même homme qui pourroit avec les moyens qu'il a, mettre des armées sur pied, détrôner un Roi dont il n'est point le sujet, & qui a violé par la plus infâme des injustices, les droits sacrés de l'hospitalité, ceint mon front d'un double diadême! Ah Andolosio, puisse l'époux que tu me destines, ne ressembler qu'à toi!

Cependant Andolosio étoit revenu à la Cour du Roi de Chypre; il l'assura qu'il avoit envoyé un exprès au Médecin, & que dans peu, Agripine guérie, seroit rendue à son pere: quelques jours après il instruisit son frere de tout ce qui se passoit; il lui redemanda le chapeau pour aller chercher des pommes du désert. Ampedo eût desiré y aller lui-même; mais Andolosio lui fit remarquer le danger auquel il s'exposeroit, si par hazard il ne trouvoit que le pommier qui fait venir des cornes. Andolosio partit & promit à son frere de lui porter de ces pommes singulieres. Il n'eut qu'à désirer, & il se trouva dans le désert; il vit plusieurs pommiers, il ne savoit quel étoit celui dont il cherchoit le fruit; après avoir long-tems délibéré, il mangea une pomme qu'il prit au hazard; aussi-tôt son front fut ombragé de deux cornes plus belles que les premieres, il courut à un autre arbre mangea encore une pomme, & deux petites cornes pousserent aussi-tôt au-dessous des

grandes : il fut effrayé de cette seconde épreuve ; il n'osoit plus en manger : il se détermina à la fin ; mais les deux premieres cornes se fendirent & en formerent quatre. Andolosio commençoit à s'inquiéter, il n'osoit plus cueillir des pommes ; enfin il se ressouvint de l'hermite ; il desira d'être transporté à sa cellule. Le bon vieillard le revit avec plaisir, & en allant cueillir avec lui les pommes salutaires, Andolosio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vu, & le motif de son arrivée : mon fils, lui dit l'hermite, vous auriez mieux fait de rester dans ce desert ; votre bourse dans peu vous sera fatale ; plût-à-dieu que vous ne l'eussiez jamais retrouvée ! Il en est tems encore, allez guérir la Princesse, & revenez avec moi. Andolosio lui répondit : mon pere je sens que je ferois beaucoup mieux, mais je ne puis m'y résoudre : eh que deviendrois-je dans cette solitude avec les passions que le ciel a mises dans mon sein ! Vous feriez vos efforts pour les dompter, reprit l'hermite ; j'en ai comme vous, j'en suis venu à bout ; j'ai eu des combats terribles à livrer, le plaisir de la victoire ma bien payé de mes peines. Cette satisfaction n'est que pour vous, reprit Andolosio ; car de quel secours êtes-vous au monde ? Le ciel vous a-t-il fait pour y être inutile ? Convenez, mon pere, que si quatre hermites comme vous, fussent venus dans ce désert avec autant d'épouses ,

depuis le tems que vous y êtes, ces lieux seroient cultivés, vos enfans s'y seroient établis; ils auroient élevé des temples au créateur, vous leur auriez inspiré vos principes & vos vertus, & vous vous féliciteriez aujourd'hui d'être le Patriarche d'une peuplade nombreuse.

L'hermite soupira, & dit, ah! mon fils que venez-vous de me rappeller? J'ai eu le bonheur d'être pere : jeune, dans l'âge des passions, je formai les plus beaux nœuds du monde. J'épousai la femme la plus belle & la plus vertueuse : le ciel benit notre mariage ; six enfans rendirent notre union encore plus douce ; nous les élevions nous-mêmes, nous nous félicitions de les voir croître ; le Roi d'Angleterre, le pere de celui qui regne aujourd'hui, entreprit de réunir l'Irlande à ses états. Il attendit la mort de notre Roi, & pendant l'interregne, il vint, à main armée, nous sommer de recevoir ses loix : l'Irlandois est né fier ; la nation fit serment de ne se soumettre qu'au Roi qu'elle se choisiroit elle-même. Ce serment fut le signal d'une guerre funeste : les Irlandois ne se soumirent pas, ils défendirent le sang de leurs Rois & leur liberté : il est vrai que toutes les villes des frontieres d'Irlande furent passées au fil de l'épée. Un Général Anglois avoit vu ma femme, & en étoit devenu amoureux ; il projetta de l'enlever ; elle en fut avertie & me

le dit : j'avois des amis, je les raſſemblai ; ils me promirent tous de ſe joindre à moi ; cependant pour plus de ſûreté, je me propoſai de la cacher chez une de ſes parentes : il falloit traverſer un bois, je la conduiſois ; un de mes amis marchoit devant nous, un autre nous ſuivoit. Le premier vint nous avertir qu'on marchoit à nous ; auſſi-tôt dix Cavaliers nous entourerent ; mes deux amis perdirent la vie en nous défendant ; je fus dangéreuſement bleſſé ; j'entraînai ma femme dans ma chute, nous nous tenions embraſſés ; les barbares l'arracherent de mes bras & la conduiſirent au Général ; elle lui échappa, & la crainte lui prêtant des aîles, elle ſe perdit dans l'épaiſſeur du bois. Le raviſſeur crut qu'elle reviendroit chez elle, il fit inveſtir ma maiſon ; un de mes parens qui paſſoit par hazard, me rencontra noyé dans mon ſang ; il me fit emporter chez lui ; je croyois ma femme entre les mains du raviſſeur, je voulois mourir : on me dit qu'elle lui avoit échappé, je fus plus tranquille ; dans peu de jours je fus guéri de ma bleſſure ; je revins chez moi, je trouvai les portes fermées ; un ſecret preſſentiment me rendoit immobile, j'enfonce : Dieux, quel ſpectacle ! je trouvai le raviſſeur & ma femme étendus dans leur ſang, l'un à côté de l'autre, elle ayant une épée dans ſon ſein, & la tenant dans l'attitude d'une femme qui s'eſt poignardée ; lui avec une large bleſſure

dans le flanc, mais dans la posture d'un homme qui avoit fait des efforts pour satisfaire sa passion; cinq de mes enfans avoient été égorgés ou écrasés contre le mur; le sixieme qu'on avoit cru mort, respiroit encore; il m'appella d'une voix mourante : je courus à lui; c'étoit le plus âgé, il avoit huit ans : je n'avois ni la force de pleurer, ni celle de parler, l'horreur de ce spectacle sera toujours présente à ma mémoire. Mon fils me dit que le troisieme jour que j'étois sorti avec sa mere, elle étoit rentrée fort inquiete de ce que j'étois devenu; que le lendemain un soldat étoit entré, s'étoit adressé à lui pour demander où étoit sa mere, & qu'il lui avoit répondu qu'elle étoit absente; que sans doute il l'avoit apperçue, car cet homme, ajoûta-t-il, en me montrant le cadavre du Général, vint le soir même : il parla long-tems avec ma mere, d'abord avec beaucoup de douceur; ma mere pleuroit & vouloit toujours le faire sortir; enfin il entra en fureur; elle pleura encore plus fort; il la renversa à terre : elle saisit son épée & menaça de se tuer; il se mit à rire, & courut à elle pour la lui arracher : ma mere qui étoit au désespoir, & qui s'étoit relevée, l'attendit & lui porta un coup dans le côté, il ne fit qu'un cri & tomba mort : ma mère étoit fort inquiette; elle m'envoya de tous côtés pour chercher du secours, je ne trouvai personne; je vis le même soldat

qui étoit venu le matin, il étoit avec cinq autres; ils me demanderent si j'avois vu leur Général : je leur répondis qu'il étoit venu à la maison & qu'il s'en étoit retourné; ils s'en allerent : je reviens, il étoit nuit, ma mere ferma les portes, espérant toujours de vous voir arriver ou quelqu'un de ceux chez qui j'avois été. Le lendemain dès que le jour parut, ces mêmes soldats que j'avois vus la veille, enfoncerent la porte, nous ne nous étions point couchés : en voyant leur Général mort, ils devinrent furieux; l'un d'eux battit ma mere, nous nous mîmes à genoux pour lui demander grace; mais il prit mon frere le plus jeune, & l'écrasa contre la cheminée; ma mere jetta des grands cris, un autre soldat se mit à l'embrasser; elle tomba à côté du Général auprès duquel, par malheur, étoit son épée; elle la prit sans que le soldat s'en apperçût, & se tua; mes freres & moi, nous cessâmes de pleurer, & nous nous mîmes à les frapper; mais ils tomberent sur eux & les massacrerent l'un après l'autre; quand mon tour fut venu, je me jettai sur le corps de ma mere, en disant que je voulois mourir avec elle : ils m'en arracherent, & me jetterent par la fenêtre : je restai long-tems évanoui : quand je fus revenu de mon évanouissement, j'entendis ces soldats qui remonterent à cheval, & qui passerent auprès

de moi. Lorsque je compris qu'ils étoient bien loin, je me traînai ici; car je ne pus jamais me soutenir. J'allai vers ma mere; tout secours étoit inutile, tous mes freres étoient morts; quatre jours se sont passés depuis ce massacre; je n'ai ressenti mon mal que le second, je souffre des douleurs mortelles à mes jambes & à ma tête. Le pauvre enfant! ses deux jambes étoient cassées, & il avoit une plaie énorme à sa tête. Chaque mot, chaque circonstance de l'horrible récit qu'il me faisoit avec une ingénuité qui le rendoit plus affreux encore, me déchiroient le cœur; j'étois résolu de mourir, j'allois de cadavre en cadavre, arrosant l'un de larmes, couvrant l'autre de mes baisers, maudissant l'infâme auteur de tant de maux, & revenant toujours auprès de ma malheureuse épouse. Deux de nos parens arriverent; je ne les appercevois point; mon fils en les voyant fit un cri, croyant sans doute que c'étoient encore ses bourreaux; ils vinrent à moi: je leur répétai ce que mon fils venoit de me dire. L'un m'arracha de ce lieu d'horreur, & m'entraîna dans une chambre voisine; l'autre alla chercher du secours; il envoya un Chirurgien à mon fils; le Chirurgien désespéra de son état, la plaie de sa tête étoit mortelle. Les soldats avoient tout enlevé, on le transporta dans une maison voisine; les soins qu'on prit de lui, ne firent que hâter sa mort qui arriva

le cinquieme jour. Que j'ai souvent regretté de ne m'être point trouvé chez moi lors de cet horrible attentat : du moins, si je n'avois pu défendre ma femme & mes enfans, aurois-je eu le bonheur de mourir avec eux ; le ciel ne l'a pas voulu. Il me réservoit à cette épreuve. On m'arracha de ma maison, & l'on fit enterrer toute ma malheureuse famille, à mon insçu. Le corps du Général fut envoyé en Angleterre, avec le récit circonstancié de tout ce qui s'étoit passé. Le Roi en fut informé, il flétrit la mémoire du Général, fit chercher les six soldats, & ordonna qu'on les fît périr sur un échafaud : pour moi déplorant mon malheur, je résolus de quitter pour toujours le commerce des hommes, que je regarde comme l'espece la plus cruelle & la plus dangereuse de tous les animaux ; je vins dans ce désert où je conserve le souvenir des vertus de mon épouse, & où j'invoque mes enfans.

Pendant le récit de l'hermite, Andolosio avoit mangé les pommes salutaires, & sa tête étoit revenue dans son état naturel ; il partageoit l'affliction du vieillard, il comparoit ses maux avec ceux que le Roi d'Angleterre avoit fait éprouver à ce pere infortuné, & il trouvoit les siens bien légers. Je ne condamne plus votre retraite, lui dit-il, il est des pertes dont on ne se console jamais ; je n'approuve cependant pas la haine que vous avez conçue pour l'espece humaine ; il est des ames atroces sans doute, mais quel plus beau

ſpectacle que celui d'une ame où régnent la paix & la vertu ? Vos généreux amis qui ſont morts pour votre défenſe, votre épouſe qui a préféré la mort à la honte, ce pauvre enfant ſe traînant ſur ſes mains vers le cadavre de ſa mere, & l'embraſſant, ne ſont-ils pas des objets capables de vous réconcilier avec le genre humain ? L'hermite en convint, & lui avoua que toute ſa haine s'étoit tournée contre le vice, & qu'il avoit toujours prié le ciel de toucher le cœur des meurtriers de ſon épouſe. Andoloſio promit à l'hermite de le venir voir encore : je le deſire, reprit l'hermite, je ne l'eſpere pas ; je ne ſais quel preſſentiment me fait vous quitter à regret. Andoloſio parut étonné ; il prit congé du vieillard, & partit avec un panier de pommes, comme la premiere fois.

De retour au couvent, Andoloſio prit une des pommes ſalutaires & demanda Agripine. Je vous tiens ma parole, lui dit-il ; mais à condition que vous remplirez la promeſſe que vous m'avez faite d'aimer la vertu, d'être juſte, de protéger les infortunés, & de travailler au bonheur de vos ſujets. Que puis-je vous promettre ? lui répondit-elle. Je n'ai jamais été Reine ; je ſais que je deſire de faire le bien ; ſi par malheur l'état que vous m'annoncez m'ébloüiſſoit au point de changer ma façon de penſer, à quoi ſerviroit le ſerment que je vous ferois ? à ajoûter le parjure à mes autres

autres crimes. J'ai goûté la vertu, j'en connois toute la douceur, & je ferai mes efforts pour la conserver toute la vie & pour la faire aimer aux autres; c'est tout ce que je puis vous promettre : Andolosio fut enchanté de sa réponse. Il lui donna une pomme, il lui en avoit expliqué les proprietés; à peine l'eût-elle mangée qu'elle sentit une douleur de tête assez vive; elle s'assoupit un moment sur sa chaise; Andolosio la contemploit & la trouvoit plus belle que jamais; il n'eût peut-être tenu qu'à lui de l'enlever au Prince de Chypre; mais il eût manqué de parole à l'un, & eût privé l'autre de deux trônes. Il respecta son ouvrage, & s'estima plus heureux de l'avoir rendue vertueuse, que de la posséder. Agripine s'éveilla, passa sa main sur son front, & le trouva plus uni qu'il ne l'avoit jamais été : elle fit un cri de joie, & ne put s'empêcher d'embrasser Andolosio en l'appellant son pere : disposez de moi, lui dit-elle; ma main est à vous, si vous ne la dédaignez point : je ne connois point le Prince de Chypre; c'est un sacrifice qui me coute peu à vous faire; je renonce pour vous non-seulement à sa couronne, mais encore à celle de mon pere, s'il s'opposoit à notre union; je préfére la vertu à toutes les couronnes du monde. Non, belle Agripine, répondit Andolosio en se jettant à ses genoux, non je n'abuserai point de votre reconnois-

ſance ; je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, & c'eſt ce qui m'a rendu ſi ſenſible aux coups que vous m'avez portés ; je vous aimois pour vous-même. Rempliſſez votre deſtinée ; le ciel vous réſerve deux trônes, afin que vous y donniez l'exemple des vertus ; je ſerois coupable envers tous les hommes, ſi je leur raviſſois un ſi grand bien. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai cauſés, vous voyez quel en a été l'objet. Agripine ne put s'empêcher d'embraſſer encore ſon bienfaiteur & de l'appeller mille fois ſon pere. Il lui dit d'aller ſe parer le mieux qu'elle pourroit, & que dès ce jour même, il la rendroit à ſa famille ; que dès que le Roi de Chypre ſeroit bien aſſuré de ſa guériſon, il envetroit des Ambaſſadeurs pour la demander ; & lui recommanda le plus grand ſecret.

En attendant que la Princeſſe d'Angleterre s'habillât, Andoloſio fit venir l'Abbeſſe, & s'entretint avec elle : il lui fit au ſujet des cornes à peu près la même hiſtoire qu'il avoit faite au Roi de Chypre, ſans lui parler de ſa guériſon que l'Abbeſſe deſiroit par amitié pour elle ; car elle n'étoit connue au couvent que pour la fille d'un Comte diſgracié, & proche parente d'Andoloſio. Tandis qu'ils étoient à s'entretenir, Agripine parut dans toute ſa beauté : l'Abbeſſe fit un cri en voyant qu'elle n'avoit plus ſes cornes ; à peine pouvoit-elle en croire ſes yeux, elle y porta la main :

elle crut que c'étoit un miracle ; elle fit avertir toute la Communauté de venir au plus vîte. Toutes éprouverent le même étonnement & la même joie ; elle pensa être étouffée par les embrassemens des Religieuses & des pensionnaires. Toutes demandoient comment en si peu de tems elle avoit pu être guérie. N'en soyez point surprises, leur dit Andolosio, tout est possible à Dieu ; c'est lui qui nous envoie les biens & les maux, c'est lui qui nous les enlevé quand il le juge à propos. Agripine est Princesse & destinée à régner ; si Dieu veille sur le dernier des êtres, il doit veiller sur-tout sur les maîtres de la terre qui tiennent dans leurs mains le sort des hommes. Je vais la ramener à ses parens, & avant qu'il soit un mois, elle sera l'épouse du plus beau & du plus vertueux Prince de la terre. A peine eut-il cessé de parler, que les pleurs & les regrets de perdre Agripine succéderent à la joie de sa guérison : elle les remercia, les consola, leur promit de se souvenir d'elles, quand elle seroit sur le trône, & leur dit même que celles qui voudroient venir auprès d'elle, n'auroient qu'à le lui faire savoir ; que si elles le désiroient, elle obtiendroit la permission de faire transférer le couvent dans le pays où elle alloit régner, pays charmant par la beauté de sa situation & par la bonté du climat. Cet espoir les consola ; elles la virent partir avec moins de regret. Andolosio fit présent de cent

ducats à l'Abbesse, & la remercia des soins qu'elle avoit pris d'Agripine; il remercia aussi toute la Communauté, & dit qu'il alloit déposer entre les mains de cette Princesse, dix mille guinées pour marier des Demoiselles pauvres, & que si quelqu'une d'e les étoit dans le cas, l'Abbesse pourroit s'adresser à Agripine qui donneroit telle partie de cette somme qu'elle jugeroit à propos. Il en remarqua quelques-unes qui sourirent, & en effet cette somme fut quelque tems après partagée entr'elles.

La Princesse à qui Andolosio donnoit la main, sortit du couvent. Lorsqu'ils furent sur la prairie, il lui expliqua de qu'elle maniere elle devoit se conduire dans le palais de son pere : elle lui réitéra les mêmes propositions qu'elle lui avoit faites; il s'apperçut qu'elle eut desiré qu'il les eût acceptées ; mais dans la crainte de succomber, il prit son panier à son bras, mit son chapeau, saisit la Princesse & desira d'être transporté au près du palais du Roi : il la laissa là, & s'en retourna à Famagouste.



CHAPITRE VII.

Phenomenes qui exercent les Savans. Nôces du Prince de Chypre.

AMPEDO attendoit ſon frere avec impatience ; il le vit arriver avec la plus grande joie ; il ne put s'empêcher de rire en le voyant avec un panier au bras. Il admira la beauté des pommes ; mais il n'oſoit en faire l'expérience : Andoloſio plus hardi la fit devant lui ; le hazard voulut qu'un domeſtique d'Ampedo entrât au moment où Andoloſio faiſoit examiner à ſon frere la nature de ces cornes ; ce jeune homme fut effrayé, & ſortit auſſi tôt, diſant par-tout ce qu'il avoit vu. Bien-tôt le bruit s'en répandit dans Famagouſte ; mille perſonnes vinrent pour s'aſſurer du fait : Andoloſio avoit mangé dans l'intervalle, la pomme ſalutaire & les cornes avoient diſparu ; il ſe préſenta dans ſon état ordinaire, & le pauvre domeſtique paſſa pour fol. Andoloſio lui donna de quoi s'établir honnêtement, & le renvoya comme un domeſtique indiſcret & parleur.

Ampedo ne voulut point faire un mauvais uſage de ſes pommes ; mais il eſſaya ſi elles avoient le même effet ſur les animaux ; il n'oſoit cependant en faire l'épreuve ſur aucun

des siens, de crainte que ce phénomene ne confirmât l'histoire de la veille ; il alla se promener dans une prairie ; il s'approcha d'un jeune poulain sans être apperçu, il lui jetta une pomme qu'il mangea sur le champ. Ampedo se retira, & dès le lendemain il entendit dire par-tout qu'il étoit venu des cornes à la tête d'un poulain ; tout le monde alla voir une chose si rare ; Ampedo & son frere y allerent & admirerent comme les autres cette bizarerie de la nature. Ils proposerent au maître du poulain de le leur vendre, & le payerent devant tout le monde, afin qu'il fût bien assûré qu'ils l'avoient acheté, & que cet événement n'étoit point arrivé chez eux. Ampedo continua ses expériences sur des chiens, des chats & d'autres animaux, mais toujours chez ses voisins. Ces phénomenes effrayoient les uns, faisoient rire les autres, & paroissoient à tout le monde fort extraordinaires : les savans, les curieux de la nature s'assemblerent & ne convinrent de rien : Andolosio proposa un prix considérable, & fit distribuer un programe dans toute l'Europe, portant que le prix seroit donné à celui qui découvriroit par quelles causes ces cornes étoient venues à ces animaux & par quels moyens on pourroit les faire disparoître, si ce mal attaquoit l'espece humaine. Il vint des dissertations sans nombre ; le prix fut adjugé à celle qui mettoit la cause des cornes dans l'extension des nerfs produits

par une trop grande abondance d'esprits animaux, & qui proposoit de les faire disparoître dans les hommes par des vésicatoires appliqués à la plante des pieds.

Andolosio laissa passer quelques jours avant de revenir à la Cour du Roi de Chypre. Ampedo s'amusoit tous les après midis à parcourir le monde ; comme il avoit un très-beau cabinet de curiosités naturelles, les choses rares qu'il rapportoit de ses voyages, ne pouvoient donner aucun soupçon sur le secret du chapeau ; on croyoit qu'il les achetoit comme auparavant : en effet tout ce qu'il ne pouvoit porter, il le payoit sur les lieux, & le faisoit envoyer à son adresse.

Lorsqu'il y eut un assez long intervalle, Andolosio alla à la Cour du Roi, & lui annonça qu'il avoit appris la guérison d'Agripine, qu'il pouvoit envoyer ses Ambassadeurs pour s'en assurer, & ne leur donner le pouvoir de conclure qu'autant que la guérison seroit parfaite. Le jeune Prince qui avoit entendu parler de la beauté & de l'esprit de la Princesse, pria en particulier Andolosio de lui écrire en sa faveur, & d'apporter tous ses soins à faire réussir ce mariage. Il avoit fait faire son portrait qu'il remit à l'Ambassadeur ; il y joignit des présens considérables pour la Reine, pour le Roi & pour toute la Cour. L'Ambassadeur partit avec un escorte & des équipages magnifiques : Andolosio & le Prince l'accom-

pagnerent jusqu'à ce qu'il se fût embarqué ; & deux jours après Andolosio reçut les certificats les plus authentiques de la parfaite guérison de la Princesse ; c'étoit elle-même qui les avoit fait faire & qui les lui avoit adressés pour les présenter au Roi : elle lui marquoit en même tems l'effet que son arrivée avoit produit à la Cour d'Angleterre.

L'absence de la Princesse avoit passé pour un pélérinage à saint Pierre de Rome ; en vain le Roi avoit-il fait publier qu'elle s'étoit retirée pour quelque tems dans un palais, loin du monde & de la Cour ; en vain voulut-il persuader que c'étoit lui-même qui la tenoit éloignée, parce qu'elle avoit marqué trop ouvertement sa protection à quelques rebelles d'Irlande ; le peuple qui avoit eu quelque soupçon de la véritable cause de sa retraite, mais qui ne sachant qu'une très-foible partie de la verité, mêloit selon l'usage l'absurde & le vrai-semblable, s'obstinoit à croire que lui étant survenu une lépre affreuse qui la défiguroit, elle avoit été avertie en songe par saint Pierre en personne, qu'elle ne gueriroit que lorsqu'après avoir fait une neuvaine dans son église, elle iroit visiter Notre-Dame de Lorette. Ces bruits s'étoient si bien accrédités à la ville & à la Cour, qu'on ne témoigna aucune surprise lorsqu'elle reparut ; Agripine qui ne s'y attendoit pas, fut fort étonnée de voir le peuple à genoux sur

ſon paſſage, & d'entendre les Grands qui dévots par flatterie, comme ils auroient été impies pour faire leur cour, lui demanderent des reliques & des chapelets. Elle crut d'abord qu'on avoit ſu ſon ſéjour dans le couvent du déſert, & cela ne l'affecta que médiocrement; mais elle fut déconcertée par les queſtions qu'on lui faiſoit ſur la baſilique, ſur la Rotonde, ſur le coliſée & ſur Notre-Dame de Lorette. Elle demanda à ſa mere ce que cela ſignifioit & ajuſta ſes réponſes au préjugé du public.

Elle avoit trouvé ſon pere & ſa mere dans la douleur, & pouſſant des cris de rage contre Andoloſio; elle prit ouvertement ſa défenſe; elle loua ſon honêteté & ſa bienfaiſance; leur dit hardiment que c'étoit à lui plus qu'à eux, qu'elle devoit l'amour de la vertu; elle leur raconta tout ce qu'il avoit fait pour elle; que la ſeule vengeance qu'il eut tiré de tant de traits d'ingratitude qu'il avoit reçus en Angleterre, étoit de l'avoir retenue dans un couvent pendant dix-huit mois, & que c'étoit ce qui avoit pu lui arriver de plus heureux. Le Roi qui étoit plus juſte que ſon épouſe, ſe répentit des mauvais traitemens qu'il avoit fait à Andoloſio; il envoya chercher le Prince boſſu, & lui demanda quelle certitude il avoit du bruit qu'il avoit répandu, qu'Andoloſio ayant eu un enfant d'Agripine, l'avoit enlevée, & qu'après s'en être laſſé, il l'avoit livrée à un de ſes écuyers, auquel elle tenoit lieu de

maîtresse & de servante. Agripine fut indignée de cette horrible calomnie ; le Roi vouloit le faire juger selon la rigueur des loix, & il auroit eu la tête tranchée ; mais à la sollicitation de la Princesse, il se contenta de le condamner à une prison perpétuelle, afin de lui ôter toute occasion de nuire. Agripine fut bien aise d'être délivrée de ce monstre & des persécutions de sa mere à cause de lui ; quoiqu'elle n'eût jamais consenti à l'épouser, elle craignoit qu'il ne traversât son mariage avec le Prince de Chypre.

L'Ambassadeur parut enfin ; le Roi ne comprenoit pas quel pouvoit être le sujet d'une ambassade si magnifique ; la Reine qui avoit appris de sa fille, qu'Andolosio étoit à Famagouste, craignit qu'il n'eût excité le Roi de Chypre à déclarer la guerre à l'Angleterre ; & que n'avoit-on pas à risquer avec un Général tel qu'Andolosio ? Elle communiqua ses conjectures en grand secret à quelques femmes de la Cour, qui le dirent dans un plus grand secret à leurs maris, & dans vingt-quatre heures, la guerre avec le Royaume de Chypre fut le bruit public, & peu s'en fallut que le peuple n'insultât l'Ambassadeur. Enfin après un délai de deux jours, pendant lesquels il avoit vu secretement la Princesse & lui avoit donné la lettre d'Andolosio, l'Ambassadeur présenta au Roi sa lettre de crédit & demanda l'audience : elle fut fixée au lendemain : dans

l'intervalle la Reine qui frémiſſoit, (les coupables ont toujours devant les yeux les ſuites funeſtes de leurs crimes), fit tout ce qu'elle put pour ſavoir le véritable ſecret de l'ambaſſade ; toutes ſes démarches n'aboutirent à rien.

L'Ambaſſadeur de Chypre ſuivi d'un Duc, de deux Comtes, de pluſieurs Chevaliers & Ecuyers, fit la demande de la Princeſſe Agripine pour le Prince de Chypre. Il inſiſta ſur le deſir que le Roi de Chypre avoit de cette union, & ſur le bonheur dont les ſujets des deux époux jouiroient. Si la vertu la plus éprouvée eſt la plus ſolide, celle de la Princeſſe avoit été expoſée à bien des écueils ; l'Ambaſſadeur fit ſentir cette verité dans ſa harangue, mais fort adroitement. Il fit l'éloge du Prince de Chypre. La Reine étoit d'une grande inquiétude à ce ſujet ; l'Ambaſſadeur lui préſenta le portrait dont il étoit chargé pour Agripine ; elle le trouva très-beau, & le fit remarquer au Roi. Andoloſio, dit-elle à ſa fille, vous a ſans doute parlé de ce Prince ; le portrait qu'il vous en a fait, eſt-il conforme à celui que nous voyons ? Agripine ne répondit rien : l'Ambaſſadeur aſſura le Roi & la Reine, que s'il y avoit quelque différence entre l'original & la copie, elle étoit toute à l'avantage du Prince, qui n'ayant pas encore atteint ſa vingt-quatrieme année, uniſſoit à la beauté du corps, les talens de l'eſprit & les qualités

du cœur. Comme, ajouterent-ils, ce ne sont point des intérêts politiques qui font desirer ce mariage au Roi mon maître, après avoir eu le consentement du Roi & de la Reine d'Angleterre, il veut pour lui & pour le Prince son fils, avoir celui de la Princesse, mais libre & dégagé de toute contrainte. La Princesse baissa la vue, & assura l'Ambassadeur qu'elle dépendoit uniquement de la volonté de son pere & de sa mere. Alors le Roi & la Reine dirent que quoiqu'ils approuvassent & même qu'ils desirassent ce mariage, ils lui remettoient néanmoins tous leurs droits ; que c'étoit à elle à prononcer ; Agripine dit que puisqu'ils l'approuvoient, elle consentoit à donner sa main au Prince de Chypre, dont elle estimoit les rares vertus. Cet aveu fut suivi de grands cris de *vive Agripine, vive le Prince de Chypre.* Dès ce moment le mariage fut arrêté, & le lendemain les cérémonies d'usage furent faites.

On se disposa à nommer les Seigneurs & les Dames qui devoient accompagner la Princesse ; on intrigua, on cabala, on sollicita cet honneur, comme il arrive presque toujours : ce choix dépendoit du Roi & de la Reine ; ils consulterent leur fille : comme il y avoit plusieurs personnes de distinction sur les rangs, dont elle ne se soucioit pas, elle profita de la connoissance qu'elle avoit des intrigues de la Cour,

pour s'en débarrasser sans les exclure. Elle forma la liste des femmes, de toutes celles dont les amans ne seroient pas nommés, & celle des hommes étoit composée de ceux dont les maîtresses ne devoient pas être du voyage. Dès que ces listes furent publiées, une consternation générale s'empara des femmes. Elles firent solliciter sourdement pour rester, les unes sous prétexte d'affaires, les autres à raison de leur mauvaise santé ; elles proposerent à leur place les femmes qu'Agripine desiroit ; pour les hommes, très-peu demanderent à être remplacés.

Lorsque tout fut ainsi disposé, le Roi fit préparer plusieurs vaisseaux, les fit charger de riches présens, & de toute sorte de provisions : il donna à Agripine les plus riches joyaux, & une grande quantité de pieces d'étoffe d'or ; il fit des dons à toutes les femmes de la Princesse, & la Reine en fit à tous les hommes. Le Roi & la Reine accompagnerent Agripine jusqu'au vaisseau ; & avant de s'embarquer ils lui donnerent leur bénédiction suivant l'usage ; ils l'embrasserent, & ne la quitterent point sans verser des larmes : les Anglois qui avoient médit d'elle tant qu'ils la possédoient, la regretterent beaucoup quand ils la virent partir, & n'y penserent plus huit jours après.

Agripine arriva heureusement à Famagouste, où Andolosio l'attendoit avec les Dames que

le Roi de Chypre avoit envoyées au-devant d'elle. Elle vit Andolosio avec beaucoup de plaisir ; il lui avoit préparé des fêtes superbes : la Princesse déja enchantée de la beauté d'un climat si différent de celui d'Angleterre & d'Irlande, & que sa douceur avoit fait consacrer autrefois à Venus, les trouva encore plus belles. Ampedo avoit passé huit jours à se transporter de contrée en contrée, pour apporter à cette fête ce que chacune a de plus rare & de plus précieux ; tout ce qui pouvoit y flatter les sens y étoit rassemblé. La Princesse en croyoit à peine ses yeux. Ampedo lui fit voir son cabinet ; les phénoménes les plus merveilleux des trois regnes y étoient accumulés ; la ménagerie étoit encore plus amusante ; on avoit eu soin de cacher tous les animaux portant cornes ; elle s'en apperçut, & sourit en regardant Andolosio.

La fête n'étoit pas pour la Princesse seule ; tout le peuple, soit Cypriotes ou étrangers, y eurent part. Aux Tournois succédoient les joutes ; aux joutes, les bals publics & les illuminations. Le lendemain c'étoient des spectacles d'une autre espece, des cavalcades, des jeux de bague, des carrouzels ; on termina le troisieme jour par des simulacres de guerre de terre & de mer. Il se donna un combat naval dont on a long-tems conservé le souvenir à Famagouste. Deux escadres composées des vaisseaux les plus légers, aux pa-

villons d'Angleterre & de Chypre, ornés de banderolles de toutes couleurs, combatirent l'une contre l'autre au bruit d'une foule d'instrumens de musique & des cris des combattans. Deux vaisseaux dont on avoit eu soin de retirer l'équipage dans des chaloupes, furent brulés & coulés à fond. La Princesse en fut effrayée; on la rassura. Elle étoit montée à bord de l'Andolosio, galere dont on ne savoit qu'admirer le plus de la galenterie ou de la richesse; les cordages étoient tissus de fil d'or & de soye; les rames étoient or & azur; les voiles étoient de pourpre; vers la poupe s'élevoit un trône en forme de conque, soutenue par des Tritons & des Nereïdes; des chaloupes qui suivoient la galere, & que la Princesse ne voyoit pas, portoient de jeunes plongeurs qui se jettoient dans l'eau, venoient folâtrer au-tour de la galere, & imitoient dans leurs jeux toutes les divinités de la mer.

Le combat finit par la victoire de l'une des escadres, & la Princesse posa une couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Le soleil étoit couché, la nuit avançoit, Agripine peu faite à la mer, commençoit à être inquiete, lorsque les escadres s'étant jointes, parurent étincelantes de lumiere; elle se tourna & vit le port également éclairé; sa galere en un instant parut un phosphore; jamais illumination n'avoit été si brillante ni si promptement exécutée: la galere s'approcha; une chaloupe couverte

vint recevoir la Princesse & la conduisit chez Andolosio au bruit de plusieurs instrumens.

Le lendemain, c'étoit le jour du départ de la Princesse qui n'en étoit point prévenue, on partit pour la chasse ; comme le rendez-vous étoit fort éloigné, on fit monter la Princesse sur un char attelé de quatre renes qu'Ampedo avoit transportées du fond du nord ; une vingtaine de chars un peu plus grands, traînés par des cerfs pour les dames de la suite d'Agripine, suivoient le sien : ceux d'Ampedo & d'Andolosio étoient attelés de six élans : les Seigneurs de la suite, les Chevaliers & leurs Ecuyers, étoient partis douze heures plûtot à cheval, & quelque diligence qu'ils eussent faite, à peine étoient-ils au rendez-vous, lorsque la Princesse y arriva ; elle fut étonnée de les y trouver. On quitta ces voitures, & après un repas de chasse, plus délicat que somptueux, on sortit de la forêt comme en se promenant ; on passa dans une enceinte, où le hazard sembloit avoir conduit. Dès que la Princesse parut, un bruit éclatant de cors & d'autres instrumens perça les airs, & cinquante chars plus brillans que les premiers, traînés par les plus magnifiques chevaux, marchoient à la suite d'un char de triomphe dans lequel Andolosio conduisit la Princesse, en lui annonçant que dans peu elle seroit rendue à la Cour du Roi de Chypre.

On se mit en marche ; les gardes du Roi escortoient

eſcortoient les chars ; la Princeſſe remarqua à quelque diſtance du ſien, un de ſes gardes ; il etoit d'une taille majeſtueuſe & légere ; le pannache qui ombrageoit ſon caſque, rabattoit ſur ſon front & cachoit ſa figure, deſorte qu'elle ne put pas le diſtinguer ; d'ailleurs il avoit ſi bonne grace, le ſon de voix ſi touchant, ce qu'elle en entendit lui parut ſi honnête & ſi ingénieux, que ſon cœur s'intéreſſoit à lui malgré elle : il diſparut un moment après. A quelques lieues de la capitale, les troupes du Roi bordoient le chemin à droite & à gauche ; à meſure que les chars paſſoient, les deux files ſe réuniſſoient & ſe replioient ſur quatre de front pour leur ſervir d'eſcorte ; cette double haye finiſſoit à une demi-lieue de la capitale, où les Seigneurs, rangés dans le même ordre que les troupes, bordoient le chemin ; quand les chars eurent paſſé, les troupes s'arrêterent & les Seigneurs ſe replierent auſſi pour les accompagner, marchant à la tête de la colonne qui occupoit un eſpace immenſe : c'eſt dans cet ordre qu'on arriva au palais du Roi, qui étoit à l'autre extremité de la ville ; il n'y eut que les Seigneurs à la ſuite des chars, qui la traverſerent ; les troupes arriverent devant le palais par un autre chemin, & ſe rangerent en ordre de bataille. En paſſant dans la capitale, jonchée de laurier & de fleurs, on eut ſoin de prendre les plus longs détours pour donner au peuple la ſatisfaction de voir leur nouvelle

Souveraine. Le Roi, les Princes de son sang & les Ministres, reçurent la Princesse dans un beau peristile où ils l'attendoient. Lorsqu'elle descendit, le Roi alla au-devant d'elle & lui présenta son fils, qui lui offrit la main de la maniere la plus noble & la plus modeste : malgré le changement d'habit, elle reconnut le garde qui l'avoit frappée. Le Prince paroissoit au comble du bonheur ; il parloit peu, ses yeux seuls exprimoient ses transports ; il apperçut Andolosio : que je vous ai d'obligation ! lui dit-il, d'un ton pénétré. La Princesse sentit tout le prix de ce remerciement. Un repas somptueux étoit préparé ; le Prince fut placé à côté d'elle ; ses distractions continuelles qui faisoient rire les courtisans, enchantoient Agripine ; le Roi sourioit, & se sentoit rajeunir ; enfin elle fut conduite à son appartement où le Prince la laissa. Le lendemain se fit la cérémonie du mariage, après laquelle Agripine avoua que quelqu'idée qu'elle se fût faite de lui, elle étoit bien au-dessous de la réalité ; qu'elle n'aspiroit qu'à mériter son amour & son estime ; il lui fit les déclarations les plus tendres. Enfin il fallut céder à l'étiquete ; le Prince reçut pendant toute la matinée les félicitations des Grands & du peuple, & la Princesse, les complimens des Dames. Alors les fêtes commencerent ; le Roi avoit chargé Andolosio d'en être l'ordonnateur ; elles furent aussi galantes que celles de Famagouste, quoiqu'elles

ne ſe reſſemblaſſent en rien ; elles durerent ſix ſemaines, avec une ſi grande varieté de plaiſirs, qu'elles ne parurent pas durer ſix jours.

Andoloſio comptoit pour rien les fêtes les plus agréables, ſi le peuple ne les partageoit pas avec les Grands. Il y eut dans toutes les villes du royaume, des réjouiſſances publiques, qui toutes tournerent au ſoulagement des citoyens. Le Roi ordonna que dans chacune on choiſît les garçons & les filles pauvres qui ſe conviendroient, & qu'on les mariât avec une dot priſe ſur la recette des deniers royaux. Il fit diſtribuer de l'argent au peuple, & ordonna par-tout des repas publics à ſes dépens. Tous les orphelins eurent un ſort aſſuré : dans les villes principales, il fit élever des monumens utiles, des marchés commodes, des fontaines, enfin tout ce qui put y attirer l'étranger.

On ſe reſſentoit un peu plus dans la capitale de la préſence du Roi. Tous les étrangers y furent magnifiquement reçus, chacun ſuivant ſon état. Il y vint des Chevaliers de toutes les contrées ; les tournois avoient été annoncés depuis pluſieurs jours. Seigneurs & vaſſaux, chacun ſe piqua d'être ſuperbement monté pour venir offrir ſes préſens ; ils furent dignes du Roi & au gré des deux époux. Andoloſio donna un vaiſſeau chargé de vin muſcat & de malvoiſie, qu'on buvoit comme du vin or-

dinaire. Les Seigneurs, les Chevaliers & leurs écuyers furent invités de rester pendant les six semaines, & furent tous défrayés aux dépens du Roi.

Les tournois commencerent ; ils se firent avec beaucoup d'ordre. Sur la fin du jour on distribuoit le prix, & c'étoit de la main de la Princesse qu'on devoit les recevoir. Andolosio excelloit dans ces exercices ; mais pour ne gêner personne, il s'étoit fait un point de n'entrer en lice, que lorsqu'on l'y appelloit ; c'étoit pendant le bal que la nouvelle Reine couronnoit le Vainqueur, si le Chevalier après l'avoir emporté à la lance, à la course & dans tous les autres jeux de la chevalerie, l'emportoit aussi à la danse. Andolosio avoit déja été couronné plusieurs fois, & les hommes & les femmes lui prodiguoient également leurs applaudissemens. Un jour qu'il avoit mérité tous les prix, & que d'une commune voix, le peuple & les Seigneurs les lui adjugeoient, le Roi pour plaire à la nation Angloise le décerna au Comte Théodore, qui avoit accompagné Agripine. Si le Roi de Chypre devoit faire une injustice, c'étoit moins à Andolosio qu'à tout autre ; mais Andolosio y fit peu d'attention, ayant pour lui le cri général, & l'approbation du peuple qui murmura.

CHAPITRE VIII.

Complot attroce. Fin tragique du chapeau. Mort d'un des fils de Fortunatus.

THÉODORE, qui eut dû ſe contenter d'avoir obtenu le prix par la faveur du Roi, fut indigné de ce que le peuple penchoit pour Andoloſio : ſa préſomption lui fit croire que l'injuſtice étoit du côté du public ; il jura de s'en venger : il eût été tout ſimple qu'il eût mis ſa vengeance à diſputer de nouveaux prix ; c'étoit du moins la voie la plus ſûre de mettre le public dans ſon tort, & celle que ſa vanité auroit dû lui ſuggérer ; il aima mieux ſe ſervir de la reſſource des lâches. Il ſavoit qu'Andoloſio avoit pluſieurs envieux ; il en avoit remarqué un ent'autres, qui à chaque ſuccès & à chaque trait de généroſité de ce valeureux chevalier, frémiſſoit de rage ; il épioit depuis long-tems le moment de le perdre, ſoit par ſes calomnies, ſoit par quelque trahiſon ; mais rien encore n'avoit pu lui réuſſir ; il en étoit d'autant plus déſeſperé, qu'il ſavoit qu'Andoloſio connoiſſoit le fond de ſa haine, & ne daignoit pas y faire attention. Cet envieux, qui déteſtoit les gens de bien, parcequ'il n'avoit jamais ſû faire que le mal, étoit le comte de Limoſi. Théodore alla le trouver : Il eſt

bien triſte pour nous, dit-il, que parceque cet Andoloſio s'eſt fait quelques créatures à force d'acheter leur eſtime par ſes baſſeſſes & par ſon argent, nous ſoyons expoſés à nous voir ſacrifiés à cet homme obſcur par une vile populace. Quoi ! le Roi lui-même n'eſt pas à couvert de ſa cenſure : il ſuffit que ſon ſouverain me couronne, pour qu'on le trouve injuſte; c'eſt un attentat commis contre ſa perſonne ſacrée, & c'eſt à nous à le venger. Il eſt honteux qu'un Roi dépende du vain caprice de ſes ſujets; c'eſt à la ſource du mal qu'il faut remonter; c'eſt Andoloſio qui corrompt le peuple, c'eſt Andoloſio qu'il faut punir. Le comte de Limoſi l'écouta avec plaiſir, il n'étoit embarraſſé que ſur les moyens. Comment attaquer un homme qui a la confiance du Roi & l'amitié du peuple ? Il a, diſoit le comte, faſciné l'un & l'autre, & ſes richeſſes inépuiſables ſeront toujours un obſtacle à nos projets. Quelle eſt donc la ſource de cette opulence ? il a peu de terres; ſon pere ne quitta Famagouſte que parcequ'il étoit dans la misère; ils ont beaucoup voyagé l'un & l'autre; mais Fortunatus & Andoloſio euſſent-ils gagné un empire chacun, aux dépenſes qu'ils ont faites, ils devroient être ruinés. La fête qu'il a donnée à la Reine ſurpaſſoit en magnificence celle de ſon Souverain. Oui, je crois avoir deviné le mot de cette énigme; Andoloſio n'a hérité de ſon pere que de l'art

diabolique de Nécromantie. N'avez-vous pas entendu dire qu'on l'avoit vu avec des cornes à la tête ? depuis quelque tems nous n'entendons parler que de prodiges, de chiens, de chevaux qui naiſſent avec des cornes ? ne voyez-vous pas avec quel ſoin ſon frere achete tous ces monſtres pour en dérober la connoiſſance au public ? Il faut l'accuſer hautement & le livrer aux Prêtres. Théodore ne fut point de cet avis ; les Prêtres ſeront pour lui, car il a fait beaucoup de fondations ; le peuple le prendra ſous ſa protection, parcequ'il eſt généreux ; le Roi le défendra, parcequ'il ſait l'art de flatter : le plus ſûr, mon cher Comte, le plus ſûr eſt de l'enlever. Je vois trois grands avantages dans ce parti : d'abord notre vengeance eſt ſûre ; elle ſera impunie, parcequ'il n'y aura que nous dans le ſecret, & elle peut nous être fort utile, parcequ'Andoloſio nous avouera, de gré ou de force, la ſource de ſon opulence, & que quoique l'art de Nécromantie ſoit un grand mal, nous nous en ſervirons pour réparer le mal qu'il a fait. J'ai entendu dire à de très-grands docteurs, qu'il étoit permis de faire un petit mal quand il en réſultoit un grand bien : or vous voyez le bien immenſe que nous ferons. Quant au moyen de nous emparer de lui, il me paroît tout ſimple. Votre château eſt ſitué auprès de Famagouſte : lorſque les fêtes ſeront finies, Andoloſio retournera chez lui ; nous l'atten-

drons ſur le paſſage, nous l'attaquerons, & ſur-tout nous aurons ſoin qu'aucun de ſes gens ne nous échappe ; nous renfermerons Andoloſio dans votre château, & nous le mettrons hors d'état de nuire à l'avenir à perſonne, de tromper le Roi & le peuple, & ſur-tout d'enlever tous les prix des tournois. Le comte de Limoſi, qui n'avoit oſé d'abord propoſer ce moyen, de crainte qu'il ne parût trop violent à Théodore, l'approuva, le rectifia & y ajouta tout ce que l'envie put lui ſuggérer de plus prudent.

Après que les fêtes furent terminées, Andoloſio prit congé du Roi & des jeunes époux qui le comblerent de careſſes : la Princeſſe avoit dévoilé à ſon mari tout ce qui s'étoit paſſé à la cour d'Angleterre au ſujet d'Andoloſio, l'heureuſe vengeance qu'il en avoit tirée ; & quoiqu'elle ſût le ſecret de la bourſe & du chapeau, & qu'elle fût femme, elle le garda juſques après la mort d'Andoloſio. Elle n'en parla, dans les récits qu'elle fit à ſon mari, que comme de deux bijoux fort rares, qu'il tenoit de ſon pere, & qui les lui avoit recommandés en mourant, aux dépens même de ſa vie. Le Prince partageoit la reconnoiſſance de ſon épouſe, & leur tendreſſe pour Andoloſio étoit un nouveau nœud pour leur amour. Ils le virent partir avec le plus grand regret ; le Roi s'étoit juſtifié de l'eſpèce d'injuſtice qu'il lui avoit faite, en lui ôtant le

prix pour le donner à Théodore. Pouvois-je faire autrement? Je viens de m'unir à la nation Angloiſe ; les Chevaliers de toutes les nations avoient remporté des prix, les ſeuls Anglois n'en avoient aucun ; vous en aviez obtenu une ſi grande quantité, que je n'ai cru vous faire tort en vous arrachant une feuille de laurier, pour la mettre ſur la tête du Comte Théodore : au reſte j'ai vu avec plaiſir que le peuple vous a rendu juſtice. Andoloſio s'excuſa lui-même de ſa trop grande avidité pour la gloire, & en demanda pardon au Roi, qui lui ordonna de revenir le plus promptement qu'il pourroit.

Tandis qu'Andoloſio prenoit congé, le Comte de Limoſi & Théodore diſpoſoient ſur ſon chemin, des ſcélerats qu'ils avoient été chercher au loin, leur déſignoient l'ennemi ſans jamais le nommer, en leur recommandant de le prendre & de ne tuer que les gens : ils leur promirent de grandes récompenſes & les dépouilles des vaincus.

Comblé des bontés de ſes maîtres, l'ame ſatisfaite du bien qu'il avoit fait, l'eſprit occupé des moyens d'en faire encore, Andoloſio voloit dans les bras de ſon frere ; il ſuivoit le chemin de Famagouſte, s'entretenant familierement avec ſes gens. Les émiſſaires des Comtes, embuſqués derriere des haies, attendirent qu'il fût au milieu d'eux ; alors ſortant de tous côtés, ils ſe jetterent à grands

cris sur les brides des chevaux : Andolosio & ses gens se défendirent avec courage ; mais que peut la valeur contre le nombre & la trahison ! Le chemin étoit parsemé de clous à plusieurs pointes ; les chevaux furent enferrés, & on leur coupa les jarrets ; les chevaliers furent renversés, & tous passés au fil de l'épée : Andolosio s'étoit relevé, & avoit tué trois de ces assassins. Malheureusement le chapeau étoit entre les mains de son frere ; néanmoins il se seroit débarrassé d'eux ; mais comme il se battoit en retraite, les deux comtes, jusques alors spectateurs du combat, l'attaquerent par derrière, il leur fit face ; ils l'attirerent auprès d'un arbre, sur lequel ils avoient posté deux des scélerats ; lesquels à un certain signe, laisserent tomber un énorme filet qui enveloppa Andolosio & l'éleva dans l'air. On se saisit de lui, & les deux comtes l'enfermerent dans les prisons du château, l'enchaînerent, & lui donnerent des gardes qui le veilloient jour & nuit. En vain leur promit-il des sommes considérables s'ils le laissoient sortir ; ils craignoient trop la cruauté de leurs maîtres ; d'ailleurs quand il auroit pu s'échaper de la prison, le château étoit dans une Isle qui étoit gardée de tous côtés.

La nouvelle de l'assassinat des gens d'Andolosio, qu'on avoit dépouillés, & dont les corps furent trouvés dans le chemin, jetta une grande consternation à la Cour, on crai-

gnoit qu'Andolosio n'eût été tué ; le Roi dépêcha sur le champ un courier à Famagouste, & ce fut par lui qu'Ampedo en apprit la premiere nouvelle. Les deux comtes parurent fort affligés, & demanderent au Roi une escorte pour faire des recherches dans tous les environs de l'endroit où s'étoit commis le meurtre, dont le château de Limosi n'étoit pas bien éloigné. Ampedo revint à la Cour avec le courier ; il se jetta aux genoux du Roi, le pria de lui prêter main-forte, & de faire chercher Andolosio dans tout son Royaume : le Roi & les Princes mêlerent leurs larmes aux siennes. Le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense de mille ducats à celui qui donneroit des indices de l'assassinat d'Andolosio ; il fit faire des perquisitions de tous côtés : il jura à Ampedo de ne rien épargner, quand il devroit lui en coûter la moitié de son Royaume, & de le venger s'il étoit mort, par le supplice du meurtrier, quel qu'il fût.

Plusieurs jours s'étoient passés dans ces recherches inutiles : Ampedo, au moyen de son chapeau, s'étoit transporté dans tous les lieux où il imaginoit qu'il pourroit trouver son frère. Enfin désespéré de ne rien découvrir ; funeste chapeau, dit-il, qui me deviens inutile au moment où ta vertu me seroit le plus nécessaire : hélas si mon frère t'avoit eu, peut-être l'aurois-tu sauvé de ses ennemis ! Il n'est

plus, sans doute; péris donc, inutile présent, & aussi-tôt il le jetta dans le feu, afin que personne ne pût en jouir. Il dépêchoit vers le Roi, courier sur courier, & il ne recevoit aucune nouvelle favorable. A peine son chapeau fut-il brûlé, qu'il lui vint mille moyens de découvrir son frère, auxquels il n'avoit pas songé auparavant; il eût voulu le r'avoir au prix de la moitié de son sang : ce nouveau chagrin ne faisant qu'accroître son désespoir, il tomba dangéreusement malade. Tout Famagouste étoit dans les larmes : puisque le Ciel nous a ravi Andolosio, disoit-on, qu'il nous laisse son frère : que de victimes il va frapper, s'il prend encore celle-là ! Tous leurs vœux furent inutiles, comme les secours de la médecine; Ampedo, consumé de chagrin, expira, également regretté des grands & des petits : chacun perdoit en lui un pere, un protecteur ou un ami. Cette mort excita encore le ressentiment du Roi contre les assassins de son frère. Tous les habitans de Famagouste prirent le deuil. Le jour de ses funerailles on n'entendoit que sanglots & gémissemens dans toutes les rues : pendant les huit jours suivans, chacun resta chez soi : cette ville immense sembloit un désert. Sur le port le bruit des vagues se mêloit tristement aux voix confuses des commerçans & des matelots qui pleuroient leur appui. Les larmes & les cris redoublerent, lorsqu'on apprit qu'au dé-

faut de ſon frère, il laiſſoit ſon palais au Roi, & toutes ſes richeſſes au peuple, aux commerçans & aux laboureurs.

Le comte de Limoſi, après avoir parcouru le Royaume, revint avec une douleur feinte, apprendre au Roi qu'il n'avoit rien découvert, & lui remit ſon eſcorte bien haraſſée du chemin qu'il lui avoit fait faire; le Roi loua ſon zele & ſon amitié pour Andoloſio, & tous les honnêtes gens lui en marquerent ſa reconnoiſſance. Il demanda la permiſſion de s'en retourner chez lui pour ſe repoſer, & partit, laiſſant tout le monde dans l'erreur. Le jour même de ſon arrivée, il alla dans la priſon d'Andoloſio; & comme il y entra d'un air triomphant, Andoloſio le pria de lui apprendre de qui & pourquoi il étoit priſonnier. Je n'ai fait du mal à perſonne, dit-il, & ſi ſans le ſavoir, j'ai fait du tort à quelqu'un, je ſuis prêt à le réparer; apprenez-moi le dommage, & quel qu'il ſoit j'ai une fortune aſſez conſidérable pour en indemniſer l'homme le plus riche & le plus puiſſant; mais faites-moi ſortir de cet abominable lieu. Le Comte ſe mit à rire. Andoloſio, lui dit-il, tu es ici en mon pouvoir, & rien au monde ne peut t'en arracher. N'eſpere point d'obtenir jamais la liberté; cependant il ne dépend que de toi d'avoir un ſort plus doux; j'adoucirai tes peines, à condition que tu me diras d'où tu tires ces ſommes immenſes que tu prodigues. Andoloſio le regarda

d'un air de mépris ; infâme aſſaſſin, lui dit-il, je les aurois partagées avec toi, ſi tu m'avois témoigné en avoir beſoin ; tu devois connoître ma généroſité ; pour te punir de ta lâcheté, tu ne ſauras jamais ce que tu deſires, & tu auras commis en pure perte, le crime le plus atroce. Eh bien, reprit le Comte, prépare-toi à ſouffrir les plus longs & les plus cruels tourmens. Andoloſio qui connoiſſoit la méchanceté du Comte, ne répondit rien, & le laiſſa ſortir ; le lendemain faiſant réflexion qu'il ne gagneroit rien ſur ce caractere féroce, il prit le parti de diſſimuler. Le Comte revint avec ſes ſatellites ; il l'interrogea encore : eh bien, lui dit Andoloſio, puiſque tu fais tant de cas des richeſſes, je veux bien te faire part des miennes. J'ai un puits dans mon palais que mon pere avant ſa mort remplit d'or & de pierreries ; tu ſais qu'il paſſoit pour être plus riche que les Rois, & qu'il rétablit les affaires de la republique de Veniſe : par quel ſecret il avoit acquis ces richeſſes, c'eſt ce que j'ignore : fais-moi tranſporter à Famagouſte, & je t'indiquerai ce puits qui n'eſt connu que de mon frere & de moi. Le Comte lui dit : tu mens ; car tu n'avois pas emporté ton puits en Angleterre ni dans tous les lieux où tu as fait de ſi énormes dépenſes. Ton ſecret eſt avec toi ; que riſques-tu à t'ouvrir à moi ? je ſai que tu connois l'art de Necromantie ; apprends-le moi, & tu peux être aſſuré que

tu t'épargneras bien des ſupplices. Andoloſio lui jura que non-ſeulement il ne connoiſſoit point cet art, mais encore qu'il étoit perſuadé qu'il n'avoit jamais exiſté. Le Comte qui croyoit bien plus au diable qu'à Dieu, fut plus convaincu que jamais qu'Andoloſio le trompoit. Il fit ôter ſes chaines, & le fit appliquer à la torture la plus rude, le queſtionnant pendant ſon ſupplice qu'il fit durer auſſi long-tems que les forçes humaines pouvoient le ſupporter : il n'en put rien arracher ce jour-là : le lendemain le Comte reparut avec ſes bourreaux & de nouvelles tortures; Andoloſio ſe ſouvenant qu'après avoir perdu ſa bourſe, il l'avoit retrouvée au moyen de ſon chapeau, eſpéra qu'il pourroit bien l'enlever encore au Comte; ainſi il ne fit aucune difficulté d'avouer ſon ſecret; le Comte prit la bourſe, fit l'épreuve, & fut fort content qu'Andoloſio lui eût dit la verité; cependant il le fit remettre dans les fers, & le fit garder encore avec plus de ſoin, ayant tout à craindre du Roi, ſi jamais ſon priſonnier ſe trouvoit en liberté.

Le Comte paya les dettes dont il étoit accablé de tous côtés, fit des acquiſitions conſidérables, rétablit ſes affaires qui étoient très-dérangées, & ſe livra à toutes ſes débauches. Il reparut à la Cour, & raconta au Comte Théodore tout ce qu'il avoit fait, & le ſecret de la bourſe dont il étoit le maître. Théodore vouloit qu'on fît mourir le priſonnier. Tant

qu'il ſera en vie, diſoit-il, nous avons tout à riſquer ; on dit qu'il eſt très-ſavant en Necromantie ; ſa bourſe en eſt une preuve ; il a le ſecret, dit-on, de s'envoler dans les airs, de ſe tranſporter en un moment d'un bout du monde à l'autre. La Princeſſe, depuis qu'on le croit mort, a dit qu'elle connoiſſoit le ſecret de la bourſe ; qu'elle l'avoit eue entre les mains, qu'elle en avoit tiré elle-même des ſommes conſidérables, qu'elle n'en avoit jamais parlé à perſonne, craignanr que quelqu'un n'attantât à ſa vie pour lui ravir un tréſor ſi rare. Oh ! nous n'avons rien à craindre de ce côté, répondit le Comte, car non-ſeulement il m'a aſſuré dans les tortures, qu'il ne croyoit pas à l'exiſtence de cet art, & qu'il ne s'en étoit jamais ſervi ; mais encore, il eſt ſi bien enchaîné & ſi bien gardé, que je défie tous les nécromans de l'univers de l'arracher de mes mains.

Les deux ſcélérats s'étant aſſurés le mieux qu'ils pouvoient contre les ſuites de leur crime, ſe mirent à puiſer tour à tour dans la bourſe : ils en tirerent des monceaux d'or ; leur avidité n'étant pas encore raſſaſiée, ils entrerent en diſpute pour ſavoir à qui la bourſe appartiendroit. Après bien des débats, craignant que leurs querelles ne les trahiſſent, comme il arrive preſque toujours entre les perſonnes qui ne ſont unies que par le crime, ils convinrent qu'ils la poſſéderoient alternativement

chacun

chacun pendant ſix mois, que le Comte de Limozi comme le plus âgé, & ayant actuellement la bourſe, la garderoit les ſix premiers. Sur-tout il fut arrêté entr'eux, que comme la Reine connoiſſoit le pouvoir de la bourſe, ils ne feroient pas des dépenſes trop éclatantes, de crainte qu'on ne les ſoupçonnât. Au ſurplus ils vécurent enſemble dans toute ſorte de plaiſirs, & faiſant de leurs richeſſes un uſage bien différent de celui qu'en avoient fait les deux freres.

Théodore craignoit encore Andoloſio dans les fers. Il dit au Comte de Limozi qu'il voudroit voir ſi dans l'état où il étoit, il avoit la même audace, que lorſqu'il lui diſputoit le prix ; que pour ſe venger, il ſeroit charmé de jouir de l'humiliation de cet homme orgueilleux rendu à ſon premier néant. Il demanda une lettre au Comte de Limozi pour pouvoir entrer dans la priſon d'Andoloſio. Le Comte héſita quelque tems ; mais vaincu par les importunités de Théodore, il lui donna la lettre qu'il demandoit. Théodore ne l'eut pas plutôt qu'il obtint une permiſſion du Roi de s'abſenter pour quelque tems de la Cour, & partit.



CHAPITRE IX.

Fin malheureuse du second fils de Fortunatus. Punition des assassins. La bourse perd sa vertu. Eloge des deux freres.

LE malheureux Andolosio courbé sous le poids de ses chaînes, livré à la plus affreuse misere, se rappeloit la prédiction de l'hermite; il regretoit de n'avoir pas mis ses exhoitations à profit, & de n'avoir pas refusé la bourse lorsque son frere la lui laissa. Quel chagrin pour lui, disoit-il, si jamais il apprend ma cruelle avanture! oh que la sagesse est préférable à la vanité qui nous fait courir après la gloire & après les richesses! Il étoit plongé dans ces réflexions lorsque Théodore entra dans la prison: il crut que le Comte de Limozi satisfait d'avoir la bourse, envoyoit son ami pour soulager ses peines; il lui tendit les bras comme à son libérateur. Cher Comte, lui dit-il, vous êtes Chevalier; je partage cet honneur avec vous & je ne m'en suis jamais rendu indigne: cependant le plus abject des criminels seroit-il puni aussi sévérement? Alors il souleva ses fers, & fit voir des bras & des jambes rongés par la pourriture; l'humidité de son cachot avoit fait tomber ses habits en lambeaux; les cicatrices des playes que la torture lui avoit

faites, étoient encore ouvertes ; sa voix étoit foible & languissante. Je comprends, lui dit Théodore, que ce séjour doit déplaire à un preux Chevalier tel que toi ; à un heros qui lors même qu'il est vaincu, semble ne céder la victoire que par grace. Vante nous l'amitié du Roi & la faveur du peuple ; ne te sont-ils pas l'un & l'autre d'un grand secours? Andolosio demeura confondu de ce nouvel outrage. Lâche, répondit-il, que ne me tenois-tu de semblables propos à Londres, ou avant que ton complice m'eût mis hors d'état de te punir ; si tu ne reçois pas le châtiment que tu mérites, n'en accuse pas ma valeur, ne t'en prens qu'à ces fers qui me retiennent. Fais-les tomber, ramene-moi sur le champ de bataille, quelque foible que je sois, je doute que tu soutienes encore mes regards ; mais que demandes-tu? Est-ce pour outrager un cadavre, que tu es descendu dans ce tombeau. Andolosio, reprit Théodore, crois-moi, prens un ton plus conforme à ton état, si tu aimes la vie ; elle m'est odieuse, répondit-il, puisque je te vois encore : choisis, ou de me l'enlever, ou de me délivrer de ta présence ; l'air que je respire n'est-il pas assez infect ? Les tourmens que je souffre me sont moins insupportables que la vue d'un mal honnête homme ; & quelque différent que soit notre état, sois assuré que je ne changerois pas avec le tien. Oh ! je n'en suis pas tenté, reprit d'un ton railleur le Comte

Théodore, à qui la fierté d'Andolosio en imposoit ; cependant, ajouta-t-il, si tu veux me donner une bourse semblable à celle que tu as donnée au Comte de Limozi, tu peux espérer que j'adoucirai ton sort. Si j'en avois dix, répondit Andolosio, je te les donnerois pour me venger de toi ; car sans doute l'usage que tu ferois des richesses, te conduiroit bientôt au terme que méritent tes crimes. Dans les mains d'un méchant tel que toi, les richesses sont un poison qui consume celui qui les possede. Je n'ai plus de bourse, mais si tu es si avide de richesses, amene moi chez mon frere, il a de quoi satisfaire ta cupidité. Oui, oui je t'y menerai chez ton frere, reprit Théodore, & même plutôt que tu ne penses. Andolosio ne comprenoit rien à ce discours ; & lorsque Théodore lui eut fait comprendre qu'il étoit mort, il répandit un torrent de larmes. Que tardes-tu, ajouta-t-il, à m'arracher la vie. Crois-moi, tant que je respirerai, tu as à craindre un accusateur auprès du Roi. Qui ? toi, lui dit Théodore! en effet que ne l'appelles-tu à ton secours ? & cette Agripine qui t'appelloit son pere, & son tendre époux, qui te traitoit comme son égal, & tant des belles Dames pour qui tu as rompu tant de lances & qui t'ont donné tant de prix, que ne viennent-elles à ton aide? mais sans recourir à ces illustres ingrats, que ne te délivres-tu toi-même ? Habile dans l'art

de Nécromantie ; toi, à qui l'enfer obéit, que ne t'évoles-tu dans les airs, comme tu faisois autrefois? je vois bien que depuis que tu n'as plus de bourse, les hommes & les démons sont sourds à ta voix : je suis plus généreux qu'eux : tu veux que je te conduises à ton frere, prépare-toi encore pour ce voyage. Théodore à ces mots fit entrer le géolier, lui ordonna d'étrangler Andolosio, & lui promit cinquante ducats ; mais le géolier plus humain que Théodore, eut horreur de cette proposition ; quoique accoutumé au sang, il fut touché de l'état déplorable de cet infortuné qui n'avoit plus qu'un reste de vie tout prêt à s'exhaler. Envain Théodore entra-t-il en fureur, il ne put jamais obliger le géolier à lui obéir ; Théodore lui dit que puisqu'il étoit si compatissant, il n'avoit qu'à lui donner les instrumens dont il se servoit, le géolier sortit sans lui répondre : alors cet homme impitoyable prit sa ceinture, la mit au-tour du col d'Andolosio, & avec son poignard la tordit, jusqu'à ce qu'il l'eût étranglé ; ensuite il jetta quelques pieces d'argent au géolier, afin qu'il le fît enterrer.

Ainsi périt dans sa cinquantieme année, par la main de l'injustice & de la cruauté, cet homme qui jamais ne fit du mal à personne, qui ne se vengea de ses ennemis que par ses bienfaits ; qui aima mieux soutenir des Rois sur le trône, que de conquérir des empires : il excita l'envie par la seule vertu qui peut la

ſubjuguer par la générosité, qui ne devroit pas faire des jaloux, puiſqu'elle ne peut pas faire des rivaux. En lui finit la famille de Fortunatus ſur laquelle le ciel épuiſa ſes faveurs, afin que dans les différens traits qui compoſent ſon hiſtoire, les hommes appriſſent que la ſageſſe eſt au-deſſus des dons les plus rares.

Après le meurtre d'Andoloſio, le Comte Théodore ne s'arrêta pas au château de Limoſi, il revint à la Cour d'un air ſerein & triomphant, s'applaudiſſant en ſecret du crime horrible qu'il venoit de commettre. Le Comte de Limoſi alla au-devant de lui ; il lui demanda ce qu'il penſoit de ſon iſle & de ſon château. Le ſcélérat lui répondit que ce qu'il y avoit trouvé de plus beau, étoit la priſon d'Andoloſio, ſur-tout lorſqu'il en étoit parti; le Comte ne l'entendit point d'abord ; Théodore lui dit en l'embraſſant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il l'avoit tué de ſes propres mains ; il lui recommanda ſurtout de faire mourir ſon géolier qui avoit refuſé ſon miniſtere, & qui pourroit bien les trahir. Le Comte qui n'étoit qu'envieux, étoit fâché de ce que Théodore n'avoit pas laiſſé finir ſes jours à Andoloſio qui ne pouvoit vivre long-tems; il commençoit à ſentir des remords, car l'envie, quand elle s'eſt aſſouvie, eſt auſſi tourmentée par le mal qu'elle a fait, qu'elle étoit agitée avant de le faire par le bien qui excitoit ſa haine.

La bourſe enchantée avoit perdu ſa vertu au moment qu'Andoloſio avoit ceſſé de vivre ; les deux Comtes ignoroient que tel étoit l'enchantement qui y étoit attaché. Les ſix mois du Comte de Limoſi étoient expirés ; le Comte Théodore la lui demanda pour ſix mois ſuivant leurs conventions : il y en avoit trois que le Comte de Limoſi n'y avoit fouillé. Il ne la refuſa point à Théodore, qui d'ailleurs avoit grand beſoin d'argent, ayant dépenſé, & beaucoup au de-la, celui qu'ils en avoient retiré enſemble : le Comte ouvrit la caſſette & remit la bourſe à Théodore qui y plongea ſa main avec avidité ; mais il n'y trouva rien : il y revint pluſieurs fois, & n'y trouva rien encore ; ils ſe regarderent l'un & l'autre, & reſterent immobiles, comme s'ils euſſent été frappés de la foudre ; Théodore ne ſortit de ſon étonnement que pour entrer dans la colere la plus violente. Homme faux & perfide, dit-il à Limozi, vous ne vous contentez point que je vous aie laiſſé jouir le premier de la bourſe d'Andoloſio, vous voulez la garder pour vous ſeul, & vous profitez de mon abſence pour vous en faire faire une ſemblable & me la donner à la place de la vraie ; je ne le ſouffrirai point, & ſi vous ne vous hâtez de me la rapporter, craignez ma vengeance. En vain le Comte jura que c'étoit la même bourſe, & qu'il n'y avoit rien changé ; qu'il étoit auſſi ſurpris que lui de ce qu'elle ne

rendoit rien : Théodore furieux, mit l'épée à la main, Limozi se mit en défense, mais il étoit foible & âgé : ils se battirent long-tems; le bruit qu'ils faisoient, attira les domestiques du Comte ; ils enfoncerent, & le trouverent étendu dans son sang d'une blessure mortelle qu'il venoit de recevoir ; Théodore n'en étoit pas moins acharné après lui, ne cessant de lui demander sa bourse. Les domestiques les séparerent, & forcerent Théodore de sortir.

Le bruit de ce combat parvint au Roi. Tout le monde qui connoissoit l'union des deux Comtes, fut étonné de leur brouillerie ; ils furent mandés l'un & l'autre ; le Comte de Limozi ne put être amené à cause de sa blessure ; le Roi ordonna à un de ses Officiers d'aller le voir de sa part, & de savoir le sujet de la querelle. Le Comte s'obstina à se taire ; l'Officier que le Roi avoit envoyé, étoit intéressé lui-même à savoir la verité, parce qu'il se méfioit depuis long-tems de ces deux hommes ; il prit en particulier un des domestiques qui lui dit qu'une bourse avoit été le sujet de leur dispute ; il l'alla chercher, & ajouta, voyez si cela vaut la peine que deux honnêtes gens se coupent la gorge. La bourse de Fortunatus avoit fait quelque éclat à la Cour, parce que la Princesse, depuis qu'on n'avoit plus de nouvelles d'Andolosio, ne se croyoit plus obligée au secret ; l'Officier s'empara de la bourse, & la remit au Roi qui la

fit voir à la Princesse. Aussi-tôt on envoya des gardes investir la maison du Comte de Limozi, la Princesse reconnut la bourse : quand elle y mit la main & qu'elle n'en retira rien, elle s'écria avec douleur ; c'en est fait, Andolosio est mort, & ces scélérats l'ont tué. On lui demanda pourquoi elle assûroit ainsi la mort d'Andolosio, & elle leur dit qu'il lui avoit appris que la vertu de la bourse devoit cesser avec la vie des enfans de Fortunatus.

On demanda au Comte Théodore quel étoit le sujet de sa dispute avec son ami ; il refusa de le dire. Le Roi le fit charger de fers. On lui dit que le Comte de Limozi avoit avoué une partie de ses crimes ; mais qu'on vouloit avoir un détail circonstancié de tout ce qui s'étoit passé au sujet d'Andolosio. Il s'obstina à refuser. On le mit à la torture, on lui présenta la bourse, & il détailla jusqu'à la moindre circonstance de la mort d'Andolosio. Le Comte de Limozi avoit avoué son assassinat, & déclaré tous les malheureux qu'il y avoit employés.

Lorsque les auteurs de la mort d'Andolosio furent connus, on eut bien de la peine d'arrêter la fureur du peuple qui demandoit ces deux monstres, & qui avoit investi la maison du Comte de Limozi, paur y mettre le feu. Leur crime n'étoit que trop avéré : ils furent condamnés à expirer sur la roue, après avoir été dégradés. Avant de les conduire au sup-

plice, on se transporta au château de Limozi. On arrêta tous ceux qui avoient eu connoissace du crime, ou qui y avoient prêté leur ministere, & la plupart furent condamnés à la mort. On accorda la vie à celui qui enseigna où étoit le cadavre d'Andolosio, qu'on avoit jetté dans un des fossés du château. On le porta dans la prison du Comte Théodore, afin d'augmenter son supplice par la vue de cet objet. Le jour de leur exécution, le Comte de Limozi fut enlevé de son lit, & quoique mourant il fut conduit sur l'échafaut, mais il expira aux premiers coups qu'il reçut; le Comte Théodore ne fut pas aussi heureux, il passa deux jours dans les douleurs les plus cruelles; le peuple lassé de le voir vivre, renversa l'échafaut, se jetta sur ce malheureux, le traîna dans la boue & le déchira en mille pieces. On n'outragea pas moins le cadavre du Comte de Limosi. On sut que le Roi avoit ordonné que son château seroit détruit; le peuple s'y transporta & n'y laissa pas pierre sur pierre. On respecta la prison d'Andolosio, sur laquelle on éleva une chapelle avec cette inscription : *A Dieu bienfaisant & miséricordieux, & aux mânes du généreux Andolosio :* son cœur y fut déposé. Son corps fut transporté à Famagouste dans le tombeau de son pere. Le deuil recommença dans cette ville affligée. On allumoit des buchers, & l'on y jettoit les représentations des meurtriers; deux des scélérats qui avoient

attaqué Andolosio & tué ses gens, s'étoient refugiés à Famagouste; ils furent découverts & traînés au supplice : l'oraison funebre de l'homme juste & bienfaisant, est dans les larmes du peuple, & non dans les vaines déclamations des Orateurs.

Famagouste retentissoit de cris & de gémissemens; & quand le peuple apprit que le Roi, les Princes & la Cour avoient pris le deuil de son bienfaiteur, les larmes de tendresse pour le Roi se mêlerent à celles de la douleur. Le Prince avec son épouse vinrent à Famagouste, & les habitans l'aimerent comme l'héritier du trône, & l'adorerent comme un cœur sensible qui partageoit leurs regrets. La Princesse versa des larmes, en se rappellant les fêtes qu'Andolosio lui avoit données à son passage : elle témoigna au peuple combien elle étoit touchée de sa douleur. Quand elle & son époux eurent pris possession du palais qu'Ampédo leur avoit donné au défaut de son frere, ils firent publier qu'ils distribueroient aux citoyens de Famagouste les richesses qu'il leur avoit laissées. Les Notables ayant convoqué le peuple, il fut délibéré qu'on abandonneroit les legs aux Princes, qui casserent une délibération à laquelle ils n'avoient point été appellés. Ils convoquerent eux-mêmes une nouvelle assemblée, & après un long combat de générosité, il fut arrêté que la succession seroit partagée entre les Princes & le peuple,

comme entre les héritiers d'une même famille. Les vertus des deux freres furent long-tems dans Famagouste un exemple plus puissant pour les mœurs, que les loix & l'autorité.

FIN.



